



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

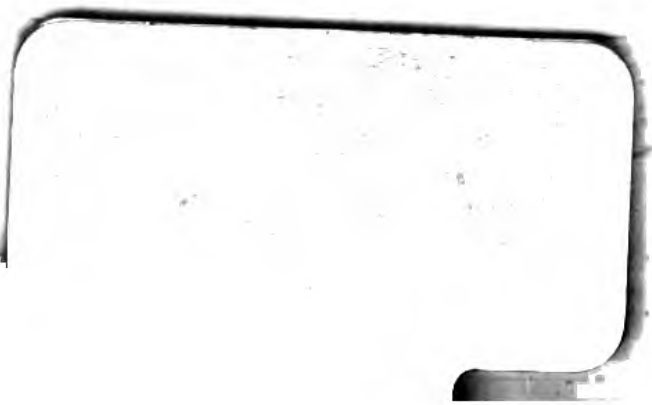
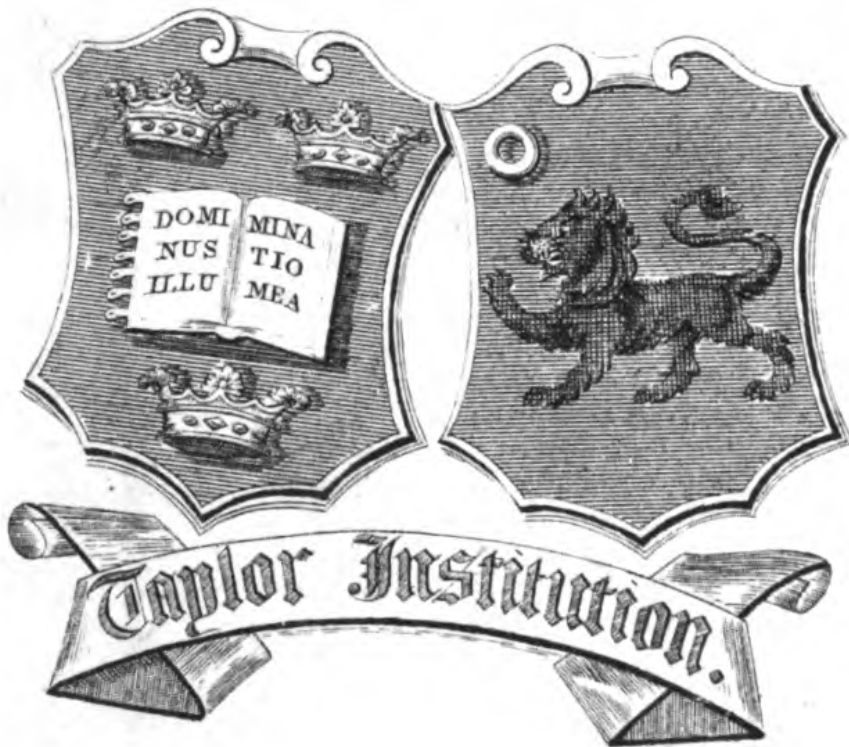
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



155.01.6



Cable

- 31 Cousine Honssaye
 - 53 Hippi: Castille
 - 52 M^{lle} - Georges
 - 33 Augustine Prohara
 - 34 Hoot: Chevie
 - 36 Paul Fival
 - 37. E. M.: Gonzales
-

ARSÈNE HOUSSAYE

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 14.





Caroy

del et sc

A. HOUSSAYE

Hadengue Imp r du Four 1 2 63 Paris

LES CONTEMPORAINS

ARSENÈ HOUSSAYE

PAR

GÈNE DE MIRECOURT

PARIS

MUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de tra-
duction et de reproduction à l'étranger.

Le droit de tra-
duction et de reproduction à l'étranger.



Caro

LES CONTEMPORAINS

ARSÈNE HOUSSAYE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ensemble

ARSÈNE HOUSSAYE

Nous avons écrit l'histoire de Gérard de Nerval et de Théophile Gautier.

Vient aujourd'hui le tour de leur frère en poésie, du charmant fantaisiste auquel notre littérature moderne doit tant de pages gracieuses.

Arsène Houssaye est né dans le département de l'Aisne, le 28 mars 1815, d'une famille d'agriculteurs, qui pour-

rait au besoin, sous la charrue, retrouver de vieux et authentiques parchemins.

Le directeur de la Comédie-Française a le droit, si bon lui semble, de s'intituler comte de Montbérault et de porter de gueules, à deux fasces d'or, avec trois têtes de dragon d'argent languées d'or, rangées et posées entre les deux fasces¹.

A l'époque de la seconde invasion des troupes alliées, un régiment russe cantonnait à Bruyères.

D'aimables officiers d'Alexandre firent tuer Arsène, à l'âge de cinq mois, en condamnant sa mère, qui le nourrissait, à une valse forcée de plus de deux heures.

¹ Voir l'*Armorial général* de d'Hozier, tome II, 2^e partie, folio 1158. Le nom de famille s'écrit indifféremment *Houssaye* ou *Houssel*.

Elle dut danser quand même avec ses sœurs et ses cousines, pendant que son mari, retenu sur une estrade improvisée par deux robustes cosaques armés du knout, se voyait contraint de jouer du violon.

Nous empruntons à un livre d'Arsène Houssaye quelques détails sur son enfance.

« J'étais bien jeune encore, dit-il, quand je descendis ma chère montagne, couronnée de bruyères roses et de genêts jaunes, tout étoilée de marguerites et d'églantines, toute chargée sur le flanc de vignes généreuses aux beaux tons d'or et de pourpre.

« On avait jugé que l'étude était impossible à la maison paternelle, grande ruche en travail, vraie cité ouvrière.

« Mon père m'avait d'abord confié à son père, autre maison bruyante où l'on travaillait peu, mais où l'on s'amusait beaucoup.

C'étaient tous les jours des repas homériques, de gaies processions de bouteilles qui chantaient la chanson de l'hospitalité, des veillées où l'on contait, où l'on jouait, où l'on dansait et où l'on soupait.

« J'aimais mieux l'intérieur plus reposé, plus simple, presque pauvre, de mon grand-père maternel, qui habitait au beau milieu de Bruyères¹. »

Ce grand-père maternel était un ancien sans-culotte, sculpteur sur bois, et petit-cousin de Condorcet.

Il avait gouverné la ville, au bon temps de Saint-Just et de Maximilien.

Par un hasard étrange et presque inexplicable, au cœur même de notre nationalité, à deux pas de l'Ile de France, une commune picarde, émancipée sous

¹ *Voyage à ma fenêtre*, page 306 (Victor Lecou, éditeur).

Philippe-Auguste, avait conservé tous ses privilèges, toutes ses franchises ¹, et 93 la trouva peuplée de républicains de premier choix, auxquels les Robespierre et les Danton n'avaient plus rien à apprendre.

Ni le passage radieux du météore impérial, ni la réinstallation de la monarchie légitime ne purent changer les sentiments de l'ex-commissaire de la république.

Il éleva son petit-fils dans les prin-

¹ Bruyères exerçait le droit de haute et basse justice. On y condamnait à mort. Depuis des siècles, elle restait parfaitement indépendante derrière ses tours et ses remparts, ne subissant le joug d'aucun seigneur et bravant tous les châteaux voisins. Abeilard y demeura longtemps. Tous les matins il allait à Laon tenir son école, et revenait le soir à Bruyères.

01 **ARSÈNE HOUSSAYE.**

cipes les plus larges de l'indépendance
et dans la haine des tyrans.

« C'était, du reste, un fort honnête homme, estimé de tout le monde, continue l'auteur du *Voyage à ma fenêtre*, même de mon grand-père paternel, dont il avait pris violemment l'autorité en 1789 ; car tous les deux s'étaient succédé au gouvernail de Bruyères pendant le flux et le reflux de l'opinion républicaine et royaliste ¹. »

Arsène trouva dans la bibliothèque de son aïeul les œuvres de Voltaire et de Jean-Jacques.

Mais elles lui semblèrent trop longues; il n'osa point en commencer la lecture, paresse heureuse qui permit à son esprit et à son cœur de se développer

¹ L'administration municipale est restée presque toujours, depuis cette époque, entre les mains de la famille Houssaye.

en dehors de l'étranglement philosophique.

De son aveu même, Arsène était un assez joli vaurien, toujours prêt à rire au nez de ses maîtres, et donnant au jeu une préférence très-marquée sur l'étude.

« L'école, dit-il, renfermait environ quatre-vingts drôles, plus décidés à secouer l'arbre du prochain que l'arbre de la science.

« Cette petite armée, répandue par les champs ou par la ville, commettait des dégâts sans nombre. On jouait avec beaucoup d'héroïsme à représenter Fra Diavolo et sa bande. Si je n'étais pas le chef, j'étais un des capitaines toujours obéis, parce que mon grand-père était maire et qu'il possédait de vastes jardins que nous prenions d'assaut.

« Parmi nos dégâts, il en est un que je voudrais pouvoir racheter par quelque pénitence cénobitique.

« La vieille église avait encore, en 1825, les plus beaux vitraux gothiques qui restassent dans le pays. Un soir, que nous ne savions plus où jeter nos cailloux, nous eûmes l'impiété (double impiété, puisque nous outragions à la fois l'art et la religion) de les lancer dans les pieux personnages de la Passion.

« Croira-t-on que cet acte de vandalisme ne fut pas puni ?

« On trouva dans la ville que nous avions eu raison d'abattre ces vieilleries ; on se réjouissait déjà d'avoir de belles vitres claires. Peu s'en fallut qu'on nous votât une récompense publique. Le curé lui-même ne vit là qu'une gaminerie sans conséquence.

Mais tout à coup à cette dissipation folle succéda chez Arsène une sorte de recueillement solennel.

Il s'enferma, du matin au soir, dans la bibliothèque de son aïeul, non qu'il eût pris goût subitement aux œuvres du phi-

losophe de Ferney ou à celles de Jean-Jacques. Un tout petit volume, imprimé en 1752, avec approbation et privilège du roi, chez Prault père, quai de Gèvres, était la cause unique du changement qui se remarquait dans ses habitudes et dans son caractère.

On craignait qu'il ne fût malade, il devenait tout simplement poète.

Le volume dont il avait fait la découverte était intitulé : *Recueil des plus belles pièces des poètes français, depuis Villon jusqu'à Benserade.*

Arsène emportait avec lui partout ce cher volume, dans ses promenades au bois, dans ses courses le long des prés ou sur la montagne. Il apprenait par cœur un sonnet de Théophile, une ballade de

Brebeuf ou une épître de Boisrobert.

Oh ! j'aime ce marais paisible !
Il est tout bordé d'aliziers ,
D'aulnes , de saules et d'oziers ,
A qui le fer n'est point nuisible.
Les nymphes , y cherchant le frais ,
S'y viennent fournir de quenouilles ,
De pipeaux , de joncs et de glais ,
Où l'on voit sauter les grenouilles.

— Que diable me racontes-tu là ? dit à notre adolescent le maître d'école de Bruyères. Ce n'est point, j'imagine, ta leçon de syntaxe ?

— Non ; c'est une strophe de Saint-Amant, répondit Arsène.

— Saint-Amant, qu'est-ce que Saint-Amant ?

L'admirateur des vieux poètes haussa les épaules. Il déclara de la façon la plus nette à son maître qu'il n'apprendrait do-

rénavant que des vers. Ce dernier se le tint pour dit. Jamais, depuis lors, il ne s'avisa de le contraindre à d'autres exercices de mémoire.

C'était un homme de cinquante ans, qui chantait à l'église et buvait au cabaret à *pleine gueule*, comme disait sa femme. »

Il tenait beaucoup à ses honoraires de chaque mois, vu qu'ils lui permettaient de caresser la dive bouteille; mais, de l'instruction de ses élèves, il s'en inquiétait peu.

Arsène Houssaye lui en a toujours su gré.

« Je vous remercie, ô mon premier maître, pour ce que vous ne m'avez pas appris : la géographié qui rapetisse le monde, l'histoire qui le déshonore, la philosophie qui doute de Dieu ! Je vous remercie d'avoir

éloigné de mes lèvres cette coupe amère de la science qui est faite comme le tonneau des Danaïdes. On y verse toutes ses larmes, elle ne s'emplit jamais. »

A force de lire les poètes, l'imagination s'exalte; le cœur chante, et le premier amour s'éveille dans les bras des jeunes illusions, qui le bercent et le font grandir.

Notre héros eut, à quinze ans, une amoureuse, dont il célébra les grâces naïves et la douce beauté.

Mais, hélas! il en fut bientôt séparé par la mort...

Elle mourut! que de larmes amères!

Elle mourut au soleil du matin,

En respirant la rosée et le thym.

Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain, ses compagnes en deuil

Portaient son corps de neige au cimetière;

Moi, j'étais seul, sans larme et sans prière,
Dans le moulin ¹ comme au fond d'un cercueil.

Je te saisis, violon triste et tendre,
Et le doux air que Cécile aimait tant,
Je le jouai, le cœur tout palpitant :
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai; mais, au dernier accent,
Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse.
Je me perdis si loin dans ma tristesse,
Que je brisai mon violon gémissant.

Perle d'amour, à ce monde ravie,
Au sein des mers je t'ai cherchée en vain;
Et je n'ai plus de mon bonheur divin,
Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

Gérard de Nerval pleura toujours son
Adrienne, Arsène Houssaye a pleuré
longtemps Cécile. O saintes larmes de
l'amour, c'est vous qui faites les poètes!

Si l'image de Dieu sur la terre est visible,
C'est sur le front rêveur des filles de vingt ans,

¹ Le père d'Arsène Houssaye avait fait construire
un moulin, près de sa ferme.

Qui ne savent encor lire que dans la Bible
Et n'ont que de l'azur dans leurs yeux éclatants

La fraise qui rougit et tombe sur la mousse,
La pêche mûrissant sur l'espalier qui rit,
N'ont pas de tons plus vifs ni de senteur plus douce
Que la double colline où mon amour fleurit.

La grenade qui s'ouvre aux soleils d'Italie
N'est pas si gaie encore à mes yeux enchantés
Que ta lèvre entr'ouverte, ô ma belle folie !
Où je bois à longs flots le vin des voluptés.

J'ai reposé mon front sur ton épaule nue
Faites du marbre pris à Vénus Astarté ;
Et, comme on voit le ciel au travers de la nue,
J'ai vu ton âme bleue éclairer ta beauté.

Bien mieux que l'aube rose annonçant la lumière,
Tu m'as ouvert le ciel en répandant sur moi
Le blond rayonnement de ta beauté première :
Je ne voyais pas Dieu ; mais je te voyais, toi !

La biche qui s'enfuit à travers la ramée
Quand elle entend au bois la chasse et ses grands bruits,
Ne court pas aussi vite, ô pâle bien-aimée !
Que mes désirs courant à ta branche de fruits.

Arsène était adoré de sa mère, et

celle-ci, de complicité avec l'aïeul républicain, le gâtait en cédant à tous ses caprices.

Mais le chef de la famille, homme à l'œil sévère, aux résolutions inflexibles, voyait les abus et les déracinait violemment d'un coup de son sceptre domestique.

Sachant que son fils aîné s'exerçait à la rime, il entra dans une épouvantable colère et lui ordonna de renoncer à tout jamais aux Muses.

Quand on a gravi le Parnasse, on ne se décide pas aisément à en descendre.

Arsène Houssaye, d'ailleurs, élevé par son grand-père dans un système d'émancipation complet, ne comprenait aucun despotisme, pas même celui qui

repose sur les lois de famille. Naturellement doux et calme, sa résistance n'était jamais directe. Il pliait, comme un roseau, sous le vent du courroux paternel; mais c'était le roseau pensant de Pascal, il se redressait après l'orage, et la rime n'y perdait rien.

Le roi de la maison surprit, un jour, des vers fraîchement éclos sous la plume d'Arsène.

Ce ne fut plus seulement alors un orage, ce fut une tempête. De la cave au grenier le logis trembla. Toutes les poésies de notre héros, fugitives ou non, devinrent la proie des flammes.

Avec les vers on brûla les livres.

Théophile, Brebeuf, Saint-Amant furent rôtis sans miséricorde, et, — pourra-

t-on le croire?—La Fontaine, et le grand Poquelin lui-même ne purent trouver grâce aux yeux de M. Houssaye père.

Jamais on ne vit pareil auto-da-fé de poètes.

Arsène est relégué dans sa chambre entre le *Traité des équations algébriques* de Bezout et l'*Art de penser* de Condillac. On a soin de lui enlever plume et encre, afin que la tentation de la rime ne vienne point le distraire dans les graves études auxquelles on veut l'astreindre.

La position n'est plus tenable.

Voyant qu'on ferme sur lui la porte de sa chambre à double tour, il décampe par la fenêtre.

Ses deux grands-pères lui ouvrent

leur bourse, et voilà notre poète en route pour Paris, où il compte rimer en pleine liberté.

Nous avons oublié de dire que, huit jours auparavant, des artistes nomades étaient venus jouer la comédie à Bruyères.

L'ingénue de la troupe avait en scène un minois raisonnablement candide, par les charmes duquel Arsène fut d'autant plus séduit, que le visage de la comédienne lui rappelait la beauté de Cécile.

Revenu du spectacle, il eut hâte de composer des tercets en l'honneur de celle qui faisait revivre l'image de son amie défunte.

Or, ce fut précisément ces tercets-là mêmes qui tombèrent sous l'œil paternel.

Arsène en fuite avait oublié son ingénue, lorsque le hasard, qui se mêle des choses de ce monde beaucoup plus qu'il n'est parfois nécessaire, fit rencontrer dans la voiture de Soissons à Cœuvres le poète et la comédienne.

Œillades adroites d'une part, souvenir et faiblesse de l'autre, et voilà notre héros en train d'ajouter une page de plus au *Roman comique*.

Il reste affilié, huit jours durant, à cette troupe de cabotins, se promène à Cœuvres, sous les ombrages du château de Gabrielle, avec Cécile ressuscitée, monte en croupe sur le dos de l'illusion, suit la belle de bourgade en bourgade, commence à craindre à Villers-Cotterets qu'elle ne soit ingénue qu'au

théâtre, et reconnaît définitivement à Château-Thierry qu'il s'est encanaillé.

Le traître de mélodrame le contraint à payer double écot dans les auberges, la queue rouge le triche au jeu, et le père noble lui emprunte régulièrement dix francs par jour.

Au vide de son gousset, le poète comprend qu'il doit laisser à d'autres le soin d'achever l'œuvre de Scarron.

Sans faire ses adieux à la troupe, il se jette dans la première voiture qui se dirige vers la capitale.

Un de ses voisins du coupé, prévenu par sa bonne mine, entame presque aussitôt avec lui le dialogue suivant :

— Vous allez à Paris ?

— Je vais à Paris, répond Arsène.

— Pour la première fois sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Sans indiscretion, puis-je demander ce que vous y allez faire ?

— Des livres.

— Ah ! vraiment ! L'époque est favorable aux jeunes écrivains. Mais connaissez-vous quelques-uns des hauts bonnets de la littérature ?

— Mon Dieu, non, je ne connais personne.

— En ce cas, remerciez la Providence qui me jette sur votre route. Je suis l'ami de Béranger ; Casimir Delavigne est un de mes vieux condisciples, et je dine une fois la semaine à la place Royale chez Victor Hugo. Ce sont là de véritables princes littéraires. Les voulez-vous pour protecteurs ?

— Oh ! s'écria le jeune homme, si vous me présentez à Victor Hugo surtout, je vous jure une reconnaissance éternelle !

— Bien. Nous parlerons de reconnaissance plus tard. Voici mon adresse à Paris... c'est-à-dire une de mes adresses. Je possède sur le boulevard un hôtel splendide où je ne descendrai pas d'abord. Il faut, pour des motifs graves, que mon retour soit ignoré. Des chagrins domestiques, monsieur ! Une femme, une malheureuse femme qui trahit ma confiance !... Mais assez là-dessus, causons de votre avenir.

On était monté en voiture à sept heures du soir ; le lendemain, au petit jour, nos voyageurs arrivaient à Paris.

— Je vais rôder aux environs de mon hôtel, dit le camarade de classe de Casimir Delavigne. Vous comprenez? je cherche des preuves, des preuves écrasantes, qui me permettent de traîner la misérable devant la justice. N'arrêtez pas de logement. Venez dans une heure, à l'adresse que je vous ai donnée. Nous déjeunerons ensemble.

Arsène flâne quarante minutes dans la cour des Messageries royales, prend ensuite un fiacre, y fait charger ses bagages et donne ordre au cocher de le conduire rue de la Montagne-Sainte-Genève. Là se trouve le second domicile du convive hebdomadaire de Victor Hugo.

Notre jeune poëte arrive devant une

maison noire, d'apparence fort suspecte.

Inquiet, et n'ayant dans son compagnon de voiture qu'une confiance restreinte, il va passer outre. Mais il songe qu'il est parti de Bruyères sans passeport, et que le secours de cet homme lui est indispensable pour être reçu dans un hôtel.

En conséquence il se résigne, monte cent trente marches, se trouve sur un palier sordide, entend des cris mêlés à des jurons, pousse une porte, et tombe des nues, en apercevant l'ami de Béran-ger qui rosse d'importance une Lisette de bas étage.

Le costume un peu simple de la demoiselle prouve qu'elle est descendue

de son lit pour entrer en explication avec le voyageur.

— Ah! c'est vous! dit le condisciple du père des *Vêpres siciliennes*. Désolé de vous rendre témoin d'une pareille scène! Mais je suis voué au malheur. Perfidie, abomination partout! Je viens de trouver madame... Enfin, c'est la destinée! Dirigeons-nous vers les côtelettes.

Il saisit le bras du jeune homme, et l'entraîne loin de la donzelle qui rajuste son chignon.

Quelques lignes d'excuse et deux mots de précautions oratoires eussent été indispensables, avant de nous aventurer dans ces anecdotes, que notre devoir d'historien nous oblige à raconter, mais

qui embarrassent beaucoup notre plume scrupuleuse.

Nous supplions le lecteur de bien comprendre la situation et de nous en tenir compte.

Arsène commence à regarder de travers ce monsieur qui a deux logements, deux femmes, et qui se plaint de deux trahisons.

— Il est impossible, dit-il, que je traîne mes bagages avec moi plus longtemps. Où vais-je loger?

— Tout près d'ici, répond son guide, à l'hôtel de Malte ¹.

Or, cet hôtel avait, depuis cinq ou

¹ Place Cambrai, dans le voisinage du collège de France, et non loin de la cour de Saint-Jean-de-Latran, dite seconde Cour des Miracles, aujourd'hui démolie.

six jours, une spécialité lugubre. Tout le monde y mourait du choléra.

Le maître de la maison dit à Arsène :

— Voici la clé des appartements. Installez-vous ; prenez tout un étage, et habitez-le pour rien, si bon vous semble.

C'était le 17 avril 1832. Paris avait enterré, la veille, dix-huit cents victimes du fléau. Dans l'hôtel de Malte seul, quarante-huit personnes étaient mortes en une semaine. Il n'y restait, pour unique locataire, qu'un jeune Hollandais, appelé Paul Vandel Heyl, qui arriva sous le péristyle, au moment où Arsène effrayé se préparait à chercher ailleurs un logement moins sinistre.

— Vous auriez tort de partir, monsieur, dit le locataire, dont la figure sou-

faites là une jolie figure ! Ici même, entendez-vous, à cette table, le chantre de *madame Grégoire* a écrit ses plus joyeux couplets.

— Allons donc ! s'écrie le jeune homme. Adieu, je n'ai plus faim ; déjeunez tout seul !

— Quoi ! vous partez ?.. bon voyage !.. Si vous retrouvez l'hôtel, je veux être pendu !

Notre héros ne l'écoute point.

Deux muses débraillées se montrent au fond du bouge, et leur présence ne fait qu'activer sa fuite. Il devine où son compagnon de route a eu la délicatesse de le conduire.

Voilà donc notre poète rôdant incertain dans le dédale fangeux des rues

multiples qui composaient alors ce coin de la Cité.

Croyant se retrouver aisément, il se désorienté, prend une rive de la Seine pour l'autre, passe, repasse les ponts, et se trouve, au bout de deux heures de marche, après avoir tourné vingt fois dans le même cercle, à la porte de la préfecture de police, où deux agents, qui traînent un homme au collet, attirent l'attention des passants et la sienne.

O surprise ! le personnage arrêté par les sergents de ville n'est rien autre que l'ami de Béranger, de Casimir Delavigne et de Victor Hugo !

Arsène croit faire un rêve.

Soudain quelqu'un l'aborde avec un cri joyeux. C'est le jeune Hollandais qui loge à l'hôtel de Malte.

— Il ne les a pas emportées, le brigand; mais peu s'en est fallu! dit-il à Arsène. Par bonheur j'étais là, sans quoi vous n'auriez plus ni sac de nuit ni valise.

L'explication fut courte.

Pendant que notre poète s'égarait dans le labyrinthe des rues de la Cité, l'homme aux deux femmes et aux deux logements, persuadé que son compagnon de diligence ne retrouverait pas de sitôt sa route, avait été réclamer les malles.

Paul Van del Heyl, présent à cette réclamation et très-affligé de ne pas avoir pour voisin de chambre Houssaye, dont la physionomie lui avait été sympathique de prime abord, conseilla au maître

du garni de ne point obtempérer aux exigences du personnage.

De là, discussion, lutte, appel de la police et empoignement immédiat de l'ami des hauts barons littéraires, qui fut reconnu sur l'heure pour un filou de premier ordre, très-habile à exploiter, dans un rayon de trente à quarante lieues, les enfants prodigues arrivant à Paris.

Arsène et Van del Heyl regagnèrent la rue Saint-Jacques, bras dessus bras dessous, comme d'anciennes connaissances.

Il se trouva justement que Paul s'occupait aussi de littérature.

Le soir même, il présentait à son nouvel ami un jeune homme pâle, au front chargé de tristesse, et dont la voix était empreinte d'une étrange amertume.

C'était Hégésippe Moreau.

Déjà, pour ce poète prédestiné au malheur, commençait la lutte avec le travail stérile et la misère, lutte impitoyable, qui brisa l'athlète et conduisit à l'hospice de la Charité l'auteur du *Myosotis*.

On montre encore aujourd'hui le lit où il a rendu le dernier soupir.

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs ;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs.
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir ;
Et je répète, en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Arsène Houssaye, dans son *Voyage à ma fenêtre*¹, a écrit sur Moreau des pages pleines de larmes.

¹ C'est un de ces livres où l'écrivain pense et rêve

Pauvre lui-même alors, et ne recevant rien de ses parents, il cherchait, comme Hégésippe, à vivre de sa plume, et ne pouvait donner au poète qu'un serrement de main fraternel.

Devenu, depuis, si passionné pour l'art, notre héros ne le respectait guère à cette époque.

Il travailla d'abord avec Paul à un monstrueux et sinistre mélodrame, plein de meurtres et d'adultères. Nos deux tout haut, sans paraître songer qu'il sera lu, et où il se peint lui-même dans toute la sincérité de son âme et de son cœur. Il en résulte quelque désordre dans l'ensemble de l'ouvrage; mais ce désordre même devient un attrait. Le *Voyage à ma fenêtre* est une sorte de Babel poétique dont les chapitres ne s'entendent pas entre eux et parlent chacun une langue différente, sans tumulte et sans désaccord. Il y a de tout dans ce livre, du roman, de la philosophie, de la politique et des vers.

amis le destinaient au boulevard du crime.

La pièce n'eut jamais les honneurs de la rampe.

Voici tantôt vingt-deux ans qu'elle dort au fond du secrétariat de la Gaité, où M. Hostein vient de la découvrir toute poudreuse, mais dans un état parfait de conservation, et sans que les rats en eussent grignoté une ligne.

On affirme que le malin directeur va mettre à l'étude le mélodrame de MM. Arsène Houssaye et Van del Heyl. Que pense de la plaisanterie monsieur le commissaire impérial près la Comédie-Française?

Mais rattachons nos fils biographiques.

Paul et Arsène, voyant que le théâtre

était d'un abord impossible, cherchèrent à gagner quelques écus par d'autres moyens. Ils composèrent pour les chanteurs de carrefours des couplets plus ou moins patriotiques et plus ou moins galants, qui se vendirent à merveille, grâce à ce titre pompeux qu'on avait soin d'imprimer en lettres saillantes au frontispice de la feuille :

CHANSONS à la manière de M. de Béranger.

Notre héros, en dehors de ce commerce, peu littéraire, mais lucratif, s'occupait d'études sérieuses. Il suivait avec beaucoup d'assiduité les cours du Collège de France, où le poète Andrieux enseignait les belles-lettres, et terminait sa carrière de professeur à peu près avec

autant de succès que M. Sainte-Beuve commence aujourd'hui la sienne.

Le père Tissot lui-même, cet académicien aux mœurs saugrenues, ce Nestor de la littérature mendicante, n'était point encore descendu de sa chaire.

Houssaye le rencontrant, un jour, bien longtemps après l'époque où nous en sommes de cette histoire, lui dit avec une certaine émotion :

— Vous me rappelez, mon cher monsieur Tissot, mes premières années de jeunesse, d'étude et de misère. C'est vous que j'ai entendu le premier au Collège de France.

— En vérité ! s'écria le vieil académicien. Je vous ai porté bonheur, prêtez-moi cinq cents francs.

Arsène les lui prêta.

Mais il ne revit plus le père Tissot.

Le créancier se gardera bien d'aller lui réclamer sa dette chez le diable, où pourtant il ne manque pas d'huissiers.

Honteux de voir sa muse courir les rues et chanter avec accompagnement d'orgue de Barbarie, Arsène Houssaye noua d'autres relations.

Il connut Théophile Gautier dans les salons du Louvre, où cet intrépide admirateur de la forme passait des journées entières à contempler une Suzanne au bain.

Par Théophile arriva tout naturellement la connaissance de Gérard de Nerval, puis celle d'Ourliac, de Roger de Beauvoir, de Clésinger, d'Alphonse Es-

quiros, de Célestin Nanteuil, de Camille Rogier, de Marilhat, tous poètes, peintres, sculpteurs, grands amis de la beauté plastique, et païens jusqu'au bout des ongles.

Cette pléiade d'artistes, qui fraternisait de toutes les façons, par l'âge, par les goûts, par les doctrines, et surtout par le manque d'argent, résolut de loger sous le même toit, de mettre en commun sa misère et de marcher résolument à la gloire en phalange serrée.

Dans une espèce de ravin, creusé entre le Louvre et le Carrousel, descendait alors une rue étroite, perpendiculaire à la Seine. et dont les maisons, vieilles et noires, portaient en architecture le cachet du xvi^e siècle.

Or, ce fut dans l'une de ces respectables demeures que nos associés abritèrent leurs pénates.

Le propriétaire, sans défiance, leur offrit le plus vaste de ses appartements, et ne tarda point à s'en repentir, lorsqu'il vit emménager ses locataires.

Nos artistes avaient très-peu ou point de meubles ; mais, en revanche, ils encombrèrent le logis d'une quantité de paperasses, de livres, de cartons et de chevalets.

Devant leurs fenêtres s'étendait un grand jardin inculte, garni d'arbres aux branches folles et luxuriantes.

Cinq ou six chevaux, deux vaches et quatre ânesses paissaient en liberté le gazon vert, à l'ombre de cette forêt

vierge. Des poules conduites par un sultan bien crêté, ferme sur ses ergots, gloussaient en appelant leurs poussins et cherchaient pâture autour des quadrupèdes, en compagnie d'un régiment d'oies, de canards, de pintades, et d'un gros porc qui labourait les plates-bandes.

On eût vraiment dit que l'arche diluvienne s'était arrêtée au centre même de Paris, comme sur un autre mont Ararat, pour y déposer son contenu.

Aujourd'hui le ravin est comblé, la rue est démolie, et le Louvre étend majestueusement sur la forêt vierge une de ses ailes de pierre.

Gérard de Nerval, à cette époque, venait de palper un héritage.

Presque en même temps le père d'Ar-
sène, un peu réconcilié avec son fils et
la littérature, envoie rue du Doyenné
quelques billets de cinq cents francs, et
l'abondance règne tout à coup dans ce
phalanstère avant la lettre.

Les peintres se piquent d'honneur. Ar-
més de leurs pinceaux, ils peignent à
fresque tous les plafonds et couvrent
les boiseries de chefs-d'œuvre.

On a bientôt un salon splendide, où
Roger de Beauvoir amène les plus jolies
actrices du Vaudeville et les danseuses
les plus légères de la rue Lepelletier.
Tout cela frétille et se trémousse aux
accords d'un bruyant orchestre.

Gautier fait rendre un décret rigou-
reux. On décide à l'unanimité que les

femmes maigres seront exclues de la réunion.

Cet apôtre du paganisme prêchait là ses doctrines et les faisait généralement adopter.

Nous ne voudrions pas ici trancher mal à propos du moraliste austère. Il y avait certes, chez tous ces jeunes gens, un véritable amour du style et de précieuses qualités artistiques ; mais il leur manquait le sentiment chrétien, sans lequel on marche toujours à tâtons, même dans le sentier de la gloire. C'était une troupe d'Athéniens folâtres, qui, se croyant encore au temps de Périclès, philosophaient gaiement sous les marbres du Prytanée, se couronnaient de roses, et dénouaient la ceinture de leur

tunique flottante pour courir chez Aspasia.

Après avoir reculé de vingt-trois siècles dans leurs mœurs et dans leurs croyances, il leur fallut, un jour, sortir de ce rêve.

L'un d'eux, Édouard Ourliac, se réveilla dans la religion. Ce fut le plus sage.

Esquiros se réveilla dans la politique. Ce fut le plus imprudent.

D'autres se réveillèrent au sein du matérialisme, avec la science de vivre. Ils rognèrent les blanches ailes de la muse, et vécurent en plein dans leur époque, à l'ombre d'un patronage industriel.

Ce furent les plus heureux, si l'on raisonne au point de vue du siècle.

Un seul voulut continuer le rêve. C'é-

taît le plus naïf et le plus candide, une belle âme, qui se blessa cruellement aux angles de l'égoïsme! une noble intelligence qui ne sut pas marcher, en s'appuyant sur le bâton de la foi!

Gérard de Nerval se réveilla dans le suicide.

La vie de bohême dura quatre ans, de 1833 à 1837, et M. Henri Murger n'en est pas l'inventeur, comme jusqu'ici beaucoup de personnes ont paru le croire. Il a succédé dignement aux bohémiens de la rue du Doyenné; mais ce n'est point un chef de dynastie.

Nous serions injuste de ne pas signaler Arsène Houssaye et Théophile Gautier comme les promoteurs uniques d'une autre Renaissance.

Gautier fouilla dans le moyen âge. Il sut y retrouver en tableaux, en sculptures, en meubles et en bijoux d'inappréciables trésors, que l'art moderne se hâta de lui arracher des mains pour en faire ses modèles.

Sans remonter aussi loin dans les siècles, Arsène Houssaye rendit à la mode les meubles en bois de rose et toutes ces futilités adorables qui ornaient le boudoir de nos aïeules ; il remua les toiles poudreuses cachées dans les recoins du brie-à-brac ; il tira des ténèbres et remit au grand jour les Watteau, les Boucher, les Vanloo, menacés de dormir éternellement sous la tombe avec les Amours joufflus, les bergères poudrées, les falbalas et les talons rouges,

Ses œuvres tout entières sont consacrées à maintenir la résurrection du Louis XV et du Pompadour.

A son arrivée à Paris, notre héros avait dix-sept ans. Il appartient à cette époque hâtive, où beaucoup de jeunes talents, pour avoir fleuri trop vite, sont tombés de l'arbre et n'ont pu mûrir. Arsène Houssaye néanmoins est un de ceux qui restent sur la branche.

Il a publié, vers 1835, la *Couronne de bluets*, roman paradoxal, plus recommandable par la beauté du style que par la philosophie qu'il prêche.

Devinant qu'un romancier venait de naître, un des principaux libraires de Paris, proposa (ceci est de l'histoire) à l'auteur de la *Couronne de bluets* de lui

acheter un second roman, qui avait pour titre *la Pécheresse*, et de le payer en livres.

— Bien obligé, répondit Arsène, je paye mon propriétaire en francs!

Il est bien entendu qu'il n'était pas question de livres-monnaie. L'éditeur matois avait à se débarrasser d'un fonds de magasin.

Un autre libraire, ami des lettres, mais qui s'est ruiné, M. Desessarts, acheta le second livre d'Arsène Houssaye à beaux deniers comptants, et, deux jours après la publication de ce nouvel ouvrage, l'auteur reçut de sa majesté le roi des critiques cette agréable missive, consignée dans l'ancien *Figaro*.

« Venez me voir ; j'ai lu de vous un livre charmant, dont je raffole.

« JULES JANIN. »

Le jeune romancier, comme on s' imagine, eut hâte de se rendre à l' invitation de l' illustre père de *l'Ane mort*.

Il le trouva, rue de Tournon, en tête à tête avec la noble fille de Bosio.

— Madame, dit Jules, en présentant Arsène, voici un homme qui sait faire de ravissantes *pécheresses*, et qui cependant ne vous a point prise pour modèle!

Inutile de dire qu'il se servit d'un terme beaucoup plus expressif.

Janin reçut de la marquise par devant témoins (Roqueplan assistait à la scène) le plus joli soufflet, que main

fine et rose puisse appliquer sur une face masculine.

Voilà de quelle manière originale Hous-saye lia connaissance avec le grand feuilletoniste des *Débats*.

A cette époque heureuse, les saint-simoniens proclamaient l'émancipation de la femme.

Ils accueillirent avec beaucoup d'enthousiasme le roman d'Arsène, qui était une sorte d'apologie de leurs doctrines.

Thoré déclara *la Pécheresse* un chef-d'œuvre.

Émile Barrault noya de larmes d'attendrissement tous les chapitres du livre, et le Mapah, ce pape schismatique de l'église saint-simonienne, déclara que le jeune auteur irait fort loin dans l'ap-

plication des doctrines de l'amour libre.

Arsène écrivit seize ou dix-huit autres volumes de romans pour Desessarts ¹, quelques-uns avec la collaboration de Jules Sandeau.

Ses poésies, publiées en 1852, par l'éditeur Victor Lecou, ne font pas éclater une verve trop chaleureuse ; néanmoins elles sont empreintes d'un cachet remarquable de délicatesse et de grâce.

Nous ouvrons le volume au hasard.

LE POÈTE.

Violettes embaumant le sentier du moulin
Où flottait le berceau de mes jeunes années,

¹ Ce sont les *Aventures galantes de Margot*, — *le Serpent sous l'herbe*, — *la Belle au bois dormant*, — *Millo et Marie*, — *les Revenants*, — *Madame de Vandeuil*, — *les Trois Sœurs* — et *les Onze Maîtresses délaissées*, recueil de nouvelles, où les inventeurs de *la Vie de Bohême* et de *la Dame aux camélias* ont pu trouver des inspirations.

Je ne vous trouve plus.

LES VIOLETTES.

Dans un corset de lin,
Sur un sein palpitant l'Amour nous a fanées.

LE POÈTE.

O ruisseau qui baignais son petit pied charmant,
Rossignol qui chantais sous la verte ramure,
Vous ne dites plus rien.

LE ROSSIGNOL ET LE RUISSEAU.

C'est pour un autre amant
Que le rossignol chante et que l'onde murmure.

LE POÈTE.

Aubépine fleurie où je cueillais souvent
Un bouquet pour Cécile au beau temps de ma vie,
Qu'as-tu fait de ta fleur?

L'AUBÉPINE.

Hélas! un mauvais vent,
Le vent d'orage, un soir de mai, me l'a ravie.

LE POÈTE.

Mais toi, belle Cécile, âme de mes vingt ans,
Blonde moisson d'amour que je n'ai pas fauchée,
Cécile, où donc es-tu?

CÉCILE.

Mon ami, je t'attends
Dans le jardin sauvage où la mort m'a couchée.

Sans avoir ni la puissance de Victor Hugo, ni l'originalité de l'auteur d'*Albertus*, Arsène Houssaye tient son rang parmi les poètes du jour. Il reste, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, dans la poésie de sa nature, c'est-à-dire dans la poésie blonde, mélancolique et rêveuse. Il n'est pas doué du timbre éclatant du rossignol ; mais il a les suaves et limpides mélodies de la fauvette.

De plus en plus enthousiaste des arts, il fit, en 1840, une excursion sur la vieille terre hollandaise, afin de s'y noyer les yeux dans la lumière de Rembrandt et de Rubens.

Choisi déjà, depuis deux ans, par la *Revue de Paris* pour les comptes-ren-

de l'exposition de peinture, il les continua jusqu'en 1843, époque où il acheta l'*Artiste*, que ce malheureux Achille Ricourt avait fondé et fondu.

Sous la direction d'Arsène Houssaye le journal prit son véritable essor. Il devint une Revue élégante, où le crayon rivalisait avec la plume de verve et de style.

Une pléiade de jeunes écrivains, les uns déjà connus, les autres avides d'illustration, Gérard de Nerval, Marc-Fournier, Pierre Malitourne, Esquiros, Paul Mantz, et plus tard Henri Murger, Champfleury, Charles Monselet, André Thomas, se groupèrent autour du rédacteur en chef.

Celui qui se distingua le plus, après

Gérard de Nerval, fut Marc-Fournier, vive intelligence, aujourd'hui fourvoyée hors du domaine des lettres ; rare esprit, perdu pour le style, et qui, trop tôt fatigué de la lutte, s'est jeté dans l'industrialisme.

L'auteur de *Sylvie* a été trouvé sans souffle rue de la Vieille-Lanterne.

Cherchez au fond des coulisses de la Porte-Saint-Martin, vous y trouverez l'auteur de *la Fille des morts* et de *la Sultane des fleurs* épelant avec M. Boutin de la prose de mélodrame.

Autre genre de suicide.

La direction de l'*Artiste*¹ n'empêchait point Arsène Houssaye de collaborer à

¹ Lorsque M. Arsène Houssaye fut nommé directeur du Théâtre-Français, il confia le journal à deux

la *Revue de Paris*, où il commença, vers 1844, cette charmante galerie de *Portraits du dix-huitième siècle* qui restera comme un modèle du genre ¹.

Notre excellent docteur Véron trônait alors au *Constitutionnel*.

Vivantes ou mortes, les actrices ont toujours affriandé le personnage. Il trouva qu'Arsène avait admirablement

de ses collaborateurs les plus distingués, MM. Pierre Malitourne et Paul Mantz. Aujourd'hui l'*Artiste* est heureusement dirigé par M. Édouard Houssaye.

¹ L'ouvrage a deux énormes volumes, format Charpentier, publiés par Victor Lecou. Un troisième volume, avec ce titre : *Philosophes et Comédiennes*, complète la collection. M. Philoxène Boyer a écrit sur ces livres un article critique fort remarquable, dans lequel nous trouvons cette phrase : « Arsène Houssaye est un Cagliostro littéraire, qui a dansé le menuet avec madame de Pompadour et qui valse avec mademoiselle Rachel. » C'est peindre un homme d'un seul coup de pinceau.

esquissé les gracieuses et spirituelles figures de Sophie Arnould et de la Guimard.

— Si je m'en rapporte à ce que j'éprouve, pensa-t-il, voilà qui doit ragillardir le *Constitutionnel* et ses abonnés!

Le jour même, Houssaye reçut avec la carte du docteur une lettre qui l'invitait à passer au bureau de la rédaction.

— Que gagnez-vous à la *Revue de Paris*? Fort peu de chose, n'est-il pas vrai? lui demanda l'admirateur des actrices. Quant à la *Presse* où vous travaillez quelquefois, elle n'est pas généreuse. Girardin paye Théophile avec ce qu'il enlève aux autres. C'est un système! Si

je vous prends tous vos *Portraits*, que voulez-vous par feuilleton ?

— Cent francs, dit Arsène.

— Je vous en donne cent cinquante. Touchez là, c'est marché conclu ! Allons dîner chez Vefour.

Assez émerveillé de ces allures de nabab, Houssaye descendit avec le docteur. Une voiture magnifique était à la porte. Ils y montèrent.

— Avez-vous des chevaux ? dit Véron au jeune écrivain.

— Non vraiment ; je n'ai pas même de quoi aller à pied.

— Raison de plus pour avoir équipage.

— Et le marchepied ?

— Le marchepied ? il est partout. Croyez-moi, ayez des chevaux, mon cher,

cela stimule. Vous vous occupez toujours au moins de gagner l'avoine qu'ils mangent. Les gens qui marchent n'arrivent jamais.

O philosophie du siècle, voilà de tes apôtres !

Arsène Houssaye ne se laissa séduire qu'à demi par ces triomphantes maximes. Il a voiture au moment où nous écrivons ; mais il va à pied

En 1846, il obtint la croix pour une *Histoire de la peinture flamande*¹, œuvre très-remarquable d'ailleurs, et qui se vendit à un si grand nombre d'exemplaires, qu'on pourrait coller un billet de

¹ Avant de publier cette histoire, il retourna une seconde fois en Hollande, et visita tous les musées de l'Allemagne, de l'Italie et de la Sicile.

banque sur chaque page du livre sans dépasser le chiffre des bénéfices qu'il a produits.

Un autre écrivain, M. Alfred Michiels, auteur d'une histoire analogue, jeta des clameurs furieuses, traita de plagiaire Arsène Houssaye, et lui lança dans les jambes deux brochures accusatrices.

Toujours on nous a vu prendre la défense de la moralité littéraire.

Nous avons sous les yeux les pièces du procès, desquelles il résulte que deux historiens, puisant à la même source et compulsant les mêmes matériaux, doivent nécessairement se rencontrer sur le terrain neutre de la recherche.

Or, à aucune époque, ceci n'a été du plagiat.

M. Michiels le comprit si bien lui-même qu'il ne s'adressa point aux tribunaux ; la sentence eût été rendue contre lui.

Ce fait seul de provoquer le scandale, au lieu d'en appeler à la justice des lois, dénote une mauvaise cause et justifie complètement l'historien de la peinture flamande, qui, Dieu merci, n'a pas les habitudes de piraterie littéraire et l'audace d'exploitation du père de *Monte Cristo*.

Arsène Houssaye est un esprit silencieux, qui a les bavards en horreur profonde. Il répète souvent ces belles paroles de Pythagore :

« Taisez-vous, ou dites quelque chose qui vaille mieux que le silence. »

Il ne prépare pas tous les matins, comme beaucoup de personnages connus, les bons mots qu'il fera dans la journée. Ses reparties spirituelles ne trahissent ni la prétention ni la recherche; elles partent à l'improviste et sont de bon aloi.

Un soir, voyant glisser une lettre dans le corsage d'une comédienne, il s'écria :

— C'est un billet sous seing privé !

Lorsque Émile Deschamps voulut entrer à l'Académie française, il eut d'abord la promesse de douze voix; puis il descendit à quatre, et finit par n'en avoir plus que deux.

— Pauvre Emile Deschamps, quelle extinction de voix ! dit Arsène.

Dans un dîner offert aux gens de let-

tres par M. de Salvandy, chacun parla tour à tour de sa manière de travailler.

— Moi, s'écria l'auteur d'*Alonzo*, je travaille la nuit. Quatre heures de sommeil me suffisent.

— Ah ! monsieur le ministre, dit Arsène, vous présidez si souvent le conseil de l'Université !

Nous pourrions rappeler vingt traits de ce genre, surtout le mot célèbre, prononcé dans la loge d'un illustre personnage, au sujet d'une comédienne.

Que ceux qui le savent le racontent.

Marié, en 1847, à une femme charmante¹, riche, heureux dans sa maison,

¹ Madame Houssaye est morte, il y a trois mois, d'une maladie de cœur, laissant pour consolation à

avec une renommée assez étendue, ayant en face de lui une large et féconde carrière, Arsène Houssaye fit un faux pas, qui pouvait le conduire à un abîme.

Le diable rouge le saisit aux cheveux, l'emporta sur la montagne politique, et lui dit :

— Regarde ! voilà devant toi le chemin de la chambre, plus loin celui du ministère. Députation, portefeuille, tout cela va t'appartenir si tu m'adores !

Et notre écrivain se prosterna devant le diable rouge.

Déjà les banquets étaient organisés ; l'horizon se couvrait d'un nuage sombre. Arsène fut un de ceux qui appelè-

son mari désespéré le plus bel enfant de la terre, une vraie tête de Greuze, un fin pastel de Latour.

rent la tempête. Le souvenir de son aïeul électrisa chez lui la fibre démocratique. Il harangua les étudiants picards et champenois au Château-Rouge, en leur rappelant qu'ils avaient l'honneur d'être du même pays que Condorcet, Camille Desmoulins et Saint-Just. Bref, il coiffa sa tête blonde du bonnet phrygien, et n'alla plus dîner à Vincennes, chez le duc de Montpensier.

Beaucoup de cœurs droits, beaucoup d'esprits sages attendaient avec confiance l'ère nouvelle et le progrès qui en devait naître.

Mais cette illusion fut courte.

L'heure de la république sonne à la grande horloge révolutionnaire.

Houssaye fonde un club, se jette dans

le mouvement, et recule presque aussitôt avec épouvante.

Qu'a-t-il vu? quel fantôme a tout à coup refroidi son enthousiasme? pourquoi retire-t-il brusquement la main qu'il allait tendre aux frères et amis?

Nous croyons pouvoir vous le dire.

Il y avait, à cette époque, deux espèces de républicains, ceux qui étaient honnêtes et..... vous connaissez les autres.

Or, on a de l'ambition, c'est possible; mais on n'est pas toujours d'humeur à lui sacrifier la conscience.

Arsène croyait saluer une aurore, et n'apercevant au ciel qu'une comète éteinte, il se hâta de faire volte-face et de tourner le dos à cet astre vieilli, dont

les lueurs incertaines menaçaient de n'éclairer que des ruines.

Du théâtre où il se disposait à jouer un rôle, il sauta dans le parterre, se fit public, et siffla cette méchante parodie de 93, qu'on essayait de donner pour une pièce nouvelle.

Notre héros envoya paître son diable rouge avec la députation et le portefeuille.

Il reprit la plume et commença *l'Histoire du 41^me fauteuil de l'Académie*.

A cette époque, le Théâtre-Français était livré à l'anarchie. On songeait à mettre à sa tête un homme conciliant qui pût y ramener l'ordre.

Un officier d'état-major entre, un soir,

chez Houssaye pour le prévenir qu'il est attendu à l'Élysée.

Là se trouvent réunis, en conseil *littéraire*, mademoiselle Rachel, le colonel Fleury et M. Véron.

Cette trinité puissante accueille affectueusement notre héros. Elle lui annonce qu'à partir de ce jour il est directeur de la Comédie-Française. Le lendemain, sa nomination paraît au *Moniteur*.

Jugez du désespoir des sociétaires qui, en pleine république, reçoivent un maître.

On se rassemble, on s'agite, on crie au scandale. Tous les échos de la rue Richelieu retentissent de gémissements, d'imprécations et de blasphèmes.

— Il faut résister! disent les plus hardis.

Cette opinion triomphe.

Au seuil du royaume qu'on lui donne à gouverner, Houssaye trouve un noir personnage qui lui présente, sur timbre, une sommation parfaitement en règle, et contenant défense expresse au dit sieur Houssaye, *parlant à sa personne*, d'avoir à s'immiscer dans les affaires du théâtre.

Arsène appelle aussitôt le concierge, le met en face de l'huissier, les laisse ensemble, et passe outre.

Il vaqua sur l'heure, et quels que fussent les risques, à sa besogne administrative.

On souleva, dans le comité suivant,

cette question aussi bizarre que puérile :
« Devra-t-on, lorsque le directeur saluera un sociétaire, lui rendre sa politesse ou garder le chapeau sur la tête? »

— Messieurs, dit Leroux, je ne suis pas assez mal élevé pour prendre part à ce débat!

Là-dessus, il quitte la salle des délibérations.

En attendant, notre directeur donnait au théâtre une activité prodigieuse.

Il essaya d'infiltrer un sang nouveau dans les veines de ce vieux corps, usé par la routine, et le fouetta pour le contraindre à quitter l'ornière des deux derniers siècles, où le retenaient certaines traditions obstinées. Les anciens costumes allèrent à la friperie. De frais et

pompeux décors tombèrent des frises, et la salle restaurée dans le goût moderne prit un air de fête et de jeunesse, qui émerveilla le public et ramena la foule dans les loges désertes ¹.

Au bout de la première année, messieurs les sociétaires, qui, de temps immémorial, n'avaient été conviés à aucun partage de fonds, reçurent une lettre collective, qui les appelait, dans

¹ L'administration Buloz avait mis tous ses œufs dans le panier de Rachel. Il en résultait que le caissier palpait deux recettes par semaine, rien de plus. Arsène Houssaye, donnant des pièces nouvelles et ressuscitant le répertoire enterré, parvint à remplir la salle, même quand Hermione ne jouait pas. On finit par comprendre, tout engouement à part, que Samson, Régnier, Provost, mesdemoiselles Brohan, Denain, Fix, etc., ont autant de valeur dans la comédie que mademoiselle Rachel dans la tragédie.

le salon des Frères Provençaux, à un dîner somptueux, offert par le jeune directeur.

Les rancunes étaient déjà beaucoup moins violentes. Ils se rendirent à l'invitation.

— Messieurs, dit Arsène en ouvrant un portefeuille, vous avez, depuis dix mois que j'administre, cinquante mille écus de dettes éteintes, et voici cent mille francs que vous pouvez vous partager à l'instant même. (*Applaudissements prolongés.*)

Dès ce jour, il eut toutes les sympathies de nos ex-démocrates.

Et quels coups de chapeau !

Vers la fin de la semaine, on parla de

rendre le banquet. Une députation de sociétaires entra chez le directeur, le priant de choisir un jour.

— Demain, si bon vous semble, répondit celui-ci. Mais, entendons-nous, je n'accepte qu'à une condition.

— Laquelle ?

— Vous m'inviterez par huissier, et sur timbre.

C'était une spirituelle et bien douce vengeance.

Aujourd'hui Arsène Houssaye, avec son calme et sa barbe héroïque, semble passer à l'état de fonctionnaire inamovible.

Secondé par Jules Verteuil, son habile secrétaire général, il continue de

faire marcher le théâtre sur la route de la prospérité.

Verteuil, — qu'on nous permette d'ouvrir pour lui une parenthèse, — est le personnage le plus important de l'administration après le directeur.

C'est un premier ministre qui n'a au-dessus de lui que le roi.

Sans cesse il est entouré d'auteurs qui le flagornent et de jolies actrices qui lui prodiguent le sourire et l'œillade.

Heureux homme !

Dire ce que ses oreilles, en un jour, peuvent entendre de paroles flatteuses ; raconter toutes les mignardises, toutes les chatteries de ces dames à son endroit, serait vraiment chose impossible.

Que de petites mains blanches viennent

se poser dans la sienne ! que de robes soyeuses font entendre autour de son bureau leur sémillant frou-frou !

« — Mon cher Verteuil par-ci ! mon petit Verteuil par-là ! »

C'est un jour de lecture qu'on voudrait fixer ; c'est une excellente loge dont on aurait besoin.

Verteuil règle la lecture sur l'ordre immuable des registres et donne la loge ou la refuse selon les probabilités plus ou moins grandes de la recette.

Il est sensible aux douces paroles, il ne déteste pas le sourire, il semble flatté de l'œillade ; mais la Vénus Callipyge elle-même avec tous ses charmes ne le déciderait pas à enfreindre un seul point du règlement.

Il se montre sévère avec douceur. Jamais une séduction ne l'entraîne. La justice est sa loi.

Talleyrand consciencieux , diplomate aimable, il renvoie chacun satisfait après un refus, comme après une faveur; il laisse autour de lui se nouer les intrigues sans y prendre part ; il permet aux rivalités ennemies de se battre sous ses yeux, ne juge aucune cause, n'intervient dans aucun débat, ne se fourre dans aucune querelle, exclusivement occupé de ses fonctions, ferme sur la ligne du devoir, ne blessant personne et se faisant aimer de tout le monde.

Tel est le personnage que les révolutions de la Comédie ont respecté depuis quinze ans.

La tempête gronde, la foudre éclate, un directeur disparaît dans la tourmente. Cherchez Verteuil après l'orage, il est là, toujours là, calme et sans trouble, tenant en main le fil administratif, et prêt à servir de guide au nouveau maître dans les périlleux détours du labyrinthe.

Nous touchons à la fin de cette notice.

On nous reprochera peut-être d'avoir abusé de notre droit de digression pour dessiner quelques silhouettes étrangères à côté du personnage que nous avons à peindre. Ce serait un tort. Dans notre ciel contemporain, chaque astre a ses satellites et les entraîne forcément dans sa course.

L'auteur de *Philosophes et Comédiens*

nes compte beaucoup d'ennemis. Il s'est trouvé sur le chemin de la fortune, et la fugitive déesse a fait une halte auprès de lui.

Voilà ce qui afflige le peuple des envieux.

Arsène Houssaye a le cœur haut placé. L'égoïsme du jour n'a pas flétri son âme. Seul il a fait de nombreuses démarches pour obtenir à Gérard de Nerval une bibliothèque et la croix. Il connaissait la fierté du poète. Sa bourse lui fut constamment ouverte ; mais Gérard n'y puisait presque jamais ; il n'aimait que l'argent gagné à la sueur de sa plume.

La chance accompagne ordinairement toutes les entreprises de M. Arsène Hous-

saye, qu'elles aient rapport à ses propres intérêts ou à ceux des autres.

Après les sombres journées de juin, Esquiros, compromis et porté sur les listes du conseil de guerre, se réfugia chez son ancien collaborateur.

Ledru-Rollin et Victor Hugo conseillaient à l'accusé de quitter la France.

— Non, reste, dit Arsène, je te sauverai !

Sans plus de retard, il court chez le capitaine d'Hennezel, accusateur public, homme sévère, qui ne recevait personne, dans la crainte qu'on ne fit une brèche à son esprit de justice.

Houssaye force la consigne rigoureuse de sa porte.

Mais à peine a-t-il prononcé le nom d'Esquiros que le militaire se lève brusquement et s'écrie :

— Je n'écoute rien, monsieur ! J'ai l'honneur de vous saluer.

— Cependant, capitaine....

— Pas un mot, vous dis-je !

Et, d'un geste très-significatif, il lui indique le chemin par lequel il est venu.

— Je comprends, dit le visiteur avec résolution ; mais je ne sortirai pas ainsi, je vous le jure !

— A votre aise, réplique froidement le maître du logis.

Il prend un journal et lui tourne le dos.

— Par grâce, dites-moi seulement si

— Je croyais vous avoir décliné mon nom, capitaine.

— Du tout.... Prenez donc la peine de vous asseoir! .. Je lis vos feuilletons, monsieur; je les lis plutôt deux fois qu'une... Ils sont charmants! Ainsi nous disons que ce pauvre Esquiros est votre ami?... fort bien! Choisissez pour le défendre un bon avocat, qui plaide avec le cœur et n'insiste pas trop sur la raison.

— Je lui ai déjà parlé de Nogent Saint-Laurens, dit Arsène.

— Bravo! celui-là tire l'éloquence du fond de son âme. Il attendrira les juges, il me touchera moi-même, et j'abandonnerai l'accusation.... Mais continuez d'écrire dans le *Constitutionnel*.

— Certes oui, capitaine. J'aurais fini mon livre, que j'en recommencerais un autre exprès pour vous!

A deux jours de là, Esquiros entendit prononcer son acquittement.

On ne nous accusera pas d'avoir brodé cette anecdote. Tous les gens de lettres la connaissent et peuvent en garantir l'exactitude.

Le bonheur d'Arsène Houssaye passe en proverbe.

Jamais il ne se déconcerte devant un revers de fortune. Il sait que le nuage passera pour laisser briller de nouveau son étoile.

Au 2 décembre 1851, il acheta mille actions du Nord et de Saint-Germain,

trappe. C'est la région des caresses sournoises, des jalousies souriantes, des rancunes musquées, des amours-propres câlins, qui font patte de velours, afin de mieux vous enfoncer la griffe en pleine chair.

L'ombre de Machiavel serait dans le ravissement, si elle pouvait quitter les sombres bords et venir étudier cette fine diplomatie de théâtre, ces trahisons mignonnes, ces méchancetés délicates qui se glissent, rue Richelieu, sous le manteau de la fraternité artistique.

On ne se doute pas combien la parole la plus aimable, le serrement de main le plus familier, l'œillade la plus douce y cachent parfois de mauvais vouloir et de menace.

Vous croyez marcher sur des fleurs,
et l'épine vous déchire. Sous la touffe de
roses un serpent vous mord.

Le plus malin s'égare et se fourvoie
dans cet autre dédale où la franchise
ne semble être votre guide que pour
mieux vous entraîner vers le sentier des
déceptions et vous échapper par les
faux-fuyants de la ruse.

Un homme a réussi néanmoins à atta-
cher le fil d'Ariane au seuil du laby-
rinthe, et à diriger sûrement sa marche
au milieu des routes sinueuses où tant
d'autres se sont perdus.

C'est toujours du bonheur, dira-
t-on.

Oui sans doute ; mais un bonheur qui

se perpétue laisse croire volontiers que l'esprit y est pour quelque chose.

Un ami d'Arsène Houssaye, attaché à l'école de peinture de Rome, vient à Paris tous les dix-huit mois. Il l'a vu tour à tour étudiant à l'hôtel de Malte, bohémien rue du Doyenné, romancier à tous crins rue des Beaux-Arts, philosophe studieux à l'extrémité déserte de la rue de Lille, poète plus ou moins inspiré dans les bois de Bruyères, homme du monde et donnant des fêtes quai Voltaire, dans le salon même du patriarche de Ferney, puis *rephilosophant* tout en haut d'un logis à cinq étages, et enfin meublé comme un prince dans son magnifique hôtel.

Cet ami dit, en riant, qu'il n'a jamais vu d'homme plus variable en littérature, en finances et... en politique.

FIN.

Get some
for little or big ones & ag-

Having now had you, I regret in exchange,
I'm sure I can be well satisfied
I can be well satisfied
I can be well satisfied

28th Nov

Wm. St. J.



HIPPOLYTE CASTILLE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





Carey, sc

CASTILLE

LES CONTEMPORAINS

HIPPOLYTE

ASTILLE

RECUEIL

de lettres de M. Veuilleux,
de sa propre biographie, et de la réponse
de l'auteur

PAR

FRANÇOIS DE MIRECOURT

PARIS

HAVARD, ÉDITEUR

RUE GÉNÉGAUD, 15

1856

L'auteur se réserve le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

lic



CASTILLON

LES CONTEMPORAINS

HIPPOLYTE
CASTILLE

PRÉCÉDÉ

**D'une lettre de M. Vuillot,
relative à sa propre biographie, et de la réponse
de l'auteur**

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

Le Moniteur du Loiret, journal publié à Orléans, ayant commencé à reproduire notre biographie de Louis Veuillot, monseigneur Dupanloup, dans une lettre dictée par le sentiment évangélique le plus respectable, pria le rédacteur en chef de vouloir bien suspendre cette reproduction.

Comprenant les scrupules de l'illustre prélat, que M. Veuillot jadis a si peu ménagé, le *Moniteur du Loiret* fit preuve de respectueuse déférence : il ne donna pas la suite de notre notice à ses lecteurs.

M. Veuillot aurait dû être enchanté de cette interruption toute à son avantage. Point.

Voici la lettre qu'il écrivit à M. Lavedan, rédacteur de la feuille orléanaise.

« Monsieur,

« Il vous a paru piquant de reproduire, à l'usage de mes compatriotes du Loiret, un écrit où je suis *insulté comme homme de la manière la plus brutale, comme fils de la façon la plus cruelle*. Sans me

connaître, sans chercher aucune information, sans vous demander si l'auteur de cet écrit méritait la *moindre confiance*, et lorsque tout, au contraire, vous annonçait la *diffamation* et l'*injure*, vous vous êtes jeté sur le libelle, et vous en avez rempli votre journal.

« Vous vous êtes permis en votre propre nom de me traiter de CONDOTTIERE, c'est-à-dire, si vous connaissez la valeur du terme, d'homme sans conscience et mercenaire, mettant sa plume au service de qui la paye; car c'est ainsi que le CONDOTTIERE trafiquait de son épée.

« J'aurais souffert cela en silence si vous aviez continué, de même que je souffre tous les jours beaucoup de choses semblables. Je vous aurais laissé contribuer ainsi, selon vos moyens, monsieur, à l'œuvre générale qui rend *la presse si utile aux mœurs publiques et si recommandable aux honnêtes gens*. Mais, prêt à sup-

porter toute l'injure, il ne me plaît pas d'y laisser ajouter une réparation insuffisante, *accordée comme marque de respect à la charité d'un tiers* qui demande que l'injure cesse par considération pour lui.

« La lettre de monseigneur votre évêque et vos commentaires m'obligent à protester contre cette *forme de charité* que je n'ai sollicitée de personne, et que je n'accepte point de vous.

« Le vénérable prélat n'a sans doute lu ni l'écrit tout entier, ni même le morceau que vous avez publié. Il ignore que son *témoignage y est exploité* comme une sanction des injures dont je suis l'objet. Autrement il ne nommerait pas tout simplement UNE BROCHURE SUR M. VEUILLOT, sans aucune expression de blâme, cet *amas de diffamations* formé par une main qui n'a pas craint de blesser le *sentiment filial*.

« Sa Grandeur vous aurait dit que,

quels qu'aient été les torts de M. Veillot dans la discussion de certaines questions libres de littérature, de politique, d'histoire ou même de religion, ces torts (sur lesquels d'ailleurs tout le monde n'est pas du même avis) ne pouvaient autoriser *M. Jacquot* (né à Mirecourt) à écrire *sur ma mère le passage* que vous avez offert à la curiosité de vos lecteurs, ni vous, monsieur, à reproduire de telles grossièretés et à me qualifier de CONDOTTIERE, ainsi que vous dites.

Quant à ma très-vénérée mère, sachez, monsieur, qu'elle a travaillé, comme son mari, pour élever, sans demander secours à personne, *quatre enfants qui n'ont jamais rougi d'elle ni de leur nom*. Sachez et publiez, pour expier votre injure, que, dans son humble condition, cette digne et vaillante femme sut enseigner à ses enfants l'amour de la justice et le courage dans la pauvreté.

« Quant à moi, informez-vous si j'ai fait des *écrits anonymes* ou *pseudonymes* ; tâchez de savoir si , même avant d'être chrétien, j'ai reproduit des libelles diffamatoires ou par haine contre mes adversaires ou pour amuser mes lecteurs ; voyez si j'ai un *dossier à la police correctionnelle* ; priez monseigneur votre évêque de vous dire si j'ai coutume de changer d'opinion par intérêt ; si c'est l'intérêt qui m'a fait entrer dans la rédaction de l'UNIVERS ; s'il est vrai, comme l'affirme votre auteur, que l'UNIVERS a été *subventionné par Louis-Philippe*, et l'ait été auparavant par *les grandes dames du faubourg Saint-Germain*. M. l'abbé Dupanloup a parfaitement connu les affaires de la *presse catholique* et très-bien su comment et de quoi elle vivait. Il peut vous donner les renseignements les plus exacts, je m'en fie à son équité.

« Je m'arrête, monsieur, je ne veux pas

user de tout mon droit. Il me suffit d'avoir refusé la grâce que vous vous croyez engagé à me faire; je ne vous forcerai pas à publier mon apologie. Cela ne serait pas assez piquant pour vos lecteurs, et je crois n'en avoir pas besoin. Dans tous les cas, je dirai comme monseigneur votre évêque : LE REMÈDE AU MAL (si l'écrit en question doit me faire du mal) N'EST PAS LÀ. Votre reproduction interrompue, la lettre de monseigneur, celle-ci, tout cela fait au contraire les *affaires* de M. Jacquot. Il a ainsi ce qu'il cherche, et vous pouvez maintenant, profitant de ses complaisances, vous enrichir du reste de son écrit sans craindre que je réclame; le plus amer est passé.

« Il y a un remède pourtant. Ce remède infailible, qui me fortifie en dépit de tous les procédés exceptionnels dont on use envers moi, je n'ai besoin de le demander à personne : il est en ma possession, personne ne peut me l'ôter. Pour le passé,

c'est la *parole souveraine et sacrée* qui a relevé, il y a trois ans, l'œuvre à laquelle je travaille, lorsqu'elle était quasi abattue. Pour l'avenir, c'est le ferme dessein où je suis de *poursuivre ma route*, d'aller à mon but, sans donner raison à la *calomnie*, et sans perdre plus de temps qu'il ne faut à panser ses *viles morsures*.

« Agréez, etc.

« LOUIS VEUILLOT. »

Le rédacteur en chef du *Moniteur du Loiret* a répondu par les réflexions suivantes :

« Nous sommes profondément étonné de voir M. Louis Veillot, qui a fait un si déplorable abus de l'insulte, venir se plaindre de ce qu'un biographe se soit servi contre sa personne de l'*arme* avec

laquelle lui-même attaque tout le monde.

« Que le rédacteur en chef de l'*Univers* nous permette de lui exprimer ici toute notre pensée.

« Quand on a, comme lui, occupé sa plume avec tant de passion et pendant si longtemps à outrager, non-seulement ses adversaires, dont il a fait des ennemis irréconciliables de la religion elle-même, mais encore les hommes les plus honorables et les plus dignes de respect, MM. de Montalembert, de Falloux, Lenormant, Nicolas, Foisset, le Père Lacordaire, etc., on a perdu le droit de se plaindre d'être *outragé* à son tour, et on a pour ainsi dire autorisé d'avance et légitimé toutes les représailles.

« M. Louis Veuillot annonce « le ferme « dessein où il est de poursuivre son œuvre; » nous le regrettons vivement, mais nous nous en consolons par la pensée que

les scandales finissent toujours par avoir un terme.

« LÉON LAVEDAN. »

Cette réponse est courte ; mais elle est pleine de logique et de vérité.

Seulement, le rédacteur a tort de dire que « nous nous servons contre M. Veuillot de l'*arme* avec laquelle lui-même attaque tout le monde. » Nous tenons à prouver que nous ne sommes coupable ni d'insulte ni d'outrage envers le fougueux polémiste de l'*Univers*, et voici la lettre que nous lui avons envoyée, le jour même où le *Moniteur du Loiret* est parvenu entre nos mains.

A MONSIEUR LOUIS VEUILLOT.

Paris, 25 février 1856.

Monsieur,

Vous êtes un saint homme. L'humilité chrétienne compte nécessairement parmi les innombrables vertus qui vous distinguent.

Or, dans l'hypothèse où la notice que j'ai eu l'honneur de vous consacrer n'aurait pas rendu complètement hommage à votre mérite et serait tombée dans l'exagération du blâme, le sentiment religieux, dont vous êtes si abondamment pourvu, ainsi que la loi dont vous prêchez l'observance devaient vous engager à tendre la seconde joue, si j'avais eu l'indignité de souffleter la première. On est chrétien, monsieur, ou on ne l'est pas.

CHRONIQUE

Donc, votre lettre au *Moniteur du Loiret* me cause une surprise mêlée d'affliction.

Que vous soyez violent, injuste, acrimonieux, dans les questions étrangères à votre personne, et sous prétexte de terrasser les ennemis de la foi, passe encore; mais, lorsqu'une occasion se présente de vous humilier et de prouver à tous que vous êtes sincèrement évangélique, vous avez le plus grand tort de ne la point saisir. Votre devoir, en cette occurrence, était de déposer vos chagrins au pied de la croix et de les offrir à Dieu comme expiation de vos péchés de jeunesse.

Mais non, votre nature agressive l'emporte.

Vous écrivez une lettre où l'aigreur perce à chaque ligne contre la feuille orléanaise et contre monseigneur Dupanloup; vous êtes profondément blessé de voir que le saint évêque, dont j'ai *exploité*

le témoignage (pouvais-je choisir une autorité meilleure ?), ne lançait pas sur votre criminel biographe les foudres de l'excommunication; vous refusez d'accepter *une réparation insuffisante accordée comme marque de respect à la charité d'un tiers*, et vous protestez contre cette *forme de charité* si peu analogue à celle qui règne dans vos articles.

En vérité, monsieur, le journal qui vous traite de CONDOTTIERE me semble inexcusable.

Sous vos ordres, *l'Univers* combat toujours à armes courtoises; vous n'attaquez jamais personne brutalement et à l'improviste; vous avez des allures extrêmement chevaleresques; on admire votre galanterie pleine de délicatesse pour les femmes, votre respect pour les vieillards, témoin vos insultes à George Sand et à Béranger. *La presse, si utile aux mœurs publiques et si recommandable aux hon-*

nêtes gens, a le plus grand tort de ne pas vous prendre pour modèle.

J'arrive à ce qui me concerne.

D'abord, monsieur, permettez-moi de vous donner un léger démenti. Je n'ai point affirmé que *Louis-Philippe subventionnait l'UNIVERS*. Une telle invraisemblance historique n'est pas permise, et le roi de Juillet tenait trop à ses deniers personnels pour en gratifier un dévouement quelconque; je n'ai pas dit non plus que votre journal ait été subventionné auparavant par des grandes dames du faubourg *Saint-Germain*. Vous m'obligez à rétablir un paragraphe modifié par vous avec un aplomb digne d'une meilleure cause, pour mieux lancer à monseigneur Dupanloup et à la *presse catholique* je ne sais quel trait perfide.

Voici mes propres paroles :

« L'UNIVERS et les DÉBATS passaient

pour être honorés de toutes les confidences et de toutes les sympathies du château. Plusieurs grandes dames fort dévotes et fort riches soutinrent longtemps la feuille religieuse. Elles ne lui donnaient pas moins de soixante mille francs de subvention annuelle. »

C'est là ce que j'ai écrit, et je maintiens le fait. La reine était pieuse ; madame Adélaïde possédait un opulent patrimoine.

Selon vous, monsieur, le petit volume qui contient votre histoire est un *amas de diffamations*. L'auteur de ce livre coupable ne mérite pas la *moindre confiance*. Il vous *insulte comme homme de la manière la plus brutale, comme fils de la façon la plus cruelle*.

Voilà des accusations bien graves. Sont-elles fondées ? Pas le moins du monde.

Avant tout, monsieur, posons en principe qu'il ne vous appartient pas de rechercher si je mérite ou non la *confiance*. Jamais on n'est juge dans sa propre cause. Vous niez, j'affirme : le public décide qui de vous ou de moi peut être cru.

Quant aux *diffamations*, où les trouvez-vous, de grâce ? J'ai dit que vous étiez un triste apôtre ; qu'on vous voyait perpétuellement montrer le poing comme un éner gumène sur les marches du sanctuaire ; que vous lisiez dans votre enfance les romans de Paul de Kock ; que vous preniez à Rouen des leçons de savate ; que vous aviez eu plusieurs duels ; que vous chantiez aux Frères Provençaux des couplets grivois ; que vous aviez inséré dans un journal du Périgord des feuilletons passablement scandaleux ; que je possédais un autographe inqualifiable revêtu de votre griffe... Eh ! monsieur, relisez la vie de saint Augustin ! Vous avez imité cet illus-

tre Père de l'Église dans ses égarements, vous l'imitiez dans son repentir, et, si quelque jour vous écrivez comme lui vos *confessions*, vous nous en apprendrez bien d'autres.

En quoi, s'il vous plaît, vous ai-je *insulté comme homme*? en parlant de votre laideur? Peu vous importe, si vous avez une belle âme.

L'histoire a dit de Mirabeau qu'il était fort laid. Vous ne tenez pas plus qu'il n'y tenait, j'imagine, à passer à la postérité sous l'emblème d'Antinoüs ou de l'Apollon du Belvédère.

Quant à vous avoir *insulté comme fils de la façon la plus cruelle*, vous n'en pensez pas un mot, je vous le déclare, et j'en appelle à tous ceux qui ont lu votre biographie. Quelque chose est blessé chez vous peut-être; mais ce n'est pas le *sentiment filial*, c'est l'orgueil. Votre mère a pu débiter des canons sur un comptoir de

marchand de vins, trinquer et rire avec les mariniers de Bercy, accréditer son commerce par une humeur joviale, sans que votre cœur saigne à ce souvenir évoqué par moi. Vous faites un grand étalage de sensiblerie pour arriver à insinuer que les quatre enfants de madame Veillot *n'ont jamais rougi d'elle ni de leur nom*, comme un certain *M. Jacquot* (né à *Mirecourt*), qui fait des écrits *pseudonymes*, et qui a un *dossier à la police correctionnelle*.

Oui, charitable monsieur Veillot, ce *dossier* existe, — Eugène Sue a daigné me le rappeler avant vous par une lettre démocratique et sociale que mes lecteurs connaissent ; — il existe, au plus grand triomphe d'Alexandre Dumas et d'Émile de Girardin.

Je ne vois pas ce qui empêche le rédacteur en chef de l'*Univers* de se joindre à ces deux estimables personnages pour

rendre plus complets le DÉSHONNEUR et la HONTE du biographe.

Ceci vous est parfaitement loisible, mon maître.

Puisque je vous ai *diffamé, calomnié*, puisque vous avez subi mes *viles morsures*, allons, courage, un troisième procès ! Mais, je le vois, vous craignez de faire mes *affaires* en compromettant les vôtres. Ah ! l'opinion publique ! vous reculez devant elle, et vous n'avez pas tort. Là est ma force, là est votre condamnation.

Si nous avons à l'avenir quelque nouveau débat, soyez, je vous prie, assez aimable pour ne plus m'accuser de *rougir* de mon nom de famille. Vous êtes chrétien, vous devez avoir le mensonge en haine.

Mon nom, je ne le porte pas en littérature, afin de ne point avoir à le clouer cent fois le jour, à coups d'épée, sur la

langue des sots. Comprenez-vous, monsieur? J'ai une mère, aussi *vénérée* que la vôtre, pour le moins, et que les querelles de presse affligent. Le *sentiment filial*, dans lequel vous vous drapez avec tant de pompe, m'a décidé à choisir un pseudonyme; et me prêter une autre intention que celle d'avoir voulu sauver le nom de mon père, — nom respecté dans ma province, nom que je porte avec orgueil partout ailleurs que dans le domaine de la publicité, — des attaques d'un injuste ridicule, serait m'offenser grièvement.

Vous m'avez contraint à cette explication.

Maintenant vous êtes prévenu. Je n'admets en aucune circonstance qu'on se cache sous la robe du jésuite pour acquérir l'impunité de l'insulte.

Revenons à votre biographie.

Monseigneur Dupanloup a raison : LE

REMÈDE AU MAL N'EST POINT LÀ. Pour vous ramener aux devoirs que la charité chrétienne impose, il faudrait une illumination d'en haut qui vous dessillât les yeux et vous fît sentir combien vos déportements de plume sont scandaleux. « Vous assistez tous les matins à la première messe de votre paroisse, et, le soir, vous traversez les rues endormies en disant votre chapelet. » C'est fort édifiant, monsieur ! Mais, pour obtenir du ciel un rayon qui vous éclaire, il faudrait vous livrer peut-être à quelques exercices de pénitence. Réfléchissez-y bien. Vous avez les passions irritables ; cette violence de caractère ne sera domptée que par le cilice, le jeûne et la discipline. Priez, pleurez, macérez-vous, et Dieu vous donnera la douceur, la patience, la miséricorde.

Suivez ce conseil, suivez-le sans retard, ou le pape, qui a relevé l'UNIVERS, il y a trois ans, par sa parole *souveraine*

et sacrée, finira par s'en repentir. Vous aimez trop la lutte, vous êtes trop hargneux, trop batailleur, pour ne pas devenir un jour hérétique. Vous verrez, monsieur, vous verrez !

En attendant, permettez-moi, puisque vous n'approuvez pas le *pseudonyme*, de signer cette lettre de mon véritable nom :

EUGÈNE JACQUOT.

Pour mes lecteurs, qui en ont l'habitude, je signe, et je continuerai de signer :

EUGÈNE DE MIRECOURT.

HIPPOLYTE CASTILLE

Grâce au mercantilisme qui, dans ce siècle, déshonore les lettres, et grâce aux intrigues coupables des organes de la publicité, beaucoup d'écrivains d'un mérite incontestable ne sont point connus comme ils devraient l'être.

Une fois en possession des livres de trois ou quatre fournisseurs en vogue, chaque

libraire ferme systématiquement sa porte, et ne s'inquiète pas s'il repousse un chef-d'œuvre. La juste dispensation de la gloire est très-indifférente à ces marchands de papier noirci qu'on nomme éditeurs ; ils vous répondent volontiers comme le consciencieux Émile :

« — Faites signer votre manuscrit **ALEXANDRE DUMAS**, et nous l'imprimerons. »

C'est donc un parti pris chez nous de venger ceux de nos confrères qui ont été victimes de cet état de choses affligeant.

Sans cesse on nous entendra crier au public : Ne prenez pas ce qu'on vous offre ; demandez ce qu'on ne vous offre pas ; lisez ensuite, et soyez juge !

Toute la moralité de notre œuvre est là.

Dénoncer les forts qui abusent de leur puissance ; tendre aux faibles une main

sympathique, et les placer debout, quand ils en sont dignes, au soleil de la renommée, voilà notre tâche.

Nous continuerons de la remplir.

Le héros de cette notice, tant pis pour ceux qui l'ignorent ! — est tout simplement un des premiers écrivains de l'époque.

Charles-Hippolyte Castille est né à Montreuil-sur-mer, le 8 novembre 1820.

Son père, le chevalier Castille, officier d'ordonnance de Napoléon le Grand, fut promu au grade de colonel d'artillerie. C'était un militaire de grand mérite : la Restauration le mit en disponibilité.

M. Castille père mourut en 1820 sans avoir vu la fin de sa disgrâce.

Hippolyte commença ses études classiques à l'âge de dix ans. Les Bourbons

avaient repris le chemin de l'exil, et le général Lamarque, vieil ami du colonel, venait d'obtenir de la dynastie de Juillet une bourse pour le fils de son ancien compagnon d'armes.

On envoya notre héros au collège de Douai.

Ce collège, ancien couvent des moines d'Enchin, situé près d'une caserne, dans un quartier désert, avait un aspect lugubre. Ses murailles sombres attristèrent le jeune élève. Le souvenir encore plein des cajoleries maternelles, il ne s'habitua point à la rudesse de la discipline.

Des maîtres insensés, plutôt que de recourir au raisonnement avec cette nature souffrante et un peu taciturne, l'exaspérèrent par d'éternelles punitions.

Un chef d'étude cassa le bras à Hippolyte six mois après son entrée au collège.

Cet homme brutal fut chassé ; mais le caractère de l'enfant s'était aigri. Tous les chefs d'étude lui semblèrent des monstres, qu'il poursuivit d'une haine implacable. Il organisa contre eux mille et une révoltes, tantôt soufflant un quinquet pour mieux les faire trébucher dans l'ombre contre une ficelle perfide, tantôt fabriquant de petites catapultes, au moyen desquelles il manœuvrait si habilement, en pleine étude, que les malheureux pions recevaient à chaque minute, droit sur le nez, d'énormes pommes de terre crues.

Un rapport du proviseur signala ces nombreux méfaits au ministre et ne mentionna point la fracture du bras, qui, sans

autoriser la conduite du jeune élève, pouvait néanmoins lui servir d'excuse.

La bourse fut supprimée ; on renvoya notre inventeur de catapultes chez sa mère.

Comprenant un peu tard les dangers de l'indiscipline, Hippolyte dut renoncer à un système de vengeance dont les suites retombaient sur sa famille et sur lui-même.

Il acheva ses classes au collège de Cambrai sous un régime plus paternel.

On nous assure que, pendant son année de rhétorique, il triompha de sa vieille rancune, au point de devenir l'ami d'un jeune maître d'étude, qui avait autrefois connu Alphonse Karr au collège Bourbon, et qui développa chez notre héros l'instinct littéraire en lui prêtant *Sous les Tilleuls*.

Ses classes finies, Hippolyte habita le petit hameau d'Oisy-le-Verger, dans le département du Pas-de-Calais.

Madame Castille y avait une maison de campagne.

Apprenant que son fils voulait se consacrer aux lettres, elle s'effraya des obstacles sans nombre qu'il allait rencontrer sur sa route en suivant une telle vocation.

Pour mieux l'en dissuader, elle le retint près d'elle aussi longtemps que possible.

Le jeune homme mena, quinze mois durant, une de ces existences rêveuses et solitaires que Walter Scott a si admirablement dépeintes. C'était un Waverley mélancolique, blond et pâle, un *gentleman farmer* lettré, rimant le matin, chassant dans le jour, et se grisant le soir.

Mais, fatigué de cette vie où la matière absorbe toujours l'intelligence, il décida madame Castille à le laisser prendre le chemin de la capitale, assurant, pour calmer les craintes maternelles, qu'il accepterait un emploi, en attendant que sa plume lui créât des ressources.

Il partit avec une lettre de recommandation pour M. Mater, député de Bourges¹.

C'était encore un vieil ami du colonel Castille. Son accueil au jeune homme fut rempli de bienveillance. Il le fit entrer presque immédiatement au cabinet du comte Jaubert, ministre des travaux publics.

A dix-neuf ans, Hippolyte était un véri-

¹ Aujourd'hui conseiller à la cour de cassation.

table Adonis, que les bourgeoises anoblies de la cour citoyenne caressaient par de vives œillades ; mais, outre le sérieux de son caractère, propre à lui servir d'égide, il avait laissé dans son village un premier amour.

Ces dames en furent pour leurs frais de coquetterie.

Nous avons vu notre héros se révolter au collège contre une domination brutale. Chez le ministre, il ne tarda pas à donner de nouvelles preuves de cette haine du despotisme qui le caractérise.

En étudiant la physionomie d'Hippolyte Castille, on ne devinerait jamais tout ce qu'une tête aussi blonde et aussi douce peut cacher d'énergie, d'orgueil et d'indépendance.

Bien décidé à ne point se laisser traiter en valet par le maître et à ne subir ni la morgue ni les dédains, il se conduisit de manière à se faire mettre à la porte, — toujours comme au collège.

Il ne se rendait jamais au coup de sonnette du ministre.

Quand celui-ci voulait parler à son jeune secrétaire, il fallait qu'il lui expédiât poliment un huissier pour l'inviter à se rendre près de lui.

Le comte ordonnait-il un travail d'une voix trop impérieuse, Castille achevait tranquillement une page du *Margrave des Claires*, nouvelle remarquable qui devait signaler bientôt ses débuts en littérature.

Mais, chose bizarre, on tolérait tout. Plus il déployait de fierté dans son

humble sphère, plus il se montrait rogue et désobéissant dans les bureaux, plus on avait pour lui d'indulgence.

Il fréquentait le monde. Ces dames continuaient de lui prodiguer les œillades, les paroles aimables, les sourires, tant enfin que le jeune homme trembla pour son cœur et pour ses serments.

Un beau jour, il prit une résolution extrême.

Des lettres d'Oisy-le-Vergier lui annonçant que certaines entraves à ses affections de province n'existaient plus, il demanda un congé au ministre pour aller se marier.

Cela fit scandale.

— Se marier à vingt ans! quelle folie! Jeter en pâture sa jeunesse aux tristes préoccupations du ménage, perdre ses

plus beaux jours de bonheur et de liberté! c'est impossible!.. Allons donc, vous n'y songez pas! disaient au secrétaire de charmantes danseuses.

— Pardonnez-moi, j'y songe de plus en plus, répondait Castille.

Toutes les représentations échouèrent devant la fermeté de son parti pris.

— Eh! bon Dieu, qu'il s'en aille! donnez-lui un congé! cria la comtesse Jaubert sur un ton d'humeur. Puisqu'il n'écoute rien, laissez-le se mettre la corde au cou!

Madame Jaubert, très-jolie femme de ce temps-là, ne flattait point son sexe en appelant une corde ces deux petits bras potelés, blancs et roses, par lesquels un époux se retient et s'enchaîne.

Castille se maria donc à vingt ans.

De retour à Paris avec sa jeune femme, il trouva le comte Jaubert remplacé par M. Teste. Ce changement de patron ne lui enleva point sa place. Il fut maintenu par le député de Bourges au cabinet du nouveau ministre.

Hippolyte reprit ses fonctions avec répugnance.

La seule crainte d'affliger sa mère l'empêchait de se démettre d'un emploi qui lui enlevait ses heures de travail les plus précieuses.

Cherchant le moyen de s'en aller au plus vite et de rendre, aux yeux de sa famille, son départ plausible, il n'en trouva pas d'autre que d'insérer dans un petit journal d'alors un article révélateur, où i

dénonçait courageusement quelques-unes de ces odieuses manœuvres de corruption ministérielle qui ont épouvanté les derniers temps du règne de Louis-Philippe, et qui, plus tard, chacun le sait, devinrent justiciables des tribunaux.

On devine qu'après un tel coup d'audace il ne retourna plus au ministère.

A partir de cette époque, nous le voyons se consacrer exclusivement aux lettres.

Il publie dans le *Commerce* son *Margrave des Claires* et une multitude d'autres nouvelles dont les principales ont pour titre : *Marie dolente*, — *Haute-Fontaine*, — *le Smuggler d'Ambleteuse*, — *la Chasse aux Chimères*, — *les Fils de Mercure*, etc.

Quelques autres journaux lui ouvrent leurs colonnes, et bientôt il compte parmi

les plus féconds rédacteurs du *Courrier français*, du *Musée des Familles* et de *l'Artiste*.

Arsène Houssaye, directeur de ce dernier recueil, ayant eu quelques détails biographiques sur notre héros, juge convenable d'inscrire au bas d'un premier article le titre de noblesse du nouveau venu.

Dans un journal qui a des allures aristocratiques, il trouve que cette signature : LE CHEVALIER CASTILLE, sera d'un effet merveilleux.

Prévenu à temps, l'auteur se hâte d'accourir et biffe sa chevalerie sur l'épreuve.

— Mon cher, dit-il à Houssaye, on doit entrer dans la littérature, tout simplement frotté d'huile, comme les lutteurs dans l'arène, et laisser broderies et dignités au vestiaire.

Travaillant nuit et jour, Castille ne sortait que pour porter sa copie à l'impression. La réussite commençait à le payer de son courage, quand tout à coup un grand malheur jeta la désolation dans son existence. Une fièvre typhoïde enleva sa femme et le laissa veuf à l'âge de vingt-deux ans¹.

Le travail lui devint insupportable.

Sa santé s'altéra, et les médecins lui conseillèrent à tout prix les distractions.

Maître d'un léger patrimoine, il se prit à le dissiper avec une mélancolie profonde, et mena la vie élégante, uniquement pour obéir à la Faculté de médecine.

On le rencontrait à Tortoni, sur le bou-

¹ Hippolyte Castille s'est remarié depuis avec la fille d'un ancien officier de l'Empire.

levard de Gand, aux Italiens, dans les avenues du bois de Boulogne ou le long des plages de Trouville.

Un petit groom très-coquet, galonné sur toutes les coutures, le suivait au dehors, et n'oubliait pas de lui demander régulièrement chaque matin :

— Monsieur, quand aurons-nous des chevaux ?

Le maître faisait la sourde oreille et ne répondait jamais à cette question insidieuse.

L'indiscrétion de ces détails blessera peut-être l'auteur de *l'Histoire de la seconde République française*.

Nous en sommes désolé; mais qu'y faire?

Admettre le talent de l'homme, ce n'est pas nous engager le moins du monde à

respecter les doctrines démocratiques dont il se proclame aujourd'hui l'apôtre. Nous soupçonnons fortement l'aristocrate d'hier d'avoir glissé jusqu'au républicanisme sur la pente de l'ambition. Qu'il l'ait fait avec naïveté, sans se rendre bien compte de la métamorphose, c'est un malheur pour lui.

La politique est comme l'enfer, elle est pavée de bonnes intentions.

Hippolyte Castille, en 1845, fut choisi par M. Lesseps pour diriger le feuilleton de l'*Esprit public*.

Ses relations avec les premiers écrivains du jour ne lui donnèrent pas une haute idée de la dignité de ces messieurs. On put l'entendre s'écrier avec une certaine amertume :

— Je me trouverais bien à plaindre, si je m'éveillais à quarante ans avec la gloire d'un Dumas ¹ ou d'un Eugène Sue!

Ce n'était chez Castille ni forfanterie ni dédain, c'était pur dégoût du mercantilisme.

Ses aspirations commençaient à se tourner ailleurs.

Il questionnait les personnes de sa con-

¹ Dans un procès que le chef de la grande fabrique eut alors, il s'avisa, par un élan de vantardise, de lâcher au tribunal la phrase suivante : « Un jeune homme de relations charmantes, M. Hippolyte Castille, m'a offert *trois francs* la ligne à l'*Esprit public*. » Notre rédacteur en chef du feuilleton démentit le propos. Déjà les administrateurs lui reprochaient de payer trop généreusement ses confrères. Castille avait proposé le prix du *Siècle*, c'est-à-dire *vingt sous* la ligne, et Dumas, ne payant MM. Hippolyte Auger, Maquet, Meurice et autres qu'à raison de *dix centimes*, il avait encore *dix-huit sous* de bénéfice net.

naissance, notamment André de Goy¹, très au courant des choses d'Angleterre, sur lord Normanby, sur M. Disraëli et quelques autres politiques de premier ordre, qui, pour avoir écrit des romans dans leur jeunesse, n'en étaient pas moins devenus des hommes d'État éminents.

Notre héros avait connu au *Courrier français* un économiste distingué, M. Gustave de Molinari.

Ce dernier le mit en relations avec Frédéric Bastiat, Coquelin, Joseph Garnier, le jeune Fonteyreaud, et une quantité d'autres personnages occupés à discuter avec chaleur les hautes questions économiques et sociales qui allaient bouleverser le pays de fond en comble.

¹ Son collaborateur à l'*Esprit public*.

De petites assemblées parlementaires avant la lettre se tenaient chez Castille, rue Saint-Lazare, dans l'ancien hôtel du cardinal Fesch.

Nos lecteurs comprendront pourquoi M. de Molinari fit paraître, en 1847, chez le libraire Guillaumin, un livre d'économie politique sous ce titre, alors inexpliqué, de *Soirées de la rue Saint-Lazare*.

Hippolyte Castille venait, à la même époque, d'achever les *Oiseux de Proie*¹.

¹ Au mois de juillet dernier, il intenta un procès à M. Dennery, qui lui avait pris son titre. Maître Paillet mourut en plaidant pour l'auteur dramatique contre l'homme de lettres. Le grand avocat ne pouvait perdre sa dernière cause, et Castille fut débouté de ses prétentions. M. Dennery, revenant sur l'arrêt du tribunal, comprit qu'il devait un dédommagement à sa partie adverse. Il proposa à l'auteur des *Oiseux de proie* d'emprunter à ses ouvrages un autre sujet de pièce, et signa un traité. De pareils faits sont rares chez messieurs du théâtre.

Malgré le retentissement de cette œuvre, où éclatent de grandes qualités de style au milieu de quelques défauts de jeunesse, il s'éloigna de plus en plus chaque jour de la littérature frivole, et ne tarda pas à fonder, avec Molinari et Bastiat, le *Travail intellectuel*, feuille périodique destinée à prêcher l'émancipation des classes qui vivent des produits de la pensée.

Ce journal fut encouragé vivement par Horace Say, Dunoyers de l'Institut, Michel Chevalier et tous les grands économistes.

La Révolution vint surprendre le jeune homme et ses laborieux collaborateurs.

Aussitôt ils fondèrent, sous ce titre, la *République française*, une feuille quoti-

dienne qui se fit remarquer, en ces temps de trouble, par le calme et l'élévation des idées.

Castille abandonnait entièrement pour la politique sa carrière d'homme de lettres.

Il jeta dans cette seconde affaire de presse le reste de sa petite fortune, mais sans obtenir de résultat. La *République française* cessa de paraître devant les exigences du cautionnement.

Le groupe économiste dut se diviser.

Frédéric Bastiat prit place à l'Assemblée constituante, où l'appelaient son noble caractère et ses talents. Molinari voua sa plume au service du parti de l'ordre ⁴, et

⁴ Il devint un des principaux rédacteurs de la *Patrie*.

Castille, croyant obéir à des instincts de réformateur, jeta sa vie en pâture à l'ogre populaire.

Son ambition, comme nous l'avons déjà dit, le trompait lui-même ; elle se glissait dans son âme sous le manteau du dévouement et du sacrifice.

Il brava les périls de ce qu'on nomme la politique active, et se lança, comme un hardi plongeur, au fond des noirs abîmes.

Nous le retrouvons, en 1848, à la tête d'un des plus populeux arrondissements de Paris ¹, présidant les réunions électorales, faisant partie des *Conclaves*, collaborant tour à tour à la *Révolution démocratique et sociale* du sieur Delescluze et

¹ Le 6e.

à la *Tribune des peuples* dirigée par le célèbre Mickievicz.

Sur ce théâtre, si peu en rapport avec les habitudes de son passé, l'élégant jeune homme de la Chaussée-d'Antin conquiert à l'instant même la confiance du peuple.

Il se fit adorer des ouvriers, devint pour eux une sorte d'avocat consultant, soigna leurs intérêts, apaisa leurs chicanes, et remplit, comme il l'avoua lui-même plus tard ⁴, une mission qui eût exigé au préalable vingt mille livres de rente.

Castille avait voulu voir et connaître; il vit et il connut, mais en apprenant ce qu'il en coûte.

Du reste, on peut affirmer que, dans cette périlleuse étude, il ne perdit rien de

⁴ Dans son livre qui a pour titre *Lucien Bruno*

lui-même. Il supporta la misère et la démagogie avec le plus inaltérable dandysme.

A cette époque il avait transporté ses pénates au boulevard du Temple, consacrant ses dernières ressources au triomphe de la cause démocratique et travaillant gratis au journal la *Révolution*.

Cette vie était accompagnée de grandes souffrances et de singulières amertumes.

La démocratie a cela de désolant pour les gens de cœur, que la diffamation s'y érige en système et que les républicains se jettent de la boue entre eux avec une infatigable persistance.

« Quand on veut remonter à la source de la calomnie, on ne trouve personne à mettre au bout d'une épée, dit M. Castille, et l'honneur d'un galant homme devient

le jouet d'une foule de lâches, d'impuis-
sants et de jaloux ¹. »

De tels aveux sont bons à enregistrer.

« Il me semblait, dit-il encore, que le spectre de mon père se penchait derrière moi, couvert de ses armes étincelantes et de ses vêtements brodés d'or, et qu'il me disait ironiquement :

« Belles mœurs, dans ce monde-là! »

Quelle déception nouvelle éprouva le jeune homme? A quel danger dut-il se soustraire? Quels engagements prit-il avec les républicains que ceux-ci ne crurent pas devoir remplir? Nous trouverons peut-être le mot de l'énigme dans certains passages de *Lucien Bruno*.

¹ *Scènes de la vie réelle*, page 279. Nous parlerons plus loin de cet ouvrage.

Toujours est-il que notre dandy démocrate disparut brusquement des assemblées populaires.

Il quitta Paris et se réfugia au petit hameau Saint-James, près de la porte de Madrid, derrière le bois de Boulogne.

Les ouvriers du sixième et du huitième arrondissement vinrent, à deux reprises différentes et par petits groupes, le visiter dans sa solitude. L'ermite de Saint-James les reçut l'œil humide, et leur fit comprendre que toutes relations étaient rompues entre lui et les compagnonnages des faubourgs.

Castille se mourait de ce qu'il avait vu. Pendant six mois il fut dans l'état d'un homme qui s'éteint.

Probablement il reconnut, pour l'heure,

l'impossibilité des révolutions honnêtes. Il ne poussa pas l'ambition, comme tant d'autres, jusqu'à vouloir la satisfaire à tout prix, fût-ce au milieu des ruines.

Déplorant l'ignorance et le peu de maturité du peuple, il conserve néanmoins pour lui des tendresses extrêmes, et presque toujours il lui arrive de clore les discussions politiques par ces mots :

« Messieurs, je suis du parti des pauvres. »

Après deux ans de retraite, Hippolyte Castille regagna Paris. Il y revint transfiguré, ayant accompli son évolution laborieuse de la littérature à la politique.

La *Revue de Paris* publia du jeune auteur quelques articles remarquables sur la *propriété intellectuelle*, sorte de point de

suture qui lui servit à renouer 1847 à 1852. Puis tout à coup la presse entière s'émut à l'apparition d'un pamphlet incisif et mordant qui a pour titre : *Les Hommes et les Mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe*.

Comme nous, Hippolyte Castille ose écrire l'histoire vivante; il a, comme nous, le courage de la vérité; comme nous, encore, il soulève d'irréconciliables haines.

Qu'importe? Une œuvre énergique et sincère fait toujours son chemin.

Ce livre des *Hommes et des Mœurs* est écrit avec une verve franchement gauloise, avec un style cavalier qui galope sans gêne en administrant des ruades. Que de vieux loups politiques en ont reçu d'une page à l'autre, et s'en sont allés la mâchoire saignante!

Hippolyte Castille frappe droit au défaut de la cuirasse.

Il a le coup d'œil sûr et la main ferme. Son trait de satire est plus qu'un aiguillon, c'est une épée. D'un seul mot, d'une seule phrase, il peint un caractère.

« Cet homme est une apparence, » a-t-il dit en parlant de Guizot.

« M. Thiers de Santillane, Panurge politique, » ne se trouve pas ressemblant sur les pages qui lui sont consacrées dans les *Hommes et les Mœurs*; mais le public est d'un avis contraire.

« Le petit Rémusat, dit Castille, me fait l'effet d'une dévote égrillarde ou d'une femme galante transformée en dame de charité. »

Notre auteur a cela de bon qu'il ne mé-

nage pas les hommes de son parti. Jamais les démagogues ne pourront digérer ces trois phrases :

« Carrel fut républicain par orgueil. »

« Léon Faucher, ministre bilieux, se vengeait sur ses administrés de son mauvais tempérament. »

« Sauf la pipe et les opinions, Flocon n'était qu'un doctrinaire. »

Plus d'une fois nous avons emprunté des citations à Hippolyte Castille. Tout récemment encore on a vu le passage aussi vif qu'original avec lequel il soufflette ce chrétien douteux qui rédige l'*Univers*.

Mais nous avons oublié de reproduire le mot le plus caractéristique et le plus profond.

« Quand Louis Veuillot parle de Dieu,

dit l'auteur des *Hommes et des Mœurs*, il n'a plus de talent. »

Vers la même époque, Hippolyte Castille publia *Lucien Bruno*¹, œuvre où son talent brille sous une face nouvelle, et où se rencontrent les nuances de sentiment les plus exquises.

En vérité, c'est un beau livre tout rempli d'élan du cœur, de franchise et de larmes.

Or nous soupçonnons Castille d'avoir écrit là toute son histoire.

Ne serait-ce point à lui qu'une certaine madame du Rouvray (type ressemblant

¹ Sous ce titre général, *Scènes de la vie réelle*, on vient de réimprimer *Lucien Bruno* et trois autres études curieuses d'Hippolyte Castille : *Histoires de ménage*, — le *Champ de pierre* et les *Mémoires d'un Aveugle-né*.

trait pour trait à la comtesse de Liéven) adresse les paroles suivantes ?

« Vos convictions ne reposent que sur des illusions. Il ne suffit pas de posséder la foi et de savoir par cœur quelques axiomes d'équité naturelle, qu'aucun homme éclairé ne conteste ; il faut savoir comment vont les affaires de ce monde, et vous l'ignorez complètement. Il faut connaître les partis ; vous vous trompez sur chacun d'eux, notamment sur le vôtre. Vous frayez avec le peuple, vous le jugez foncièrement mal. Vous le croyez révolutionnaire, il ne l'est pas. C'est dans les aristocraties seulement que se recrutent les révolutionnaires. Voyez l'histoire. En allant prendre ses chefs dans les sphères supérieures, le peuple est d'accord avec la logique. Mais cet accord cesse quand,

affectant le dédain des habits noirs, il prétend s'attribuer un rôle dont il n'a ni les qualités ni les vices. Je ne vous défends pas d'être révolutionnaire; Louis XI, Machiavel, Richelieu, Pierre le Grand, l'ont été avant vous. Bien d'autres, que vous ne soupçonnez pas, tant le préjugé vous aveugle, le sont autour de vous. Je ne vous défends pas même d'être un héros et de mourir pour l'idée; mais il faut vivre et mourir grandement. Aimez le peuple, c'est bien; aimez-le pour sa laideur, pour sa misère, pour son ignorance; faites tout pour l'émanciper, le racheter; créez, si vous le pouvez, une nation divine; en un mot, soyez son bienfaiteur, et non pas son valet!

« — Cependant, répondit Lucien, ce peuple, que vous traitez en mineur, est

votre maître à tous. Le peuple, c'est tout le monde, c'est la majorité ; il est votre souverain.

« — Lui, le pauvre enfant ! Il vous l'a dit, et vous le croyez. Gardez-vous bien de vous laisser gouverner par le peuple ignorant : il vous renierait demain ; il ferait mentir vos doctrines ; il s'engouerait du premier venu, en dépit de la justice et de la raison, et vous prouverait qu'il n'entend pas même ses propres intérêts. Il faut pourtant compter avec lui, me direz-vous : sans doute, comme le navire compte avec le vent, en le domptant.

« — Quelquefois sous le vent le navire sombre.

« — Qu'est-ce que cela prouve ? Le beau triomphe, que celui de l'élément ~~brutal~~

contre la science et le courage ! Quelle conclusion morale tirer de là ? Sans doute, le peuple, comme certains éléments, semble doué d'une vie propre. L'Océan aussi semble s'agiter de lui-même. Otez l'influence de la lune, plus de flux ni de reflux. C'est ainsi que les astres supérieurs de l'intelligence humaine communiquent le mouvement aux masses. La multitude ou la collectivité est inconsciencieuse ; aussi serait-il insensé de lui reprocher ses crimes ; mais il faudrait être bien peu ami de l'humanité pour l'abandonner à elle-même et se laisser diriger par elle. Non, non, monsieur Lucien, les majorités ne gouvernent pas ; gardez-vous d'en douter ! M. de Voltaire disait : « La France, c'est « sept ou huit cents personnes. » Il était bien généreux, et, pour ma part, je n'en

accorde pas autant au monde tout entier. »

Que dites-vous, lecteurs, d'un démocrate assez sincère pour imprimer de semblables ripostes, à la suite de sa profession de foi ?

Plus loin, Lucien-Castille, jeté par ses rêves ambitieux au sein des cohortes populaires, nous rend compte des angoisses et des tristes désappointements que lui fit éprouver la politique de carrefour.

Écoutons-le, c'est toujours lui qui parle.

« Un moyen de solution se présenta. Quelque détestable qu'il fût, je n'eus pas le droit de le rejeter. On avait disposé de moi sans mon consentement. Une députation d'impaticiens vint me trouver et me dit :

« — Nous comptons sur vous depuis la

Bastille jusqu'au Château-d'Eau. Le peuple a résolu de marcher.

« — Dans combien de temps ?

« — Dans trois jours.

« — Je suis lié à vous, répliquai-je, par trop d'actes antérieurs pour vous refuser même le sacrifice de ma vie. Ma personne est donc à vous ; comptez sur moi, quoi qu'il arrive. Je suis prêt à partager vos fautes, je le répète, mais non pas à vous les dissimuler. Vous choisissez pour renverser le pouvoir un moment détestable. On ne fait pas des révolutions tous les jours. L'art du politique est de les voir venir et de distinguer les véritables des fausses. Les révolutions, comme les orages, ont besoin de la conflagration de certains éléments pour éclater. N'oubliez point

qu'on ne fait pas les révolutions; elles se font. Je vous engage à réfléchir.

« J'insistai longtemps encore par divers arguments tirés de la situation : tout fut inutile.

« — Nos réflexions sont faites, répliquèrent-ils. Le peuple veut se lever.

« — S'il en est ainsi, je n'ai rien à ajouter, vous avez ma parole ; je me lave les mains de ce qui va s'accomplir, mais je serai fidèle à ma promesse.

« Ils me laissèrent en proie à une agitation difficile à décrire. J'avais bien prévu le cas où il faudrait risquer ma tête sur le coup de dé d'une révolution, mais non point une éventualité qui ne laissât entrevoir aucune chance de succès. J'en éprouvai une amère tristesse. Dieu sait

que je ne regrettais point une existence dont je ne connaissais que les ennuis et les privations; mais il m'en coûtait de partir en laissant ma tâche inachevée.

« Après mes regrets personnels, j'eus à en essayer d'autres.

« Je crus de mon devoir d'avertir ma mère, afin de la préparer à tout événement. Cette explication donna lieu à une scène déchirante. La pauvre femme s'arrachait les cheveux et suppliait qu'on lui ôtât la vie plutôt que de lui prendre son fils.

« — Ayez pitié de moi, mon Dieu ! s'écriait-elle. J'ai tout perdu, fortune, distinctions, plaisirs. Mon mari est mort, mes frères et mes sœurs sont morts; je n'ai plus que mon fils, laissez-le-moi, mon

Dieu! Pour quelques jours qui me restent à vivre, dois-je encore être si cruellement éprouvée? Je ne sais point qui a tort ou raison ; que m'importe, à moi, ce qui se passe en haut, pourvu qu'on me laisse mon fils? Lucien, tu ne sortiras pas, je ne veux pas que tu sortes. Cette fois, on te ramènerait mort; car, si tu y vas, tu mourras, quelque chose me le dit... Tu mourras!

« — Eh bien, ma mère, répondis-je avec douceur, dois-je préférer le déshonneur à la mort? Sont-ce là les leçons que mon père m'a léguées? Mon père manquait-il à la foi jurée?

« — Jamais!

« — Son fils doit-il semer la honte sur sa tombe? Ne suis-je pas engagé envers le peuple? n'ai-je pas donné ma parole?

« — Sans doute. Et tu n'y manqueras pas, Lucien. J'aimerais mieux te savoir mort que déshonoré!... Mais, mon fils! mon fils!

« Ses larmes redoublèrent; à la fin, elle me dit :

« — Je sais bien que tout cela est inutile. Tu iras, il le faut; tu le dois. L'honneur avant toute chose. Mais, pendant le combat, pense à moi, mon fils; si tu meurs, je meurs!

« Elle n'en put dire davantage. Ému jusqu'au fond de l'âme, j'eus bien de la peine à dissimuler mon trouble. Je pressai la sainte femme contre mon cœur et je baisai ses cheveux blancs.

« J'aurais voulu que le peuple tout entier fût témoin de ce pacte de famille, et

pût constater combien il en coûte de servir sa cause, lui qui est si enclin à oublier ses chefs et à les abandonner au bourreau ou à la prison. »

Tout était convenu; le lendemain, aux premières lueurs du jour, la horde insurgée devait être sur le boulevard, à la porte de la maison du jeune chef.

Lucien prépara ses armes.

« Je me couchai le cœur triste, dit-il, l'âme inquiète. Je dormis peu. Plusieurs fois je m'éveillai pendant la nuit. Je me levais et j'allais à la fenêtre jeter un coup d'œil sur les boulevards. La lune les baignait de sa lumière douce et mélancolique; jamais je ne les avais vus plus calmes. Je soupirai en songeant que demain le sang rougirait ces pavés blanchis, et que la

fusillade réveillerait dans la douleur et l'effroi cette grande famille humaine.

« Au point du jour je m'habillai à la hâte, j'ouvris ma fenêtre et je jetai un rapide regard sur toute la ligne des boulevards. De rares passants la sillonnaient. Les ouvriers se rendaient à leur travail, les boutiques s'ouvraient lentement. Un rayon de soleil perçait la brume. Les cloches sonnaient la première messe.

« — Les imprudents! pensais-je, il y a longtemps que nous devrions être en marche!

« Mon cœur battait d'impatience. Les heures s'écoulaient, j'usais mes yeux à regarder, je ne découvrais aucun symptôme d'insurrection. A dix heures, je sortis, fort mécontent d'avoir été inutile-

ment compromis, la police ne pouvant manquer de connaître nos projets avortés.

« Je rencontrai Aubry ⁴; il avait l'air de très-mauvaise humeur.

« — Nous n'étions pas vingt au rendez-vous, me dit-il; c'est incroyable. A les entendre hier... Enfin, c'est partie remise. Le peuple a ses heures.

« Je rentrai chez moi et je remis mon fusil à son clou.

« — Te voilà donc, me dis-je ironiquement, général sans soldats!

« La joie de ma mère ne put dissiper mon dépit. J'étais furieux d'avoir inutilement éprouvé toutes les affres d'une bataille que je prévoyais devoir être une bou-

⁴ Ouvrier mécanicien qui joue un grand rôle dans l'histoire de Lucien Bruno.

cherie. Oubliant la non-individualité du peuple, j'éprouvais contre lui la colère que l'on ressent contre un homme.

« — Maintenant te voilà délié, me dit ma mère.

« — Oh ! pour cela, oui, répliquai-je ; ce n'est pas moi qui maintenant céderai à d'aussi vaines sollicitations ! »

L'auteur transporte la scène de son récit en juillet 1830, afin de nous dérouter sur la véritable date des faits qu'il raconte.

Mais n'est-il pas de toute évidence qu'il s'agit de la Révolution de février ? Dans ce long épisode que nous venons de reproduire, on reconnaît, à ne s'y point méprendre, la bataille manquée qui devait se livrer, en 1850, à propos de la loi du 31 mai.

Au lieu de la *mère* du jeune démocrate, écrivez *sa femme*, et tout sera de l'histoire.

Hippolyte Castille, renonçant aux révolutions de la rue, fut attiré, quelque temps après avoir quitté sa retraite, à la Société des gens de lettres, qui véritablement avait plus besoin que l'État d'une réforme complète.

Élu par l'assemblée générale, il devint membre du comité.

Deux ans il fut notre collègue, et nous avons pu le voir à l'œuvre.

Si l'institution n'est pas établie sur des bases plus solides et ne fonctionne pas mieux à l'heure présente, ce n'est point la faute de notre héros.

Avec le génie révolutionnaire il possède un véritable talent d'organisation.

Les anciennes thèses sur l'émancipation intellectuelle, le travail en commun et la propriété de la pensée trouvaient là matière à développement. Il exhortait ses collègues à demander l'abolition des monopoles et des restrictions fiscales qui pèsent sur la presse.

Le moment n'était pas favorable.

Messieurs du palais Bourbon, jugeant à propos d'achever la ruine de la littérature, dont le premier jour de la République avait donné le signal, s'étaient avisés de nous jeter à la tête, comme un autre pavé de l'ours, le fameux amendement Riancey¹.

¹ M. de Riancey demanda qu'on imposât le timbre aux romans-feuilletons, et décida ainsi les journaux à ne plus ouvrir leurs colonnes qu'aux œuvres d'Alexandre Dumas, de madame Sand et d'Eugène Sue. La morale publique y gagna beaucoup.

Comme on peut le croire, cela causait grand émoi au cénacle de la cité Trévisé. La caisse de secours était vide, et des centaines d'écrivains tombaient dans une gêne profonde.

— Rassurez-vous, dit Castille à ses collègues : cette loi ne vivra que ce que vivent les insectes.

L'événement justifia la prédiction.

Castille, pendant ses deux années d'exercice, obtint la réforme de plusieurs abus, qu'on eut soin de rétablir immédiatement après son départ. Il cessa d'être dignitaire en vertu de la loi du sort, et juste au moment où le docteur Véron, doublé de l'honnête Jules Lecomte, faisait au comité son entrée triomphale.

Vraiment la Société des gens de lettres

a d'affligeants destins, et la chance de ce diable de docteur est extrême.

Nous aurions voulu voir sa figure en présence du jeune écrivain qui a tracé de lui le portrait qui va suivre :

« Ainsi que Bouret, M. Véron appartient à l'histoire. Il est plus intéressant que Bouret, plus honnête homme que Bouret, qui est un plat coquin ; mais Bouret a plus de génie. Le docteur Véron est un type héroï-comique. Il y a en lui du Sancho Pança et du Sganarelle. Il a l'embonpoint et le bon sens de Sancho, il en a aussi la naïveté crédule. Il est moraliste et sermonneur à la manière de Sganarelle. « Ah ! monsieur, quelle vie nous menons ! » Et, après avoir mené cette vie-là, comme le valet de don Juan, il pense à

faire son salut. Sa personne tout entière respire un parfum de la comédie du bon temps. Il a volé son caractère à Molière, il lui a volé jusqu'à son ventre, son allure, ses traits. S'il n'était pas aussi profondément mêlé aux affaires politiques, industrielles et littéraires de ce temps, on le prendrait pour quelque personnage oublié par le dix-septième ou le dix-huitième siècle. Il complète la comédie du règne de Louis-Philippe. Il y introduit l'élément bouffon, partie essentielle de l'art moderne. Il égaye d'un reflet particulier une époque vouée au deuil, à l'inquiétude et au désespoir.

« J'ai vu un croquis de M. Dantan jeune qui représente le docteur Véron avec tant de vérité, qu'au premier coup d'œil je reconnus l'original dans la rue.

La caricature de M. Dantan vous montre un gros et grand corps armé d'un côté d'une seringue, de l'autre d'une boîte de pâte de Regnault. Ce torse, contourné par les effets de l'ostentation, est surmonté d'un chapeau à grands bords, d'un petit nez, de deux énormes joues et d'une monstrueuse cravate.

« On a fait une foule de méchants contes sur cette cravate. La satire perd à se matérialiser ainsi.

« Les mystères de la cravate du docteur appartiennent à un ordre purement métaphysique. Cette cravate est un trait de caractère général. Si je ne craignais qu'on se méprît sur la gravité de mes intentions, je dirais qu'elle atteint à la hauteur d'un symbole.

« A Dieu ne plaise que je veuille établir le moindre rapprochement entre M. le docteur Véron et Robert Macaire; mais je désire faire observer à mon lecteur que ce type brutal sur lequel s'est épuisé tout l'esprit des dernières années du règne de la bourgeoisie, que ce monstre dans lequel on a réuni, comme Richardson dans Lovelace, tous les vices d'une époque et d'un peuple, Robert-Macaire a, lui aussi, une énorme cravate. La cravate devient ainsi quelque chose comme un drapeau, un insigne, une marque d'origine. Mais où elle devient tout à fait un symbole, c'est lorsqu'elle se dégage des temps et des circonstances, comme au cou de M. de Talleyrand. Cette énorme cravate me produit l'effet d'un sac rempli de malice. Elle est grosse d'importance et de mensonge. Au

besoin elle sert à dissimuler un pli moqueur de la lèvre. Elle trahit le puffiste comme la queue le renard, ou l'oreille l'âne. Le caractère du docteur n'eût pas été complet sans cette cravate.

« M. Véron a donné lieu à tant de plaisanteries, qu'il est difficile d'en parler sérieusement. Il n'y a de sérieux en lui que sa fortune. Le reste appartient à la fantaisie et à l'hyperbole ¹. »

Le jour où la *Revue de Paris* présenta ce croquis délicieux à ses lecteurs, Gérard de Nerval courut au divan de la rue Lepelletier, rendez-vous habituel de la littérature militante, et cria de toutes ses forces :

« Messieurs, réjouissons-nous ; voici l'**a**ncien pamphlet ressuscité ! »

¹ *Les Hommes et les Mœurs*, page 361 et suivantes.

On s'arracha le numéro de la *Revue*. Lecture faite, chacun fut de l'avis de Gérard.

Hippolyte Castille composa, de 1848 à 1850, nombre d'articles pour certaines feuilles hebdomadaires, notamment pour la *Semaine*, où il fit paraître une série d'études sur les auteurs contemporains.

« Si l'enfer du Dante existe, insinue-t-il quelque part, Auguste Maquet y rongera pendant l'éternité tout entière le crâne d'Alexandre Dumas. »

L'article consacré à Balzac valut à son auteur une réponse du grand romancier.

Castille eut la gloire de faire sortir de ses habitudes le père d'*Eugénie Grandet*, qui, d'ordinaire, ne s'inquiétait en aucune sorte de ce qu'on pouvait écrire sur lui.

Nous arrivons à l'œuvre la plus importante de notre héros.

On devine que nous parlons de l'*Histoire de la seconde République française*. Nous avons sérieusement approfondi cette œuvre, et nous trouvons que jamais historien n'eut une verve aussi franche, aussi passionnée, aussi sincère, aussi sympathique et aussi irritante.

Si de semblables épithètes hurlent de se voir accolées, il faut pourtant bien qu'elles s'y résignent¹.

¹ « La formule sacramentelle de toutes les préfaces d'historiens, dit M. Castille, consiste dans un serment d'impartialité. Certain que l'impartialité n'est qu'un masque ou un non-sens, je me retranche dans la sincérité. Je ne dois de respect qu'aux faits, qu'à l'histoire, et je repousse avec horreur cet impudent éeclectisme qui consiste à caresser toutes les opinions sous prétexte d'équité. » Voilà du moins une profession de foi qui est nette. On sait à quoi s'en tenir.

Après avoir parcouru ces quatre volumes et les avoir fouillés à l'aide du scalpel de l'analyse, nous sommes loin d'être avec l'auteur en parfait accord de principes.

Il nous heurte à chaque page dans nos opinions et nous blesse dans nos croyances.

M. Castille est de l'étoffe dont on fait les hommes d'État; mais il serait déplorable qu'il le devînt sans avoir préalablement changé de doctrines.

Au pouvoir, il daignerait conserver la religion comme simple cheville politique, voilà tout.

Pour maintenir le principe d'autorité, le moyen le plus victorieux et le plus sûr lui paraît être la Terreur. Il donne la main à Robespierre dans le passé, à Blan-

qui dans l'avenir. Sa logique et son style ont quelque chose de sec et d'aigu qui sent le couperet.

Cet historien blond nous tient des raisonnements à la Saint-Just, et voilà ce que nous appelons dans son livre la partie irritante.

En y réfléchissant toutefois, M. Castille pourrait bien être un fin diplomate qui s'affuble de la peau du tigre en guise d'épouvantail.

N'exagère-t-il pas le principe à gauche pour qu'on lui en montre, à droite, l'application possible sans la guillotine et sans Robespierre ?

Quoi qu'il en soit, ces exagérations ne sont dangereuses pour personne, et le livre du jeune historien renferme à côté de

cela des pages d'une haute moralité, des aperçus profonds, des enseignements lumineux.

Hippolyte Castille se plonge avec intrépidité dans le chaos révolutionnaire de 1848, et y jette un *Fiat lux* terrible.

Les ambitieux ignobles, les stupides législateurs de cette époque insolente, démasqués en pleine lumière, se sauvent confondus, et rentrent au néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

M. Ulric Guttinguer, le vénérable critique de la *Gazette de France*¹, ajoute après nous :

« Ce ne sont pas seulement les hommes que M. Hippolyte Castille peint en traits

¹ Il est âgé de soixante-quinze ans.

si vifs et si vrais, ce sont encore les choses, les événements, la Révolution elle-même. La pensée est chez lui d'une richesse, d'une variété, d'une abondance intarissables. Cet écrivain nous semble providentiel en ce moment. Vif, ardent, toujours pur et correct, même dans ses plus grandes témérités, il sera lu par la jeunesse, à laquelle nous ne saurions trop le recommander, et il lui fera du bien. Avec lui elle descendra jusqu'au fond de la caverne; elle sortira de la demeure du sphinx instruite des causes du mal. »

En politique, comme dans la littérature et dans les arts, il y a des personnages que la presse éclaire de tous ses rayons, et d'autres qu'elle s'obstine à laisser dans l'ombre.

· On ne se fait pas d'idée de la puissance

de cette tactique indigne qui consiste à étouffer un homme de talent, jusqu'à ce que ce talent fasse explosion comme une chaudière trop comprimée.

En dehors des entraves fiscales et administratives, la presse, à Paris, grâce aux capitaux énormes qu'exige la fondation d'un journal, constitue un véritable monopole, le plus odieux de tous, le monopole de la publicité, c'est-à-dire de l'opinion publique. Elle ne saurait dispenser le talent à qui n'en a pas, mais il lui est loisible de donner de la notoriété aux sots, aux charlatans, et de faire le vide autour du génie.

La presse parisienne ne pardonne pas à Hippolyte Castille d'avoir jeté au vent la plume du romancier, pour saisir d'une

main ferme celle du publiciste et de l'historien.

Ne pouvant contester la valeur de l'homme, elle l'étouffe.

Après la publication des articles insérés par la *Revue de Paris*, sur MM. Thiers et Guizot, et signés Castille, la *Revue des Deux Mondes* prit l'alarme.

Un conciliabule s'assembla.

Buloz demandait la tête de notre héros, et l'on allait prendre la résolution de foudroyer l'audacieux qui osait toucher aux réputations consacrées, quand tout à coup un malin de la compagnie s'écria :

— Messieurs, le moyen héroïque, c'est le silence.

On applaudit, et le mot d'ordre fut colporté sans retard.

L'éditeur des *Hommes et des Mœurs* distribua vainement aux journaux quarante ou cinquante exemplaires de l'ouvrage; personne n'en rendit compte.

Arnoult Frémy s'étant offert pour le critiquer dans *l'Illustration*, M. Paulin répondit :

— Il ne sera parlé de ce livre ni en bien ni en mal.

Telle était la formule de cette conspiration du silence. Le mot d'ordre passa jusqu'aux libraires. On entrava par tous les moyens possibles la vente du volume, et pourtant il n'offensait ni les lois établies, ni la religion, ni les mœurs.

Mais c'était un livre de *bonne foy*, comme dit Montaigne, « un livre où les vivants étaient traités comme des morts, »

suivant l'expression du jeune auteur lui-même.

Ce silence était d'autant plus incompréhensible, que l'ouvrage causait de l'émotion dans le monde.

La *Revue de Paris* reçut plus de deux cents lettres.

Il circulait des anecdotes singulières. On assurait que M. de Rémusat avait pleuré en voyant sa silhouette. On disait aussi qu'Hippolyte Castille s'était rallié au gouvernement et qu'un poste considérable allait lui être confié, bruit absurde qui s'acrédita dans les lettres, et qui subsiste encore aujourd'hui, bien qu'il n'ait pas l'ombre de vraisemblance et de sens commun.

Le monde est un vaste enchaînement de complicités. On ne s'imagine pas à quel

péril s'expose l'homme courageux et plein de franchise qui se place, comme l'a fait notre héros, en dehors du cercle de ces complicités. *L'Histoire de Dix Ans*, de M. Louis Blanc, a eu cet avantage immense que l'auteur fut le complice des célébrités du parti républicain et du parti légitimiste combinés. Il flatta leurs passions et servit leur haine. Hippolyte Castille, ayant voulu au contraire *liquider* les vieux partis et ouvrir des voies nouvelles, eut contre lui toutes les phalanges. Grâce à la conspiration du silence, la jeunesse l'ignora et ne put lui venir en aide par le concours de ses sympathies.

On voit comment un écrivain digne d'être connu peut rester dans l'ombre, faute de lumière.

Et, si les faits que nous rapportons

trouvent des incrédules, il suffira pour les convaincre d'établir un simple parallèle.

Tous les jours on rend compte d'un bouquet à Chloris ou d'un fade roman.

D'où vient que les *Hommes et les Mœurs* n'aient pas trouvé un seul juge ? Pourquoi l'*Histoire de la seconde République* n'a-t-elle point été soumise à la critique des grands journaux ? Ont-ils le droit de dissimuler à leurs lecteurs un fait aussi grave que la publication d'un livre destiné à fournir des documents aux annales contemporaines ¹ ?

¹ Lorsqu'on mit en vente le premier volume de l'*Histoire de la seconde République*, la conspiration du silence fut un moment brisée : le *Siècle* et la *Presse* parlèrent. Le doux Pelletan distilla du fiel ; le petit Paulin Limayrac escamota la pensée de l'auteur et laissa traîtreusement dix-huit jours en portefeuille la réponse de Castille, afin de lui ôter, par cette coqui-

Pour ne parler que des cinq grandes feuilles périodiques et de la principale *Revue*, la France ne trouve-t-elle pas étrange que MM. Bertin, de Girardin, Césena, Havin, Cohen et Buloz soient les uniques dispensateurs de la gloire, les directeurs exclusifs de l'opinion ?

Ces messieurs tiennent, comme Éole, les outres de la tempête, des zéphyrs ou calme plat.

Nous regardons ceci comme une chose inique et déplorable.

nerie, le mérite d'une réplique immédiate. N'importe, le débat s'ouvrait, et le public allait en être juge, quand un *Quos ego*, parti on ne sait d'où, fit taire les deux bavards qui violaient la consigne. Tout rentra dans l'inviolable silence du commencement. Les *Débats*, le *Pays*, la *Revue des Deux Mondes*, n'avaient point parlé. Le *Constitutionnel* alla plus loin ; il refusa les annonces payantes. C'était pousser le pacte jusqu'à l'héroïsme.

Et voilà pourquoi nous jugeons à propos, dans ce petit livre, de faire à M. Hippolyte Castille réparation solennelle, au nom de la conscience publique.

Le jeune écrivain, du reste, n'a pas un seul instant perdu courage.

Il vit dans son modeste et discret intérieur, entre une femme qu'il aime et une charmante fille, dont le sourire éclaire son âme et lui tient lieu du plus doux rayon de l'espérance.

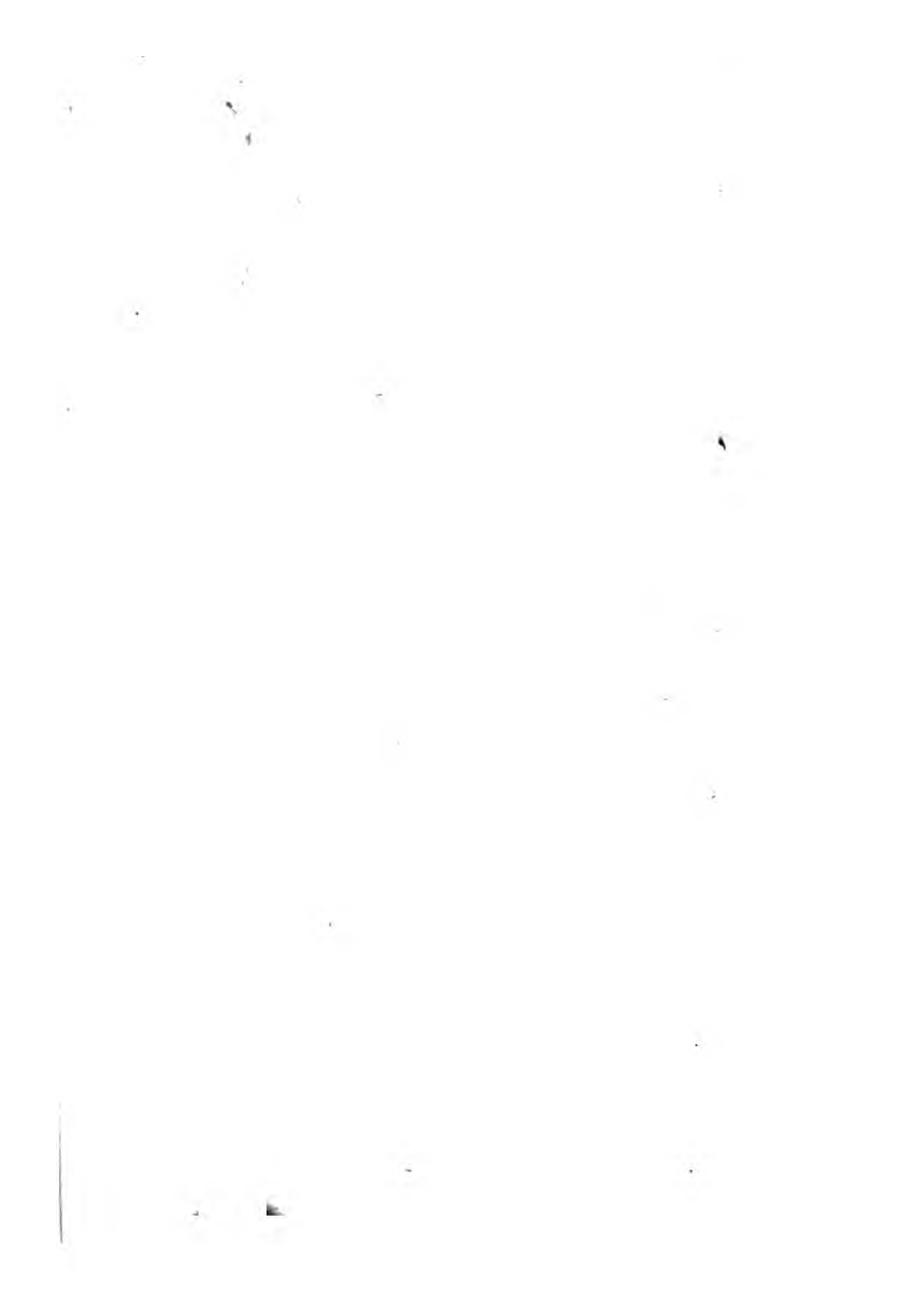
Castille travaille quatorze heures par jour.

Régulier dans sa conduite, sobre comme un chartreux, ne connaissant ni les folles dépenses, ni les dettes, il puise toute sa force dans la pureté de sa vie. C'est un

écrivain méthodique, inflexible, poussant jusqu'à l'orgueil la dignité de ses mœurs et le sentiment de sa valeur.

Il est dans la situation d'un homme qui, n'ayant rien sur lui de combustible, pourrait entrer impunément dans une fournaise.

FIN.



M^{LLE} GEORGES

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'EMFURTH, 1

1, 1





MLLE GEORGES

Publié par G. HAVARD

Imp de Mamechon r. St. Jacques 67 Paris

LES MODERNES

M^{me} GEORGES

ESSAIS DE NÉCESSITÉ

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

45, RUE GUÉNÉGAUD, 45

1856

24218030 1856

L'Auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

M^{LLE} GEORGES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

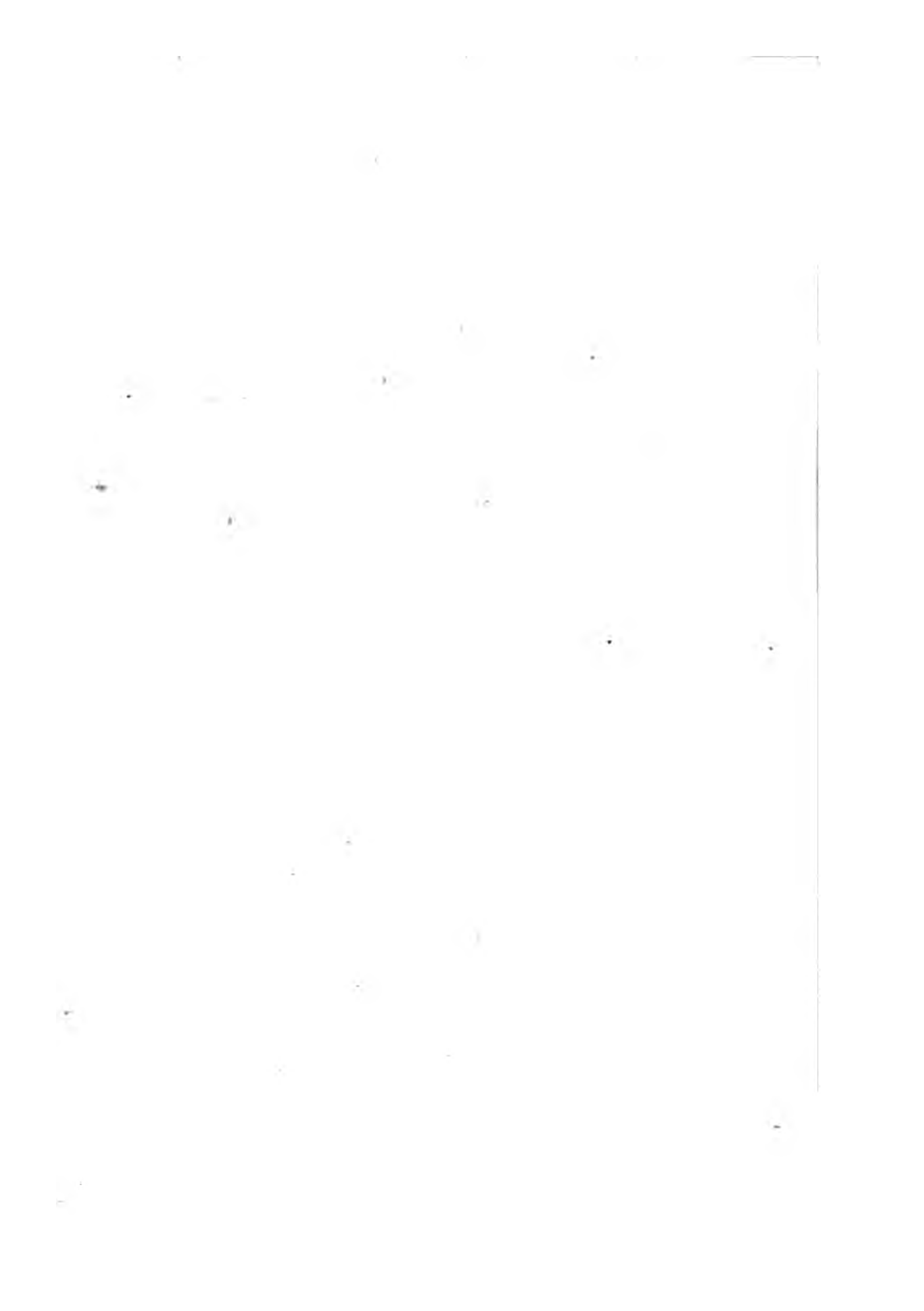
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

**L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.**



M^{LLE} GEORGES

Voici une grande figure, chers lecteurs.

Trois générations s'inclinent devant la femme célèbre qui a prêté à deux écoles littéraires le rayonnement de son génie. La main de mademoiselle Georges porte deux sceptres, et son front se couronne de deux diadèmes.

Nous sommes dans une petite ville de Normandie, par un soir d'hiver.

Louis XVI règne encore; mais déjà de sourds grondements annoncent la tempête qui doit éclater sur le monarque et sur la France. Nos provinces alarmées ont vu partir leurs notables, que le roi vient d'appeler au secours de son trône; les esprits sont agités, la crainte bouleverse les âmes.

C'est dire qu'il n'y avait pas foule, ce soir-là, au théâtre de Bayeux. Pourtant on y jouait *Tartufe* et la *Belle Fermière*.

Au milieu de la seconde pièce, on remarque tout à coup de l'agitation parmi les musiciens. Quelqu'un s'est approché de M. Georges Weimer, chef d'orchestre.

MADemoiselle GEORGES

Ce qu'on lui a dit à l'oreille l'émeut si fort, que son archet perd la tramontane et manœuvre d'une façon désordonnée. Le pauvre homme bat la mesure de travers, égare ses instrumentistes et jette par-dessus la rampe des notes absolument fausses aux chanteurs éperdus.

On l'interroge, il ne répond pas. A chaque seconde son trouble augmente. Bref, il n'y tient plus, abandonne sa place et s'élançe hors de l'orchestre.

Rumeur générale.

Est-il malade, sa tête déménage-t-elle, ou vient-il d'apprendre qu'une révolution éclate à Paris ?

Le public n'écoute plus les artistes.

MADemoiselle GEORGES

On envoie aux informations rue Teinture, où loge M. Weimer, et le messenger, rapportant le mot de l'énigme; prend sur lui de dire aux spectateurs, pour calmer leur inquiétude :

— Ce n'est rien, messieurs. La mère et l'enfant se portent bien.

Tout fut expliqué, le trouble du chef d'orchestre, sa maladresse musicale et sa fuite.

Madame Weimer, soubrette aimée de la ville et du théâtre, tenait ses rôles avec une intelligence parfaite ¹. Très-petite de

¹ Elle se nommait Verteuil de son nom de famille. C'était la tante du secrétaire actuel de la Comédie-Française, dont nous avons parlé dans la biographie d'Arsène Houssaye. M. Verteuil est le cousin germain de mademoiselle Georges.

taille, comme Anaïs, elle se montrait sur les planches aussi vive et aussi gracieuse.

La seconde pièce finie, les musiciens prennent leurs instruments, quittent la salle, et vont, rue Teinture, donner une sérénade à la jeune mère.

Or la nouvelle annoncée au public était prématurée.

Notre chef d'orchestre ouvre bien vite sa fenêtre et conjure les musiciens de lui faire grâce de leurs accords.

Ceux-ci ne peuvent plus l'entendre ; la sérénade est en plein cours d'exécution.

Ils prennent ses cris pour des remerciements, ses gestes de désespoir pour des transports joyeux. Trompettes, flûtes,

hautbois, violons, rivalisent de zèle, et Marguerite Georges Weimer fait son entrée dans ce monde au milieu de ce tapage harmonieux.

Elle fut baptisée, le lendemain, à la paroisse de Sainte-Exupère.

Six mois après, la troupe quitte les parages normands et se dirige sur Amiens. Georges Weimer était nommé directeur du théâtre de cette ville.

L'enfance de notre héroïne est féconde en épisodes.

Intelligence, beauté, justesse d'esprit, qualités précieuses, admirable instinct de la scène, tout se développe à la fois chez elle et promet au théâtre un prodige.

A cinq ans, elle se fait applaudir dans les *Deux Chasseurs et la Laitière*.

En guise du pot au lait traditionnel, on lui pose sur la tête un sucrier, tant elle est petite.

Les bourgeois d'Amiens raffolent de cette comédienne microscopique, à peine débarrassée de ses langes. De tous les coins de la salle, fleurs et dragées pleuvent sur elle, et chacun s'exclame :

— Bravo, *petiote* Mimi ! bravo !

Ce premier succès devait être accompagné de bien d'autres. Le drame de *Paul et Virginie* fut un des triomphes de Marguerite Georges enfant.

Sur les entrefaites, madame Dugazon

vint jouer l'opéra-comique dans la capitale de la Picardie. Elle s'émerveilla de la gentillesse de la fille de Weimer et de son talent précoce.

— Chantez-vous, ma belle mignonne ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Marguerite.

Aussitôt elle commence une ariette et se livre à des roulades qui eussent fait mourir de dépit un rossignol.

La Dugazon lui apprend le rôle d'Adolphe dans *Camille ou le Souterrain*. Mimi s'en acquitte à ravir et partage les applaudissements avec la cantatrice célèbre.

— Confiez-moi cette enfant-là, mon cher

monsieur Weimer, dit la Dugazon. Je me charge de sa fortune.

Elle ne décida point le directeur à accepter ses offres.

Weimer adorait sa fille et craignait de la voir, si jeune encore, s'éloigner de lui. Quelques années après, mademoiselle Raucourt, plus heureuse, emmena Marguerite à Paris.

L'illustre tragédienne de la Comédie-Française était, à son arrivée, de fort méchante humeur.

— Qui me donnez-vous pour jouer Élise dans *Didon*, monsieur Weimer ? demanda-t-elle.

— Je vous propose ma fille aînée¹, madame. Sachant que vous deviez venir, elle s'est hâtée d'apprendre le rôle.

— Quel âge a-t-elle, votre fille ?

— Elle est jeune encore, mais j'en réponds.

— C'est absurde ! cria Raucourt. Il n'y a pas moyen de jouer dans ces malheureuses provinces. J'arrive d'Arras. On a voulu me voir dans *Athalie*. Savez-vous quel scandale a eu lieu, grâce à l'un de ces enfants pleins d'inintelligence que vous placez à côté de nous au théâtre ? Le petit sot

¹ Mademoiselle Georges avait une sœur qui, dès l'enfance, rendit aussi beaucoup de services à l'administration paternelle. Plus tard, la Porte-Saint-Martin devait faire accueil à Georges cadette et lui confier des rôles qu'elle sut remplir avec talent.

était chargé du rôle de Joas. A cette question de la reine : *Comment vous appelez-vous ?* il devait dire avec Racine : *J'ai nom Éliacin*. Vous ne devinez pas ce qu'il a eu l'abominable niaiserie de répondre ?

— Non, madame.

« — Je m'appelle Nicolas Branchu ! »

Et Raucourt, à ce souvenir, levait au plafond ses mains crispées.

— Toute la salle éclata, reprit-elle.... Nicolas Branchu !... Mes plus beaux effets manquèrent. Je pris la poste le soir même, et si je retourne jamais à Arràs... Nicolas Branchu ! quelle horreur !

— Ici, madame, dit Weimer, vous n'avez pas à craindre semblable chose. Mar-

guerite est grande et forte; elle a vingt ans pour l'intelligence.

— Oh! oh! c'est une actrice de premier ordre peut-être?

— Non, madame. Cependant je vous prie de ne pas la condamner sans l'entendre. Permettez-lui, s'il vous plaît, de vous donner la réplique.

— Voyons! dit Raucourt en soupirant, amenez-la-moi.

L'expérience fut courte.

Élise débita son rôle avec tant de naturel, et le joua si parfaitement le lendemain, que Didon l'embrassa vingt fois de suite en s'écriant :

— Tu es née pour la tragédie, ma fille, et tu seras mon élève!

Prenant son portefeuille, elle déploya sous les yeux de Weimer une lettre du ministre, par laquelle celui-ci l'autorisait à ramener de son voyage une jeune personne capable de recevoir ses leçons.

— Mais ce n'est pas tout, dit Raucourt: la pension du Conservatoire est promise à celle dont j'aurai fait choix. Douze cents francs, mon cher directeur! Si le ministre manque à sa parole, je m'engage à payer cette pension moi-même. Est-ce convenu?

Les parents de Georges acceptèrent.

Une occasion aussi belle d'assurer l'avenir de leur enfant ne se présenterait plus

sans doute. Madame Weimer accompagna la jeune fille à Paris, où Raucourt et le ministre tinrent scrupuleusement toutes les promesses faites.

Ceci se passait à la fin de l'année 1801.

Madame et mademoiselle Weimer étaient descendues à l'hôtel du Pérou, rue Croix-des-Petits-Champs.

Tous les matins, hiver comme été, pluie ou soleil, neige ou vent, la mère et la fille se rendaient à pied chez la tragédienne.

Raucourt demeurait allée des Veuves, dans l'ancienne petite chaumière de madame Tallien, chaumière étrange, dont, trois années auparavant, toutes les illustrations du Directoire franchissaient le

seuil, et où la fille du banquier Cabarrus régnait en souveraine.

A cette époque, mademoiselle Raucourt ne trouvait point de rivale à la Comédie-Française.

Dumesnil et Clairon vivaient encore ; mais on ne les voyait plus aborder le théâtre.

La reine tragique à laquelle, après leur départ, était échu le sceptre de Melpomène, se faisait remarquer par la grandeur et la noblesse de son jeu. Seulement les cordes sensibles ne vibraient que médiocrement en elle.

Raucourt n'avait pas le don des larmes.

Sévère et très-entichée de son mérite,

elle retenait la jeune élève dans le réseau des traditions froides, ne lui permettant aucune initiative, et ne lui enseignant que la majesté sèche, en dehors de tout élan du cœur.

Mais Georges possédait au fond de sa nature les qualités qui manquaient à Raucourt.

Celle-ci ne put les étouffer sous son système, et bientôt elles se réveillèrent magnifiques et sublimes à l'éclat de la rampe.

Le 29 novembre 1802, quatorze mois après son arrivée à Paris, mademoiselle Georges Weimer obtient un ordre de début au Théâtre-Français. Déjà mademoiselle

Duchesnois, autre débutante, l'a précédée dans la lice et l'attend de pied ferme avec sa phalange d'admirateurs.

Agée de vingt-huit ans, Duchesnois est dépourvue de grâce physique ; sa voix est ingrate, elle en maîtrise difficilement les intonations fausses.

Georges est douée d'un timbre pur et sonore; elle a seize ans, une taille de reine et une beauté splendide.

Jamais lutte ne s'est annoncée comme devant être aussi terrible.

Une foule de protecteurs appuient Duchesnois et se préparent à la défendre. Georges n'a que mademoiselle Raucourt et compte sur le public.

On annonce le jour solennel.

Notre héroïne doit se montrer dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*.

Le matin même de la représentation, Raucourt conduit la débutante chez mademoiselle Dumesnil. Elle veut prier celle-ci d'entendre son élève, sachant que les traditions de la vieille Hermione ont été puisées à bonne source et que ses souvenirs remontent presque jusqu'à Racine.

Nos visiteuses trouvent Dumesnil au lit.

Son aspect leur cause une sorte de frayeur, car ce n'est plus une femme, c'est un spectre.

Mais, en écoutant Georges, le spectre se ranime comme par miracle. La flamme

tragique étincelle encore dans son regard. Cette ruine humaine se redresse et retrouve toute sa puissance pour déclamer le vers de Clytemnestre :

Ma fille, il faut partir, sans que rien nous retienne!

Elles se rendent ensuite chez Clairon, la jalouse Clairon, cette Mérope par excellence, à qui Voltaire, jadis, a fait croire que personne au monde ne l'égalera jamais.

Clairon ne se console pas des succès de Raucourt, que cependant elle a eue pour élève. Son accueil à ces dames n'est point conforme aux lois d'une stricte politesse.

Mais qu'importe? l'étoile de la débutante n'attend rien d'un astre mort.

Le soir, on se bat à la porte de la Comédie-Française.

Quelques audacieux affirment que mademoiselle Georges est de force à éclipser totalement Duchesnois. On se récrie, on se fâche, on proteste contre la prématurité d'un tel jugement. Ceux qui montrent le plus de colère sont les vieux de l'orchestre, ces momies enthousiastes du passé, toujours fidèles à l'adoration de la même idole, et ne voulant accepter ni la jeunesse, ni le progrès, ni l'avenir.

Chacun est à son poste, admirateurs et détracteurs.

L'abbé Geoffroy, le *monarque du feuilleton*, comme on l'appelait alors, essuie au fond de sa loge le verre de sa lorgnette.

Il détestait Duchesnois à cause de sa laideur ; cet implacable critique n'admettait point le talent sans la beauté.

Georges entre en scène.

Un cri général d'admiration se fait entendre, et les vieux eux-mêmes sont éblouis.

La débutante est belle comme l'antique. Jamais actrice réunissant plus de charmes et possédant un extérieur plus irréprochable ne s'est montée aux feux du lustre pour jeter les spectateurs dans une aussi complète extase.

Elle parle, sa voix achève le triomphe.

On n'a point d'exemple jusqu'alors d'un organe plus énergique, d'une diction plus élégante et plus pure.

Mais les vieux de l'orchestre hochent la tête. Ils sont revenus de leur première surprise. Les instincts d'opposition absurde, un moment étouffés, se raniment; on attend mademoiselle Georges à certain vers suspect de prosaïsme, que les tragédiennes intelligentes doivent relever par la noblesse de l'accent :

Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit.

Raucourt a conseillé à son élève de le prononcer avec l'intonation la plus naturelle, sans le moindre éclat de voix.

Georges suit le conseil, et lance le fameux vers.

On murmure.

— Ferme, Georgine! crie Raucourt,

qui assistait à la représentation dans une loge du manteau d'arlequin.

La débutante répète sur le même ton les plats et dangereux hémistiches : tous les signes de mécontentement cessent, les bravos éclatent, et le sens commun l'emporte.

A la fin de la pièce, on rappelle mademoiselle Raucourt avec sa brillante élève. Elles partagent l'ovation d'un public enthousiaste, et, le lendemain, dans les *Débats*, Geoffroy sonne de la fanfare.

Il n'entraît pourtant point dans ses habitudes d'accabler ainsi d'éloges les débutantes pauvres, dont il n'espérait ni cadeau, ni offrande d'aucun genre.

On assure, disait alors Luce de Lancival, dans la satire qui a pour titre *Folliculus*,

Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
Nous souhaiter les ans, et bien d'autres encor,
Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines,
Jour de munificence où, sous le nom d'étrennes,
Chacun de son voisin attend quelques tributs
Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,
Il ¹ revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,
Le superflu des vins et de la bonne chère
Dont l'accablent le zèle et l'effroi des acteurs,
Et que Follicula ², pour qui les directeurs
De schalls et de chapeaux renouvellent l'emplète,
Se fait, pendant deux mois, marchande à la toilette.

Rien n'était plus véridique, il faut le dire, que ces détails donnés par le professeur-poète ³.

¹ Folliculus-Geoffroy.

² Madame Geoffroy.

³ Luce de Lancival était professeur de rhétorique au Lycée impérial.

Mais, une fois dans sa vie, le monarque du feuilleton montra de la conscience. Il écrivit successivement sur mademoiselle Georges plusieurs articles pleins de louanges.

Voici quelques lignes extraites de l'un de ces articles :

« Les conseillers d'État du roi Priam s'écriaient en voyant passer Hélène : « Une si « belle princesse mérite bien qu'on se batte « pour elle; mais, toute merveilleuse que soit « sa beauté, la paix est encore préférable. » Et moi j'ai dit en voyant paraître mademoiselle Georges : Faut-il être surpris qu'on s'étouffe pour une aussi superbe femme? Mais, fût-elle, s'il est possible, plus belle encore, il eût mieux valu ne pas s'étouffer, même pour ses propres intérêts, car les spectateurs sont plus sévères à l'égard d'une débutante quand sa vue leur coûte si cher. Précédée sur

la scène d'une réputation extraordinaire de beauté, mademoiselle Georges n'a point paru au-dessous de sa renommée. Sa figure réunit aux grâces françaises la noblesse et la régularité des formes grecques. Sa taille est celle de la sœur d'Apollon, lorsqu'elle s'avance sur les bords de l'Eurotas, environnée de ses nymphes, et que sa tête s'élève au-dessus d'elles. »

Geoffroy n'oubliait pas, après l'éloge de la beauté, de faire l'éloge du talent.

Le second début de Georges eut lieu dans Aménaïde de *Tancrède*.

Piquée jusqu'à la rage, mademoiselle Duchesnois monte une cabale, et les vieux déclarent qu'on a surpris leur admiration. Deux camps se dessinent, la bataille commence ; on se jette à la tête les banquettes du parterre, les jours où nos deux tragé-

diennes paraissent dans la même pièce ¹.

Toutes les armes sont bonnes.

Au foyer du théâtre on se bat à coups de poing, dans les journaux à coups de plume, chez les bourgeois à coups de langue, chez les militaires à coups d'épée.

Or, à la fin de ces luttes frénétiques, la honte reste aux ennemis de Georges, et la cabale vaincue rentre sous terre.

Il est permis à l'élève de Raucourt d'aborder tous les rôles comme Duchesnois.

Athalie, — *Méropé*, — *Agrippine*, — *Idamée*, — *Cléopâtre*, — *Médée*, — *Sémi-*

¹ Dans *Iphigénie en Aulide*, Duchesnois avait le rôle d'Éryphile, Georges celui de Clytemnestre.

ramis, — *Émilie*, — *Didon*, lui appartiennent par droit de conquête. Sa gloire est au comble ; on renonce à lui arracher ses palmes.

Georges est proclamée la première dans les reines.

En ces temps belliqueux, le Théâtre-Français payait médiocrement ses acteurs. (O mademoiselle Rachel ! comme vous avez su, depuis, le corriger de son avarice et ramener la caisse à des procédés plus convenables !) Duchesnois et Georges, nommées sociétaires, eurent quatre mille francs d'appointements, pas un centime de plus ; encore fallait-il payer sur ladite somme un certain nombre de costumes, ce qui la réduisait forcément de moitié.

D'honneur, il n'y avait pas de quoi vivre.

Malgré tout, la jeune actrice restait sage. Alexandre Dumas l'affirme ¹, et la force de la vérité seule peut subjuguier à ce point le grand amateur de scandales. Il dit que mademoiselle Georges, en rentrant du théâtre, le soir de ces représentations où tout Paris lui jetait des couronnes, soupa à l'hôtel du Pérou avec des lentilles.

Au nombre des illustres personnages que la Comédie-Française admettait dans ses coulisses et au foyer des acteurs se

¹ Voir les articles publiés par le *Constitutionnel* en décembre 1847.

trouvait, à cette époque, un prince polonais, nommé Sappia.

C'était un grand seigneur, dans l'acception la plus large donnée à ce mot.

Trouvant on ne peut plus étrange qu'une femme admirée de la capitale entière eût un logement presque misérable et des toilettes mesquines, il se fait annoncer chez la jeune tragédienne.

— Mademoiselle, lui dit-il, je suis extrêmement riche, et j'ai beaucoup de peine à dépenser mes revenus. C'est véritablement me rendre service que de m'y aider un peu.

Voyant la surprise de la jeune fille, et lisant quelque défiance dans son regard, il ajouta :

— Ne suspectez point ma démarche, considérez-moi comme un père. Vous êtes ici fort mal logée, mademoiselle, et j'ai pris sur moi de vous choisir un appartement meilleur. En voici l'adresse avec la clef.

— Mais je n'accepte pas... C'est impossible, monsieur ! cria Georges.

— Impossible ! pourquoi donc ? Cinquante mille francs de meubles, des diamants, quelques cachemires... une misère ! cela s'accepte fort bien d'un homme embarrassé de ses deux millions de rente, et qui n'ambitionne, mademoiselle, que l'honneur d'être votre ami. Serrez-moi la main au théâtre, le premier soir où vous jouerez Clytemnestre, et je serai payé au centuple... Je suis votre humble serviteur !

Le prince salua profondément, prit sa canne, son chapeau, et sortit.

Jamais hommage rendu au talent d'une femme ne fut plus désintéressé, plus original et plus sincère.

Ici nous demanderons permission de laisser parler M. Alexandre Dumas, ou celui de ses collaborateurs qui a rédigé les articles du *Constitutionnel*. Nous sommes trop scrupuleux en fait d'emprunts littéraires pour lui voler la gloire des anecdotes qui vont suivre.

Comme nous, il parle du prince Sappia, qu'il nomme à tort *Zappia* : les noms propres, en matière historique, ont une orthographe.

« Le prince, dit-il, s'était informé à la Comédie-Française. Il avait appris que la débutante était sage, et, partant, pauvre. Alors il lui avait pris une idée véritablement princière : c'était de faire sans rétribution aucune, pour une fille pauvre et sage, ce que l'on fait d'ordinaire pour des filles riches et débauchées. Il lui fit meubler un appartement et lui en apporta la clef.

« Et ce qu'il y a de plus beau dans le procédé, c'est que le prince donnait sa parole d'honneur que cette clef était la seule.

« A cette époque où quelques restes de grandeur se débattaient encore contre l'industrialisme naissant, on acceptait comme on donnait. Le lendemain, Georges et sa famille étaient installées rue des Colonnes, dans l'appartement du prince Sappia. La jeune tragédienne trouva sur la table du boudoir une corbeille complète, contenant cachemires, voiles d'Angleterre, bijoux, etc. Et le prince avait dit vrai : non-seulement il n'avait pas de seconde clef de l'appartement, mais encore

il n'y entra jamais sans s'être fait annoncer.

« Mais tout le monde n'aimait pas Georges d'une façon si désintéressée.

« Il y avait dans la famille consulaire deux personnages qui avaient remarqué la débutante.

« Lucien d'abord.

« Lucien s'était fait présenter; Lucien faisait sa cour, non pas à la manière d'un prince, mais à la manière d'un étudiant. Lucien n'était pas riche; force lui fut donc de s'attacher au cœur.

« Malheureusement Lucien n'était pas et ne fut jamais un preneur de villes. Il en était à demander à genoux cette fameuse clef absente, lorsqu'un soir, ou plutôt lorsqu'une nuit, après une représentation d'*Andromaque*, la femme de chambre d'Hermione entra tout effarée dans la loge de sa maîtresse en disant que le valet de chambre du premier consul était là.

« On fit entrer le valet de chambre du premier consul.

« Le premier consul attendait Hermione à Saint-Cloud; l'invitation était brusque, mais tout à fait dans les manières du premier consul.

« Dame! le premier consul était l'homme de Rivoli, d'Arcole, des Pyramides et de Marengo. Antoine avait bien ordonné à Cléopâtre de le venir joindre en Cilicie, Bonaparte pouvait bien ordonner à Hermione de venir le trouver à Saint-Cloud. La princesse grecque ne fut pas plus fière que la reine d'Égypte.

« Certes, non moins belle que Cléopâtre, elle aurait pu descendre la Seine sur une galère dorée, comme l'autre remonta le Cydnus. Mais c'eût été bien long. Le premier consul était pressé de faire ses compliments.

« Hermione entrait à Saint-Cloud à minuit et demi; elle en sortait à six heures du matin.

« Elle en sortait victorieuse comme Cléopâtre; comme Cléopâtre, elle avait tenu le maître du monde à ses genoux. Seulement le maître du monde, jaloux comme un simple

mortel, avait mis en lambeaux le cachemire du prince Sappia¹. »

Le lendemain, tout Paris connut le voyage de la tragédienne.

Bonaparte vint assister, deux jours après, à une représentation de *Cinna*. Georges remplissait le rôle d'Émilie. Quand elle en fut à ce passage de Corneille :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,

un tonnerre d'applaudissements éclata du parterre aux combles. Toute la salle

¹ (*Constitutionnel*, 16 décembre 1847.) Il est entendu que nous laissons au grand mousquetaire, ou à son collaborateur anonyme, la responsabilité de ces détails. Du reste, il faut rendre cette justice à M. Dumas qu'il ne parle ni de la *pièce de cinq francs* ni de la *sonnette*, deux anecdotes aussi insolentes qu'absurdes, et qui n'appartiennent, en vérité, ni au caractère d'Antoine ni à celui de Cléopâtre.

battit des mains, en se tournant vers la loge du premier consul, et le vainqueur des Pyramides ne parut pas insensible à cette ovation d'un nouveau genre.

Il est vrai que le public, à la même époque, applaudissait également ces deux vers d'une autre pièce ¹, en les appliquant au héros par une allusion toute différente :

Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

Mais le public n'en fait jamais d'autres.

La guerre du théâtre, un instant apaisée, se ralluma sur toute la ligne; les rancunes politiques se mirent de la partie, et cette seconde bataille fut curieuse.

Il fallait voir avec quelle ardeur les

¹ *L'Homme du jour.*

Georgiens et les *Carcassiens* rompaient des lances!

Nous avouons à regret que le nom de ces derniers dérivait très-impoliment de la maigreur extrême de mademoiselle Duchesnois. La galanterie française et les convenances reçurent une grave atteinte. Il est fâcheux d'avoir à signaler de pareils faits dans l'histoire de nos mœurs chevaleresques.

En tête des *Georgiens* se trouvaient tous les membres de la famille consulaire, y compris Joséphine, grande et noble nature, placée beaucoup trop haut pour que l'aiguillon de la jalousie pût même lui effleurer l'épiderme ¹.

¹ Joséphine envoya à mademoiselle Georges un man-

Les *Carcassiens* avaient sous leur bannière les adorateurs sans espérance de mademoiselle Georges, ce qui constituait une armée formidable.

— Ah çà, de quel côté se range Cambacérès? demandait un soir Talma, au foyer des artistes.

— Il est neutre, répondit Georges.

Mot charmant que toutes les femmes propagèrent par esprit de corps, et que nous rendons à sa véritable source, n'en déplaise à M. Dumas, qui se l'est exclusivement approprié, pour ne rien perdre de ses habitudes.

teau d'or fin pour jouer *Phèdre*; et sa fille, la reine Hortense, a continué depuis à la tragédienne toutes les bontés de sa mère.

En 1804, Napoléon se couronna du diadème des Césars.

La troupe de la rue Richelieu alla jouer fort souvent dans les résidences impériales.

Une actrice singulière et tout à fait inattendue vint, une fois, au théâtre de Saint-Cloud, prendre part à la représentation.

C'était en juillet, la chaleur était insupportable.

On avait laissé toutes grandes ouvertes les fenêtres de l'orangerie.

Soudain Talma tressaille et s'interrompt dans une tirade. Son oreille vient d'être frappée d'un bruit étrange. Il voit passer devant ses yeux une chauve-souris, qui,

après lui avoir frôlé la joue de ses ailes membraneuses, et sans doute attirée par l'éclat des diamants de mademoiselle Georges, va tourbillonner cinq ou six fois de suite autour de la tragédienne éperdue ¹.

Celle-ci pousse un cri de frayeur et manque de s'évanouir.

Le mammifère volant passe la rampe, visite la salle entière, plane au-dessus des illustres spectateurs, et descend du côté de l'impératrice, qui jette à son tour des cris d'effroi, et le chasse à coups d'éventail.

¹ Nous avons retrouvé un autographe de mademoiselle Georges qui mentionne le fait, et nous le donnons à la fin de ce volume.

Notre insolente bête ne se déconcerte pas.

Elle va tour à tour présenter ses hommages aux dames d'honneur, aux duchesses, aux maréchales, aux baronnes, qui la repoussent en agitant leurs écharpes. Puis elle retourne encore à mademoiselle Georges, puis elle revient à Joséphine.

C'est un tumulte impossible à rendre.

Le vainqueur de Marengo se tient les côtés dans un accès de fou rire.

Pour venger ces dames, il rend un ordre d'exil, séance tenante, contre toutes les chauves-souris habitant Saint-Cloud. Les jardiniers de l'orangerie sont chargés de l'exécution du décret.

Le maître, à ces représentations, voulait qu'on rétablît dans les pièces de Corneille certains passages coupés à la Comédie-Française. Ainsi mademoiselle Raucourt dans *Cinna* et mademoiselle Georges dans le *Cid* jouaient, soit à Saint-Cloud, soit à Fontainebleau, les rôles de la femme d'Auguste et de l'Infante, entièrement inconnus au public ordinaire.

Dès cette époque, si le génie des conquêtes n'eût pas été le plus fort, l'Empereur aurait pressenti les lâches revirements qui devaient le conduire plus tard à Sainte-Hélène.

Ses généraux, gorgés d'honneurs et de richesses, n'osaient point refuser de le suivre sur le champ de bataille; mais ils

trahissaient leur fatigue et leurs secrets désirs, en applaudissant avec frénésie ce vers de Talma :

Les portes de Janus par vos mains sont fermées.

Mademoiselle Georges eut six années de triomphe au Théâtre-Français et à la cour.

A la fin d'avril 1808, on donna un *Artaxerce* de Jean-Baptiste Delrieu. Notre héroïne jouait le rôle de Mandane. La pièce eut trois représentations; mais, le soir même où devait avoir lieu la quatrième, une grande rumeur s'éleva.

Où est Mandane? Il n'y a plus de Mandane!

Sans tenir compte des exigences de

l'affiche, mademoiselle Georges a disparu.

Le télégraphe manœuvre au plus vite, mais il est trop tard. Notre sociétaire fugitive a franchi le pont de Kehl et se dirige en poste, à travers l'Allemagne, du côté de Saint-Pétersbourg.

Soit qu'elle voulût échapper définitivement aux chicanes incessantes de la tragédienne sa rivale, soit par simple caprice, Georges a prêté l'oreille aux offres du comte Tolstoy, ambassadeur de Russie, fin diplomate qui cherchait depuis longtemps à prendre, au nom du czar, une revanche d'Eylau, de Friedland et d'Austerlitz, en déroband à la Comédie-Française la perle la plus précieuse de son écrin.

Notre illustre tragédienne arrive à Saint-Pétersbourg.

Mais on s'aperçoit qu'il n'y a dans la troupe aucun sujet capable de la seconder. Ceci est un mince obstacle. On fait venir de Paris Vedel ⁴ pour jouer les premiers rôles, et Mainvielle pour tenir l'emploi des amoureux.

Bientôt ces deux artistes saluent les bords de la Néva.

Georges, ayant enfin un digne entourage, débute à Péterhoff au milieu d'un enthousiasme prodigieux.

Sa Majesté le czar est dans le ravisse-

⁴ Le même qui devait diriger plus tard le théâtre de la rue Richelieu.

ment. L'impératrice mère ⁴ trouve que notre héroïne *a les doigts de l'Aurore*. Elle lui prodigue les éloges, elle la comble de caresses et la fait jouer aussi souvent que possible dans ses petits appartements ou à l'Ermitage.

Un fait singulier se produisit pendant les représentations données à cette dernière résidence.

Le comte Strogonoff, grand feudataire et boyard de vieille souche, éclatait de rire au milieu des plus beaux passages de *Phèdre* ou d'*Athalie*.

Georges patienta quelques jours.

⁴ Femme de Paul I^{er}.

Mais, voyant que les rires continuaient, elle devint furieuse et déclara qu'elle ne reparaitrait plus en scène si l'on ne trouvait pas moyen de mettre un terme à cette gaieté par trop offensante.

— Mademoiselle, dit Fleuriot ¹, jamais le comte ne témoigne autrement son admiration.

— Vous plaisantez, monsieur?

— Non, certes. Plus il rit, plus il vous trouve sublime.

Effectivement, ce grand seigneur n'avait pas d'autre manière d'applaudir.

Il fallut que mademoiselle Georges ac-

¹ Régisseur de la troupe de Saint-Pétersbourg à cette époque.

ceptât, même pour ses tirades les plus larmoyantes, ce procédé tout à fait neuf de lui prouver l'estime qu'on faisait de son talent tragique.

Nous ne savons pas si le comte Strogouff pleurait aux comédies de Molière.

Après avoir donné huit représentations à la cour, Georges débuta au Grand-Théâtre.

Son succès fut immense.

Peut-être, au moment où nous écrivons, la claque est-elle organisée à Saint-Petersbourg, comme chez nous, par système administratif; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne la connaissait point en 1809.

Toute la salle applaudissait comme un seul spectateur.

Les princesses elles-mêmes, rivalisant avec les *moujiks* du parterre, criaient à pleins poumons : « Georges ! Georges ! » quand il s'agissait de rappeler la tragédienne à la fin d'une pièce.

C'était un véritable orage de bravos. Il pleuvait des couronnes et des fleurs.

Lasse de ces ovations perpétuelles , et voulant un jour s'y soustraire, notre héroïne gagna un rhume affreux, pour s'être enfuie, par vingt-sept degrés de froid, sous le costume de Roxane.

Le grand-duc Constantin venait assez régulièrement faire sa partie de loto chez mademoiselle Georges avec les comtes Bendorff et Pouchkine, et le général Kitroff.

Frogère, le beau-frère de la Dugazon, comédien spirituel et très-amusant, tirait les numéros du sac, et ne manquait pas de joindre à chacun des chiffres appelés le synonyme burlesque, si cher aux amateurs de ce jeu puéril : **33**, *les deux bossus*, — **7**, *la pioche*, — **22**, *les cocottes*, — **8**, *la gourde*, etc.

Constantin, riant aux larmes, oubliait de marquer ses cartons et perdait toutes les parties.

On jouait un ducat au premier quine.

Le jeu fini, ces messieurs demandaient parfois à souper.

Mademoiselle Georges, connaissant les goûts un peu cosaques des nobles hôtes,

daigna leur préparer, un soir, une salade de choux rouges, et le comte Pouchkine d'improviser aussitôt ce remarquable distique :

J'ai vu Mérope ici nous faire la salade,
Et n'y rien oublier, pas même la poivrade!

Sous le ciel hyperboréen, la poésie peut éclore, mais elle se ressent du climat.

Grands amateurs de théâtre et sachant toujours reconnaître le plaisir qu'on leur donne, les sujets du czar prodiguaient les roubles à la tragédienne. On la voyait se promener sur la Nouvelle-Place, ou le long du pré de la Czarine, dans un équipage splendide traîné par quatre alezans magnifiques, nés aux champs de l'Ukraine.

Si, par hasard, l'empereur Alexandre venait à passer près d'elle, il descendait de *drohski* pour la saluer.

La rencontrant, à l'une de ces promenades, sur un chemin trop étroit, il voulut galamment lui faire place et roula dans le fossé avec sa voiture.

Georges, effrayée, poussait des cris à la portière.

Mais presque aussitôt Alexandre accourut sain et sauf, et dit en souriant :

— Vous avez donc voulu me tuer, belle dame? C'est une conspiration. Rassurez-vous, je ne le dirai pas au czar.

Trouvant chez les Russes gloire et for-

tune, Clytemnestre ne songe pas à regagner Paris. Mais tout à coup on annonce que Napoléon pénètre au cœur même de l'empire, à la tête de quatre cent mille hommes.

Chez nos artistes français, la fibre de la nationalité tressaille.

Ils s'apprêtent à faire accueil à César victorieux. Hélas! presque aussitôt arrivent de sinistres nouvelles! On chante victoire à Saint-Pétersbourg. La Grande Armée est en retraite.

Mademoiselle Georges, au mépris des injonctions réitérées de la police, refuse d'illuminer les fenêtres de son domicile.

On porte le fait à la connaissance d'Alexandre, qui répond :

— Ne la tourmentez pas... Où est le crime?... C'est une bonne Française.

Mais ni la tolérance du czar ni la promesse d'appointements doubles ne peuvent décider la tragédienne à demeurer sur le sol odieux qui vient de servir de tombe à nos soldats.

Fuyant Saint-Pétersbourg; elle traverse la Baltique et se rend à Stockholm.

Bernadotte, honoré déjà du titre de prince royal, et madame de Staël ¹ la reçoivent en compatriote et en amie.

¹ L'auteur de *Corinne*, exilée de France, était alors

Charles XIII, le vieux roi , lui expédie en toute hâte une lettre d'audience. Elle se rend au palais et ne trouve d'abord que la reine, qui lui dit, après les premiers compliments échangés :

— Soyez assez bonne pour attendre ; le roi va venir. Il a voulu faire sa grande toilette et passer tous ses ordres.

La cour et la ville fêtent Clytémnestre ; elle ne quitte Stockholm qu'au mois d'août 1813.

A son départ, Bernadotte lui donne un parlementaire et une escorte, afin qu'elle puisse traverser sans péril toute l'Allema-

en Suède, dans la famille de son époux, le baron de Staël-Holstein.

gne en armes, et gagner Brunswick, où se trouve le roi de Westphalie.

On assure qu'elle était chargée de remettre à ce prince des missives importantes.

— Vous arrivez à merveille, lui dit Jérôme. Mon frère est à Dresde. Il vient de remporter une victoire éclatante sur les troupes alliées, et les Russes expient le désastre de la Bérésina. Le premier coup de canon tiré à cette bataille a fracassé les deux jambes au traître Moreau, qui avait accepté un commandement dans l'armée d'Alexandre. On est convenu d'un armistice, et l'empereur appelle la Comédie-Française. Partez vite, on aura besoin de vous.

Le frère de Napoléon fit précéder mademoiselle Georges par un courrier.

Caulincourt vint la recevoir à Dresde, à sa descente de berline.

Elle trouva dans la capitale du royaume de Saxe Bourgoïn, Mars, Michelot, et beaucoup d'autres anciens camarades de la rue Richelieu.

Talma n'était point venu.

Napoléon n'avait demandé d'abord que la troupe comique. Mais, à l'arrivée de Georges, le télégraphe envoya de nouveaux ordres en France. Quatre jours après, Talma débarquait à Dresde, accompagné de Saint-Prix.

Corneille et Molière eurent leurs interprètes.

On donna cinquante représentations en pleine Allemagne, et nos artistes revinrent à Paris au mois de novembre. Par décret impérial, mademoiselle Georges fut réintégrée dans tous ses droits à la Comédie-Française.

Elle ne l'aurait plus quittée sans doute, si la politique n'était venue souffler sur la cendre des vieilles discordes.

Au retour du drapeau blanc, Clytemnestre osa se montrer à une fenêtre du boulevard avec un bouquet de violettes à son corsage, quand toutes ses camarades portaient des fleurs de lis.

Jugez du scandale !

On dénonça le crime au duc de Duras, surintendant des théâtres.

Atteinte et convaincue d'impérialisme, mademoiselle Georges fut cassée aux gages comme sociétaire. Un ordre brutal l'exila de la Comédie-Française, et les *Carcassiens* furent dans l'allégresse.

— Voyons, ma chère, ne luttez pas, lui disaient ses amis. Pourquoi compromettre votre avenir ? Faites acte de soumission royaliste.

— Non, jamais ! s'écria-t-elle. Vive l'Empereur !

Sans plus de retard, elle quitte Paris et

va jouer en province. Toutes nos grandes villes l'accueillent tour à tour. Cinq années durant, ce beau génie tragique se popularise et reçoit les hommages de la France entière ⁴.

Enfin, Paris royaliste semble honteux de sa rancune.

On rappelle mademoiselle Georges sans condition. Louis XVIII rend une ordonnance qui lui accorde un bénéfice à l'Opéra, dans *Britannicus*, avec le concours de toute la Comédie-Française.

⁴ Dans l'intervalle, mademoiselle Georges passa la Manche pour aller donner quelques représentations à Londres. Elle obtint du duc de Devonshire l'autorisation de jouer deux fois au grand Opéra, faveur que personne encore n'avait obtenue. Elle s'y montra dans *Sémiramis* et dans *Mérope*.

De mémoire d'homme, on ne vit pareille affluence.

Le contrôle enregistra trente-neuf mille francs de recette.

Nécessairement on parla de rendre à l'illustre tragédienne sa qualité de sociétaire et de lui rouvrir les portes de la salle Richelieu ; mais Duchesnois poussa des clameurs si perçantes, mais les *Carcassiens* montrèrent le poing d'un air si furieux, que Georges, fatiguée de luttés, dit au ministre :

— Mon Dieu ! n'insistez pas. Je suis à Paris, peu m'importe le parterre devant lequel on me permettra de jouer. Qu'on m'envoie à l'Odéon !

C'était là bien positivement le parti le plus sage.

Le public ne regarde jamais l'enseigne d'un théâtre. Il va saluer ses artistes de prédilection partout où ils se trouvent, et Georges fit passer la Seine, chaque soir, à deux ou trois mille spectateurs.

Elle reprit à l'Odéon tous ses grands rôles, Sémiramis, — Mérope, — Idamé, — Clytemnestre, imposantes créations devant lesquelles mademoiselle Félix recule, et que l'avenir ne la verra probablement point aborder.

C'est un devoir ici de le dire : entre le talent de Georges et celui de Rachel il y a tout un monde.

Mademoiselle Félix fait vibrer les cordes dont son professeur a pu lui donner le diapason, c'est-à-dire les cordes de l'ironie, de la colère, du désespoir ; mais la sensibilité, mais la tendresse, mais les larmes lui font absolument défaut.

Georges avait toutes les qualités que Rachel possède et toutes celles qui lui manquent.

Jamais actrice n'a saisi le côté passionné d'un rôle avec un tact plus merveilleux, avec une pénétration plus vive. Mademoiselle Georges, si nous pouvons risquer le mot, flairait son public. En aucun temps il ne lui arriva de manquer l'effet qu'elle voulait produire.

Il s'échappait de tout son être un magnétisme irrésistible qui tenait la salle entière suspendue à son geste et à son regard.

Ce regard avait une expression si victorieuse, que le silence, chez la tragédienne, était parfois aussi émouvant que le discours.

Elle abordait les situations neuves avec cette audace altière que donne le génie, couvrant tout de la majesté de sa nature, et passant par de brusques et sublimes transitions des larmes au rire, et du rire à la terreur.

Nous défions Rachel d'acquérir une semblable puissance.

Au nombre des principaux fournisseurs de l'Odéon se distinguait alors M. Soumet.

Dans sa pièce de *Saül*, il confia le rôle de la pythonisse à mademoiselle Georges. Puis il composa tout exprès pour elle une *Cléopâtre* et une *Jeanne d'Arc*.

Cette dernière pièce eut un succès à bouleverser Paris.

Ligier dans le rôle du duc de Bourgogne, Joanny dans celui du père de Jeanne, et Provost chargé de représenter Bedford, secondèrent dignement l'héroïne lorraine.

En aucun temps l'Odéon n'eut des acteurs plus aimés du public et ne palpa de plus énormes recettes.

Après de nouvelles créations dans *Jeanne Shorr* de Liadières, dans les *Machabées* et dans le *Comte Julien*, mademoiselle Georges, rappelée en province, va pour la seconde fois y moissonner des palmes tragiques.

On lui fait de riches propositions de la part du théâtre d'Amsterdam.

Elle les accepte, passe la frontière hollandaise, et revient à Paris, en 1829, reprendre à l'Odéon ses soirées triomphales.

Une troupe magnifique s'apprête à la soutenir.

Cette troupe compte dans ses rangs Ligier, mademoiselle Noblet, brillant

étoile disparue depuis sous un nuage, Lockroy, Marius, Éric Bernard, Stocklet, Duperray, Vizontini, Ferville, et, plus tard, Frédérick-Lemaître.

Avec une partie de ces nobles auxiliaires, Georges fait sa rentrée dans les *États de Blois* par le rôle de Marie de Médicis.

Outre la reprise sur toute la ligne de son répertoire tragique, elle crée les principaux rôles dans *Christine* de Dumas, — dans *Une fête de Néron*, — dans *Norma* de Soumet, — dans la *Maréchale d'Ancre* d'Alfred de Vigny, — et dans *Jeanne la Folle* de Fontan.

Déjà le romantisme commençait à poin-

dre. L'Odéon donnait l'exemple des premières audaces.

Frédéric-Lemaître arrêtait mademoiselle Georges au moment où elle allait paraître dans *Jeanne la Folle*.

— Ma chère, lui disait-il, vous n'êtes pas assez en haillons. Déchiqutez-moi ce manteau royal, faites-en des loques.... très-bien ! Maintenant vous êtes superbe !

Et, en effet, au plus grand scandale des classiques, la reine déguenillée voyait applaudir énergiquement son entrée en scène.

Toutes ces pièces ouvraient à la tragé-

dienne de nouvelles et larges perspectives. Mademoiselle Georges n'a jamais été la femme ni des traditions obstinées, ni de la routine. Elle acceptait toutes les métamorphoses de l'art. Au besoin même elle les provoquait et soutenait la hardiesse des novateurs.

Il y avait, à cette époque, dans l'administration dramatique, un homme extrêmement habile, et qu'on prendra toujours pour modèle dès qu'il s'agira de peindre un directeur inépuisable en ressources et plein d'initiative.

On devine que nous parlons de Harel.

Ancien préfet des Landes sous l'Empire,

destitué par la branche légitime, chassé du territoire en même temps que Boulay (de la Meurthe) ¹, dont il partagea cinq ans l'exil, Harel eut un destin bizarre.

Éternellement jeté dans les tempêtes, il sut les affronter avec un calme prodigieux, et maintint sa barque à flot par des manœuvres quelquefois suspectes, mais toujours héroïques.

La Restauration lui ayant permis de rentrer en France, il fonde un journal appelé le *Miroir*, fait le coup de plume avec intrépidité, conquiert la direction du second Théâtre-Français, y fomenta la ré-

¹ Le même que la République de 1848 devait honorer d'une vice-présidence si bouffonne.

volte littéraire, bat les classiques à plate couture, et passe à la direction de la Porte-Saint-Martin pour y remporter de plus éclatants triomphes.

Il est accompagné d'une troupe superbe.

Véritable Jeanne d'Arc romantique, mademoiselle Georges tient la bannière et marche en tête des combattants.

La tragédie a rendu son aurore brillante; maintenant c'est le drame moderne, c'est l'art nouveau qui fera resplendir son automne.

Après une reprise de *Christine*, Harel met successivement à l'étude la *Tour de Nesle*, — *Périnet Leclerc*. — *Lucrèce*

*Borgia*¹, — la *Chambre ardente*, —
Marie Tudor, — la *Famille Moronval*,
— les *Malcontents*, — le *Manoir de
Montlouwier*, — la *Guerre des Servan-
tes*, — *Jeanne de Naples*, — *Isabeau de
Bavière*, — la *Marquise de Brinvilliers*,
— les *Sept Enfants de Lara*², — la *Véni-
tienne*, — *l'Impératrice et la Juive*, —

¹ Il y eut une telle frénésie d'applaudissements après le premier acte de cette pièce, que mademoiselle Georges, succombant sous le poids de l'émotion, dit à Victor Hugo : « Ah ! mon ami, je n'aurai jamais la force de continuer ! » Cependant elle acheva son rôle et ne fut pas une minute au-dessous d'elle-même. Harel fit composer par Piccini la musique de la scène fameuse où les chants mortuaires alternent avec les chants joyeux d'un festin. Chacun frémit encore en se rappelant l'apparition de Lucrece au milieu des convives. Le drame moderne n'a jamais eu d'effet plus terrible.

² Cette œuvre de Félicien Mallefille unissait de

et la *Nonne sanglante*, toutes pièces audacieuses qui soufflettent la vieille école, et où mademoiselle Georges déploie la magnificence de son génie.

Pour chanter dignement cette épopée du romantisme, il faudrait un autre Homère.

Bien certainement la plupart des drames dont nous venons de donner le titre ne sont pas des merveilles; mais, devant le jeu de la grande actrice et devant sa puis-

grandes qualités dramatiques à une obscurité de plan vraiment insensée. Frédéric Soulié disait de ce drame bizarre : « C'est un palais qui manque de fenêtres. » Aujourd'hui mademoiselle Georges ne sait pas encore si tel ou tel personnage de la pièce était son fils ou non.

sance, on oubliait les défauts de la pièce pour n'en voir que les beautés. « Elle vainquit avec les poètes, dit M. Édouard Plouvier dans une étude remarquable sur notre héroïne, et sut faire une gloire d'un jour aux œuvres qui, pour entrer au temple de l'avenir, manquaient du style, cette clef d'or. »

Le lendemain de la représentation de *Lucrece Borgia*, Victor Hugo écrivait :

« Mademoiselle Georges passe comme elle veut et sans effort du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle fait applaudir et elle fait pleurer. Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdemona. »

Plus tard, à propos de *Marie Tudor*, le grand poète ajoutait :

« Depuis le sourire charmant par lequel elle ouvre le second acte jusqu'au cri déchirant par lequel elle clôt la pièce, il n'y a pas une des nuances de son talent qu'elle ne mette admirablement en lumière. Elle crée dans la création même du poète quelque chose qui étonne et qui ravit l'auteur lui-même; elle caresse, elle effraye, elle attendrit, et c'est un miracle de son talent que la même femme qui vient de vous faire tant frémir vous fasse tant pleurer. »

Le jour où Rachel, après son médiocre succès dans *Angelo*, voulut étudier *Marie Tudor*, Victor Hugo lui dit :

— Très-volontiers, mademoiselle. Mais il faut, avant tout, me suivre chez la célèbre actrice qui a créé le rôle. Seule, elle peut vous dire tout ce qu'il a de grand et de majestueux.

— Moi, prendre des leçons de Georges!... Allons donc! jamais! cria l'orgueilleuse Hermione.

— En ce cas, mademoiselle, dit le poète, *Marie Tudor* ne sera pas représentée à la Comédie-Française.

Rachel et toutes les autres actrices de l'époque présente n'abordent jamais les rôles médusiens. Ces dames n'acceptent que les rôles sympathiques. Leur talent manque de nerf et ne sait en aucun cas manier la terreur. « Aussi, de nos jours, dit encore M. Édouard Plouvier, la comédie avance; mais impossible de sortir de ce dilemme : Ou Shakspeare est un sot, ou le drame recule. »

Un destin fatal voulut que les plus beaux succès de la direction Harel se trouvassent en lutte avec le découragement jeté dans la population par les troubles qui signalèrent les débuts du règne de Louis-Philippe.

L'enterrement du général Lamarque, les fusillades de la rue Transnonnain, les massacres du cloître Saint-Merry, vinrent détruire tour à tour les plus riches espérances du directeur.

A la sixième représentation de la *Tour de Nesle*, on ferma les portes pour laisser passer l'émeute et les charges de dragons.

Bientôt la susceptibilité du pouvoir

acheva la ruine du malheureux théâtre.

Au moment où le *Pacte de famine* ramenait un peu d'or dans la caisse, M. Cavé jugea convenable d'interdire ce drame, et la défense de donner une seconde représentation de *Vautrin* fut le coup de grâce.

Harel, le Napoléon des directeurs, eut son Waterloo.

Mademoiselle Georges, décidée à reprendre ses voyages, alla donner des représentations en Italie, en Autriche, visita de nouveau Saint-Pétersbourg et conduisit Melpomène jusqu'au fond de la Crimée.

De retour à Paris, en 1842, elle joua aux Italiens *Britannicus* et *Lucrèce Borgia*.

Poussé par Rachel, M. Buloz, alors commissaire royal auprès de la Comédie-Française, intrigua de toutes ses forces afin d'obtenir qu'on réduisît mademoiselle Georges au silence.

Une telle injustice eût été par trop criante; le ministre n'osa point la commettre, et chaque représentation des Italiens fut un triomphe.

Mademoiselle Mars y donna le signal des applaudissements dans une loge d'avant-scène.

Pendant les entr'actes, elle parcourait les couloirs en criant aux journalistes :

— Eh bien, où est votre Rachel?... à

cent pieds sous terre!... Reconnaissez-vous enfin la véritable reine tragique?

Obéissant nous ne savons à quel conseil maladroit ou perfide, et voulant disputer le sceptre à sa glorieuse rivale, mademoiselle Félix osa provoquer Georges à un combat devant le parterre.

Hélas! elle n'eut pas même la consolation de balancer un seul instant la victoire!

Cette bataille fameuse eut lieu aux Italiens. Rachel jouait le rôle d'Ériphyle dans *Iphigénie en Aulide*, et Georges remplissait celui de Clytemnestre.

Mademoiselle Félix fut littéralement écrasée.

Pâle, frémissante, elle suivait dans les coulisses, une brochure à la main, les tirades de Clytemestre, et s'arrachait les cheveux avec désespoir, en disant :

— Mon Dieu ! je n'arriverai jamais là...
Quelle vigueur !

Au moment où mademoiselle Georges était en scène, un coup de sifflet honteux se fit entendre. Il partait d'une région de l'orchestre où se trouvait le jeune Raphaël Félix.

— Ceci n'est pas pour moi, sans doute ?
dit Clytemestre à la salle avec majesté.

Tous les spectateurs se levèrent par un

élan d'énergique protestation. Deux cents bouquets tombèrent aux pieds de l'illustre tragédienne, et, cinq minutes durant, les bravos l'empêchèrent de continuer son rôle.

Quand Rachel reparut, après cette ovation provoquée par l'imprudencè de ses partisans, on vit son œil briller de colère. Elle osa dire, en se tournant vers la cantonade et en laissant échapper un geste de dédain :

— Mais ôtez donc ces fleurs ! On ne peut plus marcher.

Des coups de sifflets, mieux nourris que le précédent, accueillirent cette insolente boutade.

Personne ne protesta.

— La cause est jugée, dit Victor Hugo. Nous venons de voir la statuette à côté de la statue. Quelle réduction !

Mademoiselle Félix, en vertu des promesses de l'affiche, devait jouer le *Moi-neau de Lesbie* à la fin de cette soirée. Furieuse de l'humiliation qu'elle venait de subir, elle monta dans sa loge, prit ses habits de ville et disparut.

On supplia le public de vouloir bien entendre, au lieu de la pièce annoncée, un grand air de madame Viardot.

— Certainement, cria-t-on dans la

salle : nous acceptons le rossignol à la place du moineau !

Signant un engagement au second Théâtre-Français, sous la direction Lireux, mademoiselle Georges y reprit tous ses rôles. Elle se montra dans *Marie Tudor* avec madame Dorval ¹, qui jouait Jeanne. Puis tout à coup on entendit sur le boulevard du Temple un long cri d'enthousiasme populaire.

L'affiche de la Gaité annonçait Georges dans la *Chambre ardente*.

Cent représentations successives rappe-

¹ Les deux illustres comédiennes étaient amies intimes. Dans ses derniers jours si tristes et si tourmentés, Dorval trouva le cœur de Georges plein de dévouement, de consolations et de sacrifices.

lèrent à la grande interprète du drame moderne les triomphes de ses beaux jours.

Elle créa au même théâtre la *Folle de la Cité*, de Charles Lafont.

Vers 1843, cédant aux instances d'Alexandre Dumas, et secondée par Frédéric-Lemaître, elle donna vingt représentations de la *Tour de Nesle* à la Porte-Saint-Martin. Quatre mille francs de recette furent enregistrés tous les soirs.

Nous ne parlerons ni d'un retour à l'Odéon, ni d'un engagement de très-courte durée au Théâtre-Historique.

L'âge était venu, l'âge impitoyable, qui laisse le génie debout sur les ruines du

corps, et ne permet une réédification passagère de ces ruines qu'au prix de fatigues dangereuses et d'un anéantissement physique plus absolu.

Georges quitta la scène pour accepter au Conservatoire les fonctions d'inspectrice, que mademoiselle Mars remplissait avant elle.

Cette place était purement honorifique.

M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, faisait la sourde oreille quand Célimène disait :

— Au moins, monsieur, donnez-nous des pensions, puisque nous n'avons pas de croix d'honneur !

La Comédie-Française ouvrit une dernière fois ses portes toutes grandes à son ancienne reine, afin qu'elle pût adresser au public des adieux solennels.

Rachel était alors en Russie.

On pria le père Félix de vouloir bien mettre pour un soir la loge de sa fille à la disposition de la bénéficiaire.

— Ah! tiable!... non, c'est imbossiple, répondit le digne enfant d'Abraham. Rachel serait fexée. Bourguoi ne bas m'afoir bréfenu?... Ch'aurais égrit à Saint-Béterspourg.

Entendant cette absurde et judaïque réponse, Augustine Brohan haussa les

épaules et courut offrir sa propre loge à la grande tragédienne.

Georges se montra dans *Rodogune* au milieu d'une affluence de spectateurs, étonnés de lui trouver encore tant de force tragique.

Dieu, ce soir-là, fit un miracle.

Il lui rendit vingt-cinq ans, toute la verve de sa jeunesse et tous les rayons de sa gloire.

« Mademoiselle Georges, dit Théophile Gautier, ressemble, à s'y méprendre, à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas-reliefs éginétiques. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques; le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément

dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité magnifique; la bouche est puissante, aiguë à ses coins, superbement dédaigneuse comme celle de Némésis vengeresse qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain. Cette bouche a pourtant de charmants sourires, épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle veut exprimer les passions tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne. Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement, et termine par un contour majestueux ce profil, qui est plutôt d'une déesse que d'une femme. Une singularité remarquable du col de mademoiselle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contour renflé et soutenu qui lie les épaules au fond de la tête sans aucune sinuosité. L'attache des bras a quelque chose de formidable par la vigueur des muscles et la violence du contour. Un des bracelets d'épaules ferait une ceinture pour

une femme de taille moyenne. Mais ils sont très-blancs, très-purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine et par des mains mignonnes, frappées de fossettes, de vraies mains royales faites pour porter le sceptre et pétrir le manche du poignard d'Eschyle et d'Euripide. »

Le grand admirateur de la forme pouvait seul nous donner ce portrait splendide.

Il reste encore à mademoiselle Georges des traces de cette merveilleuse beauté qui a mis deux siècles à ses genoux.

Elle conserve la noblesse et la majesté de son regard, sa fière prestance, et l'on admire toujours cette main de reine, attachée à un bras dont le modèle est perdu depuis Phidias.

FIN.

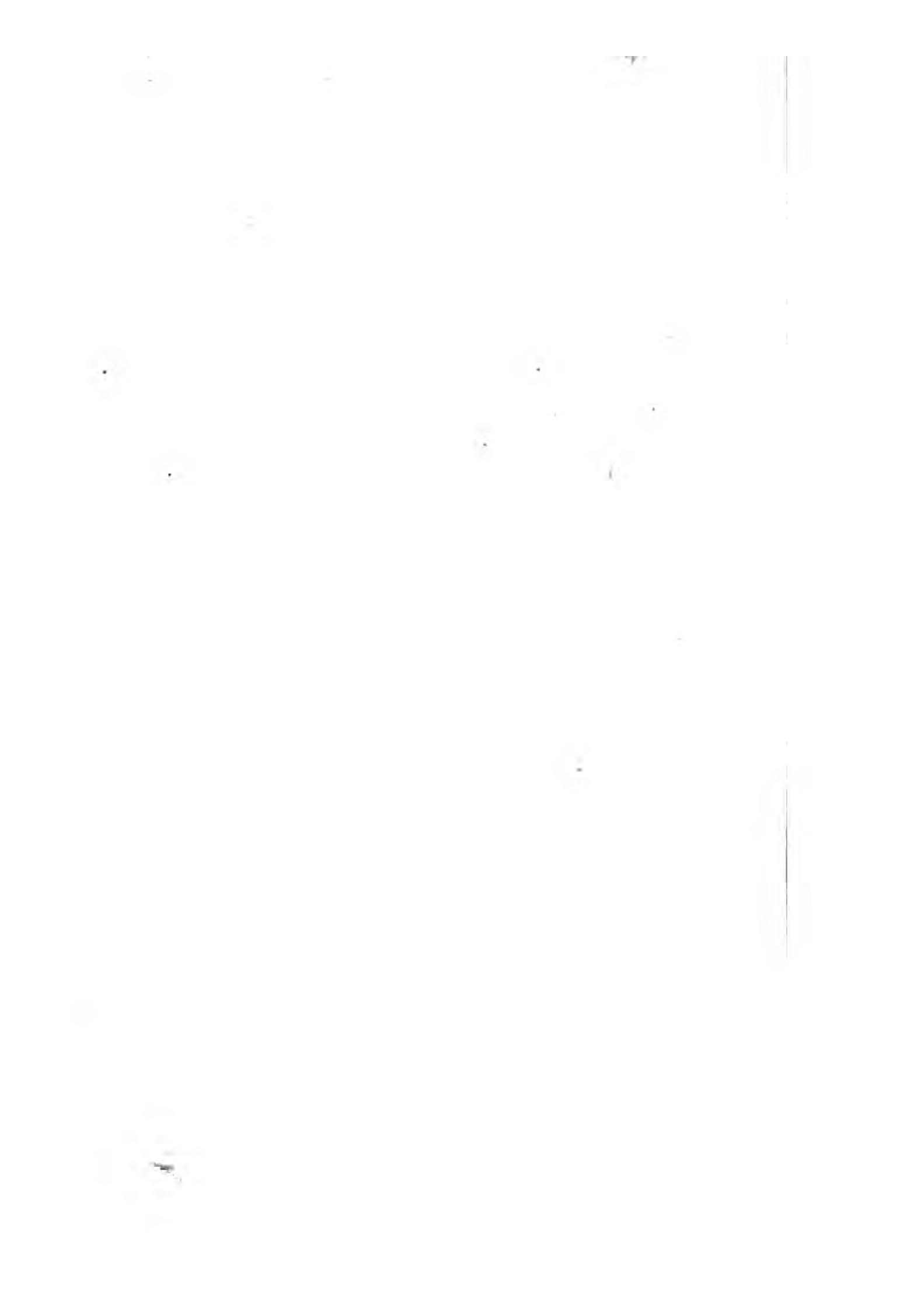
AVIS DE L'AUTEUR

Nombre d'incidents surgissent parfois à la suite de la publication de nos volumes; nous les mentionnerons de temps à autre à l'avenir dans quelques pages d'avant-propos, et sous ce titre : **CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS**. La prochaine notice contiendra une lettre curieuse de M. Louis Veillot, adressée au *Moniteur du Loiret*, à Orléans, et relative à sa biographie. Cette lettre sera suivie de notre réponse, que nous adressons, dès aujourd'hui, à M. le rédacteur en chef de l'*Univers*.

Paris, 15 janvier 1856.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

1970 ans, l'écriture à
Hélène, mais, si
vous voulez plus de
vos lettres, comme
comme vous,
à l'écriture trop
d'écriture, nous
observons cette affaire
qui est effrayante, et
l'écriture, et la dernière
place, nous, et la
ne s'écrit, et
l'écriture, et



AUGUSTINE BROHAN



Ch. Carey del et sc

Hadenque Imp. r. du Four 56, 63

AG^{TE} BROHAN

LES CONTEMPORAINS

AUGUSTINE

BROHAN

PAR

EUGÈNE DE MIRCOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1853

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

AUGUSTINE

BROHAN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

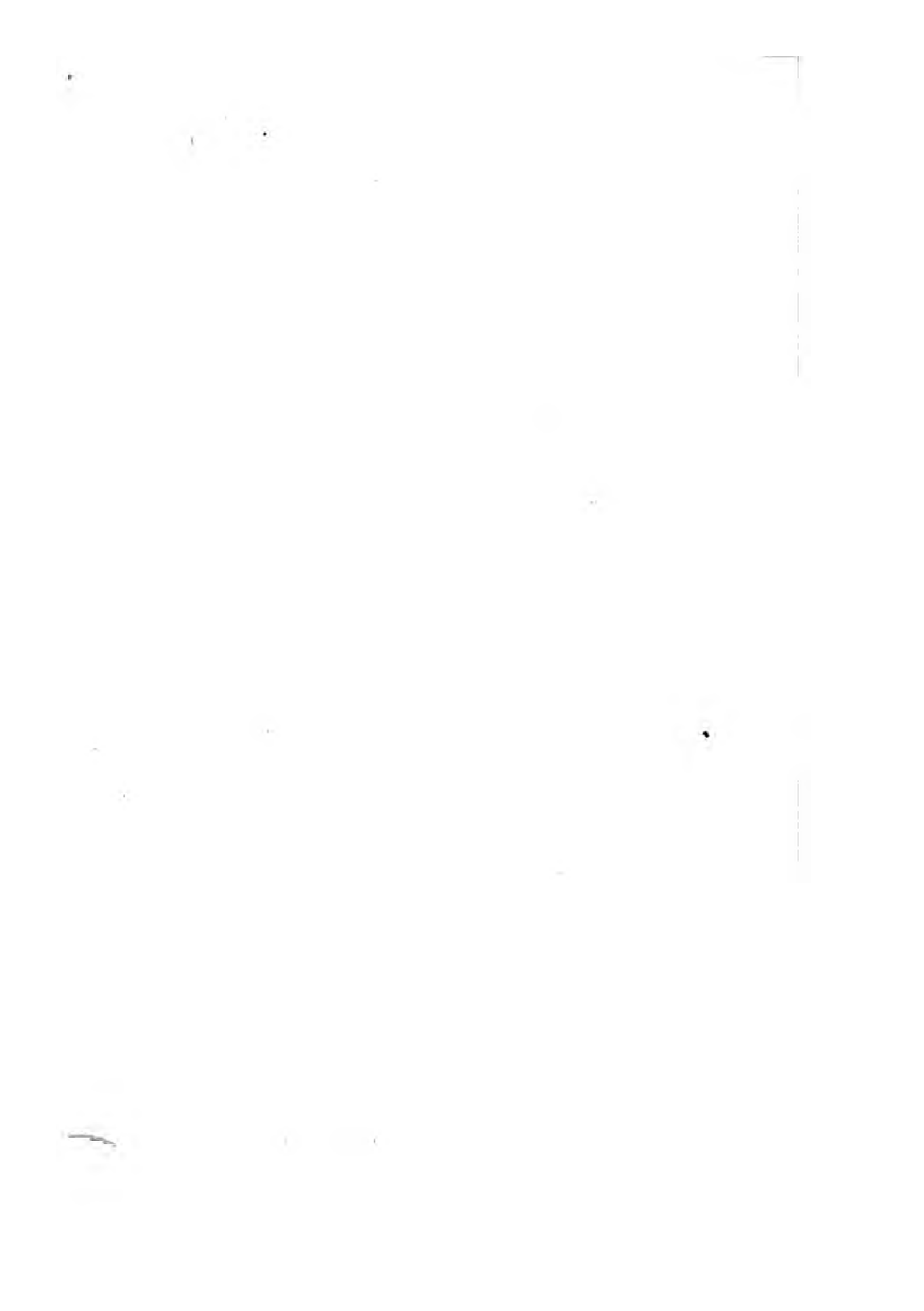
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



AUGUSTINE BROHAN

La reine des soubrettes est née rue Saint-Thomas du Louvre¹, dans le vieil hôtel Rambouillet, illustré, au dix-septième siècle, par la réunion de ces femmes adorables, dont vingt poètes chantèrent le mérite et les grâces.

¹ Cette rue est entièrement démolie.

« O le bel endroit pour naître ! » s'exclamerait le feuilletoniste Janin.

Véritablement un pareil berceau doit porter bonheur.

Des ombres hospitalières, caressant la jeune fille du pan de leur robe flottante, ont été ses invisibles marraines. La noble marquise lui a donné sa bonté de cœur, mademoiselle de Scudéri sa verve piquante, et Julie d'Angennes sa beauté.

Bien plus, on affirme que Ninon de Lenclos, jadis habituée du lieu, s'est penchée vers Augustine enfant, et lui a dit à l'oreille :

« — Tu me ressembleras ! »

Néanmoins il nous est impossible de certifier d'une manière absolue ce dernier point d'histoire, très-rassurant sous

AUGUSTINE BROHAN.

le double rapport de l'esprit et de la grâce, mais qui nous inquiète au point de vue des faiblesses du cœur.

On n'a point oublié que Suzanne Brohan, mère d'Augustine, était une des plus charmantes actrices du théâtre parisien. Son père, noble irlandais, ayant pris du service en France, conquit sur les champs de bataille de l'Empire des lettres de naturalisation glorieuses.

Suzanne Brohan quitta la scène jeune encore.

Elle se retira dans une maison de campagne, bâtie à Fresnes-les-Rungis, sur l'ancien domaine du chancelier d'Aguesseau.

Là fut élevée sa fille Augustine, qu'on laissa jusqu'à l'âge de huit ans sauter et

bondir comme une gazelle à l'ombre des grands arbres ou sur les vertes pelouses.

Quand l'heure sérieuse de l'étude sonna pour elle, on la fit revenir à Paris, et sa mère lui choisit pour précepteur l'abbé Paravey, l'un des vicaires de Saint-Eustache, excellent homme, qui eut très-souvent l'occasion d'exercer sa patience et son évangélique douceur avec le lutin gracieux confié à ses soins.

Augustine joignait une sensibilité profonde à une pétulance extrême.

Tantôt, docile et soumise, elle écoutait, tout émue, les pieux discours du bon abbé; tantôt mutine et folâtre, elle le déconcertait par de vives saillies ou par des répliques aussi spirituelles qu'irrespectueuses.

On la fit entrer à l'âge de dix ans au Conservatoire. Un arrêté du ministre venait d'inscrire la fille de Suzanne sur la liste des pensionnaires.

Le professeur d'Augustine lui reconnut des dispositions rares.

Mais notre jeune élève qui, sous la tutelle du vicaire de Saint-Eustache, déployait des instincts de comédienne, s'avisait tout à coup d'être dévote au Conservatoire. Laisant de côté les *Rosine* et les *Marinette*, elle s'abandonnait à des rêves pieux, et lisait en pleine classe de Samson des livres ascétiques.

Augustine entraît alors dans sa treizième année.

Déjà ses compagnes se montraient coquettes et songeaient beaucoup à la

parure; mais elle ne suivait point leur exemple et méprisait tous les goûts mondains.

Un jour, Samson lui dit :

— Vous allez bientôt concourir, mademoiselle. Approchez; venez réciter vos rôles.

Augustine se lève d'un air assez maussade et se place devant la chaire.

— Eh ! bon Dieu, quelle tenue ! s'écrie le professeur. On dirait d'un garçon. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches ?

— Rien, je n'ai rien, balbutie la jeune élève confuse.

— Comment, rien ? c'est incroyable, elles sont énormes !

Il fait un signe à Berton qui se trouve

à côté d'Augustine pour lui donner la réplique. Berton la fouille et retire des poches de sa robe quatorze poupées à ressort, habillées en religieuses.

Toute la classe part d'un éclat de rire. Le professeur mécontent dit à la jeune fille :

— Mademoiselle, vous n'avez aucune vocation pour le théâtre. On vous renverra chez votre mère.

Le surlendemain, toutefois, il se ravise et lui fait réciter ses rôles, qu'elle débite avec beaucoup de verve et d'intelligence.

— A la bonne heure, vous avez travaillé, dit Samson.

— Moi? par exemple! je n'ai pas même

lu la brochure, répond Augustine d'un air dégagé.

— Vous n'avez pas lu la brochure.... Quel est donc ce livre que vous tenez entre les mains ?

Il le lui fait prendre, l'ouvre, et tombe des nues, en voyant, au lieu d'un tome des œuvres de Molière, *l'Imitation de Jésus-Christ*.

— Pour le coup, c'est trop fort ! dit Samson. Je vous exclus du concours, mademoiselle !

Chérubini parvint avec beaucoup de peine à faire rétracter au professeur cette sentence rigoureuse.

La jeune fille pardonnée remporta le second prix.

Au concours suivant, elle eut la pre-

mière couronne, sans avoir travaillé plus que l'année précédente. Elle savait les rôles, pour les entendre répéter une seule fois pendant la classe, et consacrait le reste du temps à ses lectures favorites.

On conçoit que *l'Imitation de Jésus-Christ* ne lui donnait pas un goût bien décidé pour le théâtre.

Un beau jour elle disparaît et se réfugie dans un couvent de la rue du Bac.

Voilà tout Paris-artiste en émoi.

Sur la demande de Samson, la Comédie-Française accorde à Augustine ses débuts. Le savant professeur n'entend pas que le cloître lui ravisse ses élèves. On va trouver la jeune fille, on la sermonne, on fait briller à ses yeux un

éclatant avenir; sa mère pleure, et, moitié par séduction, moitié par force, on l'enlève au couvent pour l'amener rue Richelieu, où elle débute, à quatorze ans et demi, dans *Tartuffe* et dans *Les Rivaux d'eux-mêmes*.

Il est parfaitement démontré que la comédienne, sans toutes ces influences, serait aujourd'hui religieuse.

Arsène Houssaye raconte, dans une de ses préfaces, certaine anecdote dont nous lui laissons toute la responsabilité.

Une jeune épouse du Christ serait un jour entrée dans son cabinet de directeur, et lui aurait avoué, en rougissant, qu'elle songeait à quitter le service de Dieu pour les joies profanes de la scène.

« — Mademoiselle, lui dit le commissaire impérial, il y a au Théâtre-Français une actrice charmante et fantasque, un peu de Lavallière brouillé avec beaucoup de Ninon, une vraie fille de Molière qui aspire souvent à devenir une vraie fille de Dieu. Elle aussi veut être où elle n'est pas. Comme elle est au théâtre, elle veut aller au couvent ; elle en sait d'ailleurs le chemin. Vous pouvez vous entendre, puisque les extrêmes se touchent.

« La religieuse alla voir la comédienne. Elles se confessèrent toutes les deux, ce qui fut un peu long.

« — Que vous êtes heureuse ! disait la religieuse à la comédienne, tout effrayée de son sacrilège.

« — Que vous êtes heureuse ! disait la comédienne à la religieuse : Dieu remplit votre cœur, les hommes ne remplissent jamais le nôtre, quel que soit leur nombre.

« La comédienne fut si éloquente à parler de Dieu, et la religieuse si pittoresque dans ses aspirations vers le théâtre, ses pompes et ses œuvres, que ni l'une ni l'autre ne furent convaincues. »

Nous écrivons l'histoire d'hier. Chacun peut se rappeler l'accueil enthousiaste fait par le public à la fille de Suzanne. On reconnut tout d'abord qu'elle héritait en plein des grâces et du talent maternels. Dans ses rôles de soubrette, elle joignait à une vivacité frétilante une sorte de pudeur naïve qui rendait

ses joues écarlates, lorsqu'elle avait à débiter ces deux vers de Dorine :

Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

Le parterre applaudissait au charmant embarras d'Augustine, et les bravos la faisaient rougir beaucoup plus encore.

Hélas ! on ne conserve pas longtemps au théâtre cette douce ingénuité !

Notre jeune actrice fut engagée, le soir même, à raison de mille écus d'appointements annuels. Enivrée de félicitations et d'hommages, elle ne songea plus au cloître.

Sa mémoire prodigieuse lui permit de rendre à la Comédie une infinité de services ; elle se pliait sans amour-propre aux besoins de l'administration.

Un soir, au moment de jouer *Phèdre*, Rachel apprend que la confidente d'Aricie, beauté plus que douteuse et talent plus que médiocre, s'est fait enlever.

On pouffe de rire au nez du régisseur qui apporte cette étrange nouvelle, et l'on déclare le cas invraisemblable.

En attendant les bureaux s'ouvrent.

La salle se remplit de spectateurs, et cette malheureuse confidente persiste à ne point paraître.

Son enlèvement se confirme.

Que résoudre? Il est bien dur de restituer au public une recette de six mille francs.

Rachel supplie Augustine de lire le rôle.

— Y songez-vous ? répond celle-ci. Et mes yeux ?

Or, il faut l'annoncer à nos lecteurs, ces yeux, les plus grands et les plus beaux du monde, sont myopes au suprême degré, ce qui ne laisse pas d'être un grand charme à la ville, attendu que la comédienne, pour vous reconnaître, est obligée d'y regarder de fort près et de vous montrer dans tout son éclat sa gentille prunelle.

Mais, sous la rampe et devant le public, être obligée de se coller au nez une brochure, voilà qui devenait beaucoup moins gracieux.

— Je vais apprendre le rôle, dit-elle à la tragédienne.

— Vous n'avez que vingt minutes.

c'est impossible, ma chère, objecte mademoiselle Félix.

— Bah! pourquoi donc? réplique Augustine.

Sans plus de retard, elle prend la brochure, parcourt les vers, tout en s'affublant du costume de la confidente, arrive en scène, débite le rôle d'un bout à l'autre et ne bronche pas d'une syllabe.

Rachel et le caissier furent dans le ravissement.

A peine le Théâtre-Français avait-il eu le loisir d'apprécier l'intelligence et le mérite de mademoiselle Brohan, qu'il fut tout à coup menacé de la perdre. Une maladie étrange, inexplicable, vint arracher la jeune fille à l'étude de ses rôles.

Les plus célèbres médecins, consultés tour à tour, déclarent qu'Augustine a un commencement de cancer au sein droit.

On parle d'une opération terrible.

Afin de rendre cette opération moins dangereuse, on soumet l'actrice à un régime débilisant qui la réduit, au bout de six semaines, à un fort bel état de marasme.

Nos opérateurs, trouvant leur sujet assez maigre, se disposent à le mutiler sans le moindre scrupule.

Heureusement, ils ont l'idée de réclamer l'assistance de Ricord, qui les traite d'ignares, et d'un simple revers de bistouri, fait sortir une aiguille du sein de la malade en disant :

— Vous avez eu tort, chère belle, de

prendre ceci pour une pelote. Ne commettez plus de semblables erreurs.

Du premier coup d'œil l'adroit chirurgien devina la présence de cette aiguille, avalée par l'actrice, et qu'un phénomène bizarre de circulation avait amenée là.

Quinze jours après, Augustine, parfaitement guérie, jouait à Saint-Cloud devant Sa Majesté Louis-Philippe.

Or, —devons-nous le dire, et pourratt-on jamais nous croire? — le roi citoyen, l'homme rangé, le respectable père de famille eut pendant huit jours la tête à l'envers après cette représentation. Constamment l'image de la sémillante Toinette du *Malade* lui trottait dans la cervelle.

Il s'oublia jusqu'à dire à la reine :

« — Comme elle a de beaux bras !
Vous savez, madame, que de beaux bras
annoncent d'autres charmes ? »

Marie-Amélie allait reprocher à son
époux l'inconvenance d'une telle admi-
ration, lorsque M. Guizot parut, ayant
sous le bras son portefeuille garni de
notes très-sérieuses.

Il se mit en devoir de les communi-
quer au roi.

Louis-Philippe regarda d'un air dis-
trait les paperasses diplomatiques; puis,
au moment où son ministre cherchait à
le convaincre de la duplicité des cours
d'Allemagne, il s'écria tout à coup, en
se frappant le front :

« — Et comme elle entend Molière ! »
Ceci explique pourquoi la pièce du

les Amoureux sans le savoir, — le Testament de César, — la Vieillesse de Richelieu, — la Tour de Babel, — le Carrosse, — l'Ombre de Molière (elle y remplissait le rôle de la muse comique, et Rachel celui de la muse tragique), — *le Château de cartes, — le Roi attend, — les Lundis de madame, — le Béarnais, — Don Guzman, — le Pour et le Contre, et le Songe d'une nuit d'hiver,* sans oublier *la Famille Poisson*, où elle se montra si délicieuse de naturel et de verve.

Augustine n'a pas créé, mais elle a transformé et rajeuni les rôles charmants du *Caprice, — de Mademoiselle de Belle-Isle, — des Demoiselles de Saint-Cyr, — de la Marquise de Senneterre* et du Ma-

riage de Figaro, qui n'eut jamais de plus vive et de plus spirituelle Suzanne.

Mais ce n'est pas la comédienne seule que nous avons à peindre.

On peut affirmer sans rien craindre des contradicteurs, que mademoiselle Brohan est une des femmes les plus remarquables de notre époque.

Elle sème l'esprit partout.

Ses saillies heureuses courent le monde, et nous arrivons bien tard pour glaner dans cette moisson pétillante.

Un acteur, affligé d'un pied bot, se plaignait amèrement devant elle d'une infirmité qui entravait nécessairement sa marche dans la carrière.

— C'est vrai, dit Augustine. Pauvre

garçon ! Quand vous aurez un pied dans la tombe, tâchez que ce soit celui-là !

M. Buloz, commissaire royal en 1845, rencontre, un soir, Brohan dans les corridors du théâtre.

— Ah ! ma chère, dit-il, que je vous raconte une bonne bêtise ?

Elle s'arrête, le regarde et répond avec le plus grand sérieux :

— Parlez !

Il est rare que l'esprit ne soit pas un peu méchant. Celui d'Augustine a quelquefois ce défaut. Apprenant un jour l'hymen de sa camarade Plessy avec M. Arnould, elle s'écrie :

— C'est impossible, ils ne sont pas mariés !

On lui proteste que l'affaire est conclue au civil comme à l'église.

— Taisez-vous, reprit-elle, j'y croirai seulement le jour où ils plaideront en séparation.

Sous le règne de Buloz, une actrice favorite était atteinte pour la deuxième ou troisième fois de l'une de ces indispositions, dont le terme connu prête à la médisance plus qu'à la pitié.

— Sait-on quel est le père? demande un curieux dans le cabinet de Verteuil.

— Non, dit Augustine; la justice informe.

Du reste, la spirituelle fille ne se ménage pas elle-même, et, répondant à un impertinent de ses amis qui lui adressait à brûle-pourpoint une question per-

sonnelle du même genre, bien qu'il sût à quoi s'en tenir :

— Mon Dieu ! je l'ignore absolument, dit-elle : j'ai la vue si basse !

Tout cet esprit n'a rien de commun avec les vulgarités du calembour, trop appréciées dans notre siècle. Quand mademoiselle Brohan descend au jeu de mot pur et simple, elle lui donne un cachet de finesse tout particulier.

— Votre sœur Magdeleine va donc se marier avec Bataille¹ ? lui demande, un jour, Arsène Houssaye.

— Non vraiment, dit Augustine, ils ont rompu².

Chanteur de l'Opéra-Comique.

² Quelques mois après, Magdeleine épousa M. Hu-chard.

— Par exemple! en êtes-vous sûre?

— Très-sûre. Elle ne veut plus de Bataille, puisqu'elle demeure à présent rue de la Paix!

En 1847, notre héroïne fit un voyage à Londres, où le prince Louis Bonaparte la reçut à merveille.

Invitée à dîner dans la Cité par le neveu de l'Empereur, elle trouve au nombre des convives une de ses anciennes connaissances de Paris, ce fameux comte d'Orsay, qui, après avoir dévoré plusieurs fortunes, venait, par une chance heureuse, d'hériter de cinquante mille livres de rente.

— A présent que vous voilà redevenu riche, mon cher comte, lui demande le prince, qu'allez-vous faire?

— Lui? dit Augustine : il fera des dettes.

Mademoiselle Brohan regagna la France à l'époque où le choléra sévissait avec le plus de rigueur.

Elle demeurait alors sur le boulevard Mont-Parnasse, et les habitants de ce quartier n'ont pas perdu le souvenir du dévouement surhumain dont elle donna la preuve. Non contente de verser tout ce qu'elle possédait en numéraire dans la caisse des ambulances, la charitable actrice alla s'asseoir au chevet des victimes du fléau, rivalisant d'héroïsme avec les filles de saint Vincent de Paul.

Augustine a un vrai cœur d'artiste et une âme de chrétienne, bien différente en cela d'une illustre sociétaire, sa ca-

marade, qui vingt fois a refusé de jouer pour les pauvres.

L'esprit de bienfaisance a été jusqu'à rendre mademoiselle Brohan auteur.

Elle a écrit nombre de charmantes bluettes que ne désavoueraient pas nos premiers noms littéraires.

Sans avoir jamais eu l'idée de prendre la plume, il lui était arrivé fort souvent déjà de guider par d'excellents conseils beaucoup de jeunes fantaisistes, dont les œuvres enrichissent le répertoire moderne. M. Octave Feuillet, un de ses plus intimes amis, peut dire si nous renseignons mal nos lecteurs.

Vers 1847, on organisait une fête à l'hôtel Forbin-Janson, au profit des jeunes orphelins.

Sa majesté le roi des critiques, prié par les maîtres du logis de composer un acte pour la circonstance hésita, balbutia et ne sut que répondre.

Ce grand pourfendeur des pièces d'autrui est parfaitement incapable d'agencer une scène, ce qui lui laisse beaucoup de loisir pour juger les auteurs dramatiques et leur donner sur le genre de savantes leçons.

Janin se trouvait donc fort mal à l'aise, lorsque heureusement Augustine parut.

— Tenez, s'écria-t-il, voici mademoiselle Brohan qui vous fera beaucoup mieux que moi et plus vite la pièce demandée!.... Ma chère, ajouta le gros être, en baisant la main de l'actrice,

vous saurez que c'est pour une bonne œuvre.

— Ah ! fit-elle... Eh bien, j'accepte!.. au petit bonheur !

Deux jours après, les commissaires de la fête recevaient un délicieux proverbe qui a pour titre *Compter sans son hôte*.

La représentation de la bluette d'Augustine produisit onze mille francs, y compris le résultat de la vente du manuscrit imprimé.

Une bourse de velours à la main, madame de G*** se tenait, comme quêteuse, à la porte de la salle, afin de recueillir cette dernière recette.

Elle vit passer une dame fort élégante qui prit la brochure et donna son aumône.

— Un double louis! dit la quêteuse, interrogeant Augustine du regard, comme pour lui demander le nom de cette personne généreuse.

— Oh! ce n'est pas trop, répond Brohan; le cachemire qu'elle a sur les épaules vous coûte bien davantage!

C'était madame Doche.

M. de G*** se livrait alors à d'incroyables folies pour l'illustre dame aux camélias.

Augustine devint à la mode. Tous les salons, à l'envi l'un de l'autre, lui firent accueil. Elle était adulée, flattée, cajolée par les cercles aristocratiques. Duchesses, marquises ou comtesses, les plus nobles, les plus distinguées, les plus

fières, tenaient à honneur de se montrer partout avec elle.

Jalouse des prémices accordées à l'hôtel Forbin-Janson, madame de Castellane voulut à son tour avoir un proverbe d'Augustine, et Paris élégant courut applaudir *les Métamorphoses de l'Amour*, dans cette jolie salle du faubourg Saint-Honoré, dont chaque recette tombe sur les pauvres en pluie d'or.

L'année suivante, la baronne de Paraza, voulant doter d'une église les habitants d'un hameau perdu de la Touraine, eut également recours à la plume de l'actrice.

Quitte ou Double, petit drame allemand rempli de verve, joué dans le salon de la baronne, obtint un succès mer-

veilleux. On loua jusqu'à cinq cents francs un simple fauteuil de spectateur, et nos bons Tourangeaux eurent leur temple, grâce à la pièce de mademoiselle Brohan.

Le théâtre a bâti l'église.

Au nombre de ses œuvres littéraires, Augustine ne compte pas seulement des comédies et des proverbes. Dans les heures paisibles de l'intimité, dans le calme de la famille, souvent elle rédige de petits poèmes, de fines et piquantes nouvelles, des fables, des allégories, des contes pleins d'une originalité gracieuse.

Nous avons lu quelques-unes de ces improvisations charmantes, jetées au hasard sur l'album d'un ami.

On nous permet d'en extraire quelques passages. Écoutez :

« J'étais triste et seule.

« Un jour que je dormais sans sommeil et que je rêvais sans rêve, un spectre habillé de gris des pieds à la tête, le visage placide et les yeux sans couleur, vint ouvrir ma porte.

« D'une voix lente et monotone, il me demanda s'il fallait entrer, je lui fis signe que oui.

« A peine eut-il franchi mon seuil, que je vis un autre spectre noir, au visage blême, se glisser par la porte ouverte et s'enfuir. Je le reconnus. Depuis longtemps il habitait avec moi ; c'était l'Ennui.

« — Bon voyage ! criai-je, en riant.

« Et j'allai au devant du spectre gris, lui faisant bon accueil et cordiale hospitalité.

« Je suis l'Habitude, me dit-il. Veux-tu de moi ici ?

« — Oui-da, et vite, répondis-je.

« Sans plus attendre, elle prit place à mon

foyer. Je m'accoutumai à elle, et même la pris en amitié. Elle était de douce compagnie et d'humeur égale. Nous vivions heureuses, lorsqu'un jour, au moment où nous causions ensemble, ma fenêtre vola en éclats, et l'Amour, qui voltigeait au dehors, entra bruyamment en cassant les vitres avec ses ailes.

« Je courus après lui, le recueillis dans mon sein, le réchauffai de mes baisers et l'abritai à mon foyer. Bientôt nous devînmes bons amis. Il m'apprit à parler comme lui, je lui appris à parler comme moi, et déjà nous nous entendions, quand l'Habitude vint à se lamenter.

« — Ne m'as-tu donc fait accueil que pour me chasser, ingrate ? me dit-elle. Que veut cet enfant étourdi ? Ne sais-tu pas que ses flèches blessent mortellement et qu'il tire au hasard ? De quoi s'avise-t-il ? n'étions-nous pas heureuses ?

« Je suivis l'Amour qui voulut quitter la maison ; mais l'Habitude me suivit, et je n'osai plus tourner la tête... »

Notre cadre restreint ne nous permet pas de citer entièrement cette bluette délicieuse. Nous en avons une autre sous les yeux qui a pour titre *la Fiancée*, et dont le style a plus de fraîcheur encore et plus de grâce.

« Je veux pleurer auprès du petit enfant de ma sœur.

« Viens, que je te berce, enfant.

« Il est un petit enfant que j'aime.

« Si j'étais un oiseau, je m'en irais joyeusement voltiger autour de son berceau.

« Si j'étais une fleur, je voudrais être cueillie de sa petite main rose.

« Et si j'étais la fée, la fée qui veille sur lui, je le prendrais dans mon voile blanc pour l'endormir sous mes baisers.

« Ce petit enfant, ce petit enfant que j'aime. »

Un jour, il faut l'espérer, la modestie de l'actrice permettra d'imprimer ces

inspirations de sa muse légère ¹. Jusqu'alors elle s'est montrée, sur ce point, parfaitement intraitable, et la publicité ne la séduit en aucune sorte. Pendant des mois entiers, la Comédie-Française lui demanda vainement l'autorisation de jouer un de ses proverbes.

¹ Mademoiselle Brohan excelle surtout dans le genre épistolaire, et nombre de lettres piquantes, écrites de sa main, courent le monde. Nous avons pu en arrêter une au passage.

« L'amour est le plus charmant des rêves; mais, monsieur, outre que je rêve peu, vous êtes marié : — ne le saviez-vous pas ?

« J'aime mieux rire de vos poursuites que de m'en trouver offensée; je dois à notre amie de vous éconduire poliment. Or, je veux bien discuter avec vous. Le rôle de maîtresse est en général blessant; mais enfin, comme il réserve intacte la chère et indispensable liberté, il faut bien parfois s'y résoudre. Mais, monsieur, être la maîtresse d'un homme marié, peut-on bien y penser de sang-froid? — Partager! — quel hor-

— Vous ne la déciderez, dit Verteuil au directeur, qu'en la mettant en face d'un acte de dévouement ou de bienfaisance. Elle y tombera comme dans un piège.

Buloz appela, le lendemain, la jeune sociétaire.

rible socialisme ! — Je ne vous parle pas de mille détails repoussants ; j'admets, pour vous plaire, qu'un homme ait de l'estime pour sa légitime moitié et de l'amour pour sa maîtresse, — cela se peut, cela s'est vu. Mais, monsieur, quand bien même votre muse amoureuse vous inspirerait les plus grandes folies du monde, votre ménage est là qui, tôt ou tard, vous fera rentrer au gîte. C'est bien pour la maîtresse qu'on se lève de bonne heure, qu'on court, qu'on s'attarde, et tout cela est charmant, jusqu'au jour où le temps pluvieux fait préférer le foyer à la rue, le dîner à l'amour ; — car il faut revenir au vrai, il le faut. Vous aurez pour vous y forcer votre bon sens, votre bon cœur... et votre estomac. Je vous fais grâce des enfants et des accès de goutte. >

— Voyons, lui dit-il, permettez-nous une représentation de *Compter sans son hôte*, une seule?

— Non, répondit Brohan, mille fois non! Je ne veux pas m'exposer à la jalousie des auteurs et à la méchanceté des critiques. Ils disent déjà que je me fais des rôles.

— Mais nous voulons votre proverbe pour un bénéfice, ma chère.

— Ah!...

— Delphine Mante, vous le savez, reste sans fortune après la mort de sa sœur...

— Il s'agit du bénéfice de Delphine? Prenez ma pièce, alors, et donnez le rôle à madame Allan.

Satisfait de cette première concession,

Buloz ne demanda rien de plus ce jour-là ; mais vers la fin de la semaine, il dit à Augustine :

— Quel dommage !... Si vous consentiez à jouer vous-même, on triplerait la recette.....

— Vous êtes fou, Buloz !

— Non, certes. Toute la curiosité du public se portera de ce côté. Voyez ce que vous avez à faire.

— Je jouerai, dit-elle.

Et voilà comment, le 1^{er} mai 1849, nous avons pu applaudir mademoiselle Brohan comme actrice et comme auteur ¹.

¹ On nous reprochera peut-être de ne pas insister davantage sur le talent d'Augustine, au théâtre. Les jours où son nom se trouve sur l'affiche, on voit certain banc de l'orchestre se remplir de vieillards qui ont l'air de ressusciter, et qu'on ne voit que

Mais le succès qu'elle obtint ne la fit point revenir sur la ferme détermination qu'elle avait prise de ne pas laisser représenter une seconde fois *Compter sans son hôte*. Ni les prières de Buloz, ni celles de ses successeurs ne purent la fléchir.

Dès que l'administration lui parle de ses œuvres, elle s'écrie :

— Allons donc ! j'ai trop de talent pour jouer de si mauvaises pièces !

Elle fut la première à conseiller de

ces jours-là. Le fait nous semble très-caractéristique. Il y a chez mademoiselle Brohan des qualités sérieuses et une science des traditions que sa mère ne possédait pas à un aussi haut degré, et que sa sœur jusqu'ici n'a point conquises. Un seul mot peint le talent de notre héroïne, et, ce mot, nous l'avons entendu répéter plus d'une fois : c'est que Molière aurait beaucoup de peine à se passer d'elle.

mettre à l'étude les proverbes d'Alfred de Musset. Le rôle du *Caprice* lui était promis, et déjà les répétitions commençaient avec Anaïs et Maillart, lorsque mademoiselle Judith, toute-puissante sous la direction Buloz, fit changer la distribution de la pièce, prenant pour elle le rôle d'Anaïs, donnant celui de Maillart à Brindeau, et celui d'Augustine à madame Allan, qui arrivait de Saint-Pétersbourg.

Cette victoire coûta cher à Judith et à sa protégée.

Augustine se vengea du passe-droit par un déluge de traits satiriques. Elle demandait à chaque instant à ces dames l'adresse de leur dentiste et faisait des

râteliers de celui-ci l'éloge le plus pompeux.

Voyant madame Allan causer avec Judith, dans un coin des coulisses, elle s'écria :

— Je gage qu'elles échangent une dent contre moi !

C'était un feu roulant quotidien.

— De quoi parlez-vous? demandait-elle, un soir, à Ravergie et à Provost, les deux causeurs les plus intrépides du foyer.

— Nous parlons de la création du monde, répondirent-ils.

— Je n'y étais pas. Voyez madame Allan ! dit Augustine.

Encore aujourd'hui, quand son fils

Maurice, âgé de vingt-sept mois ¹, n'a pas été sage, elle le menace de lui faire faire le tour de l'actrice russe.

L'enfant jette les hauts cris et pleure toutes ses larmes, tant la perspective l'épouvante.

On se vengeait d'Augustine en la vouant à mille taquineries administratives. Ce fut ainsi qu'on lui infligea

¹ Cet enfant, dans l'intimité du cercle de la comédienne, a reçu, nous ne savons pourquoi, le bizarre surnom de *Machino*. Nous signalons le fait pour expliquer l'autographe qui termine ce volume, et qu'un de nos souscripteurs a bien voulu nous communiquer.

Le même souscripteur nous donne dans sa lettre les détails que voici :

« Mademoiselle Brohan adore les enfants. Elle en a espéré un toute sa vie, et la naissance de Maurice a été pour elle un bonheur suprême. Vingt fois je l'ai entendu dire : — « Je donnerais tout ce que je possède, et monsieur son père, pour avoir un fils. »

cent francs d'amende pour n'avoir pas paru un dimanche gras, dans la cérémonie du *Malade*, à laquelle toute la troupe est tenue d'assister.

Le mardi suivant même spectacle, terminé par la même cérémonie.

Augustine. après avoir joué *Toinette*, rentre dans sa loge, reprend son costume de ville, descend au cabinet de Buloz, tire sa bourse et lui compte gravement dix louis.

— Je pense, dit-elle, que cette fois ce doit être le double.... Bonsoir !

Pendant l'été de 1850, mademoiselle Brohan demanda un congé de six mois et alla donner quelques représentations à Bordeaux.

Radieuse de jeunesse et de beauté, régnant sur les esprits comme sur les cœurs, elle reçut dans cette ville des hommages infinis et des marques d'adoration à rendre une déesse jalouse. Chaque soir c'était une nouvelle fête, un nouveau bal, un nouveau festin. La plus haute société briguit l'honneur de lui faire accueil.

Invitée à dîner par le roi d'Aquitaine ¹, Augustine se rendit à l'invitation.

Avant d'arriver au seuil du logis splendide où l'attend son hôte, elle traverse une avenue admirablement sablée.

¹ On surnommait ainsi M. Dufour, armateur excessivement riche.

Tout à coup elle s'aperçoit qu'on la laisse marcher seule et que la compagnie s'écarte.

Surprise, elle se retourne.

Derrière elle, trois domestiques en livrée enferment sous une grille, par ordre du maître, chacun des pas que ses pieds mignons impriment sur le sable.

Ceci était de l'idolâtrie au premier chef.

Augustine devait quitter Bordeaux le lendemain.

Quand elle se leva de table, toutes les coupes furent brisées, et les convives cassèrent le grand ressort de leurs montres, comme si, après le départ de la charmante actrice, elles ne devaient plus

marquer l'heure d'une joie, ni signaler l'instant d'un plaisir.

On avouera que messieurs les Bordelais sont passés maîtres en matière de galanterie.

Mademoiselle Brohan quitta les bords de la Gironde pour aller se faire applaudir au delà des Alpes.

A Turin, la noblesse italienne se montra plus prodigue encore d'enthousiasme, s'il est possible, que messieurs les négociants de Bordeaux. Les ovations de la scène provoquaient à la ville des triomphes aussi flatteurs.

Dans une ascension au Mont-Cenis, nous voyons Augustine courir un danger fort grave.

Refusant de marcher sur la route grande et belle qui mène au sommet, elle s'obstine à monter à pic, en dépit des observations de ses amis de voyage. Aucun d'eux n'ose la suivre, et l'imprudente comédienne se trouve bientôt sur un escarpement terrible, où le vertige commence à la saisir.

Une vache est en train de paître au bord de l'abîme.

Augustine retrouve du sang-froid et s'élançe sur le dos de l'animal, qui l'emporte avec elle au travers des précipices.

La vache a le pied ferme ; elle ne bronche pas, et l'actrice, cramponnée à ses cornes, arrive saine et sauve à la cime de la montagne, où elle retrouve

ses compagnons épouvantés de son audace.

Or, ceci est de la témérité pure ; mais bientôt notre héroïne donne une preuve de véritable courage.

A la fin de la semaine suivante, elle traverse la vallée de Saint-Jean de Maurienne, avec sa cousine qui, depuis Paris, l'accompagne. Ces dames ont pour chevaliers le marquis de Saint-Marsan et deux comtes italiens.

L'obscurité tombe.

Nos voyageurs hument avec délice le frais aux portières, quand soudain plusieurs bandits se montrent à un détour de la route.

Devant leurs carabines le postillon s'arrête.

M. de Saint-Marsan et les Italiens s'élancent hors de la berline. Ils ont des armes. En les voyant le pistolet au poing, les bandits se décident à entrer en pour-parler.

Mademoiselle Brohan tremble qu'au milieu des ténèbres ses défenseurs ne soient victimes d'une surprise.

Elle allume du papier dans le creux de sa main pour éclairer la scène, le renouvelle à mesure qu'il menace de s'éteindre et lutte avec une héroïque intrépidité contre la douleur.

Les brigands intimidés disparaissent.

Mais Augustine a la peau de la main gauche complètement rôtie.

Depuis Mucius Scévola, rien de semblable n'avait eu lieu.

A l'expiration de son congé, mademoiselle Brohan vint reprendre à la Comédie-Française le cours de ses représentations ; mais elle fut presque aussitôt forcée de les interrompre.

Les symptômes d'un mal effrayant se manifestèrent chez la comédienne.

Après avoir allumé tant de cœurs, ses yeux, ses beaux yeux menaçaient de s'éteindre. Un nuage sombre voilait cette paire d'étoiles, et le bruit se répandit qu'Augustine devenait aveugle.

D'abord on n'en voulut rien croire.

On s'imagina qu'il y avait là-dessous quelque amour, jaloux du public, et qui retenait son idole en chartre privée.

Malheureusement, la maladie était trop

certaine, les médecins vinrent la confirmer par leur témoignage.

Menacée, si jeune encore, d'un accident sinistre, Brohan conservait néanmoins toute sa gaieté, de façon que les incrédules n'en voulaient pas démordre, surtout mademoiselle N***, qui, saluée un soir par la malade, s'écria d'une voix aigre-douce :

— Ah ! vous y voyez donc, vous me reconnaissez ?

— Non, ma chère, dit Augustine, je vous sens.

Les petits journaux ont vécu et vivent encore sur les mots qu'ils empruntent à la spirituelle actrice.

Nous connaissons un adroit rédac-

leur qui, dans ses jours de pénurie, va causer dix minutes avec elle, prend des notes et rapporte au grand complet son numéro du lendemain.

C'est à mademoiselle Brohan qu'on a volé ce mot célèbre :

« — J'aime mieux prêter au ridicule qu'à Alexandre Dumas. »

Visitez-la chez elle, abordez-la dans une promenade ; faites-la causer le matin, à midi ou le soir ; essayez de l'interroger à l'improviste, elle vous répondra toujours par un trait joyeux , par une saillie désopilante.

Son médecin la rencontre au Palais-Royal, galerie de Valois, dans un état de grossesse fort avancée.

— Quelle imprudence ! s'écrie-t-il, je vous avais défendu de sortir.

— Ne me grondez pas, docteur, répond-elle ; je vais chez Séraphin, pour amuser cet enfant.

Certain ministre qui, sous la république, avait fort compromis les finances, parlait devant elle avec amertume des événements de décembre.

— Ah ! que voulez-vous, mon cher ? dit Augustine : l'Empire c'est la paye !

— Nous en passons, et des meilleurs.

Levassor, à l'époque où les tables et les guéridons conversaient avec les hommes, assurait, au foyer de la Comédie, qu'il avait eu avec une table de sa connaissance un entretien du plus vif inté-

— Je lui ai demandé, disait-il, quelle est la forme de gouvernement la plus sage; elle m'a répondu sans hésiter : « — La république. — Alors, objectai-je, pourquoi Napoléon est-il devenu empereur? — Parce que, reprit-elle, c'est le premier de tous les républicains. »

— Bon! je vois l'affaire, dit Augustine, c'est quelque table à laquelle on aura promis une sous-préfecture!

Mademoiselle Brohan tranche de l'esprit fort, et la crédulité n'est pas dans son caractère; cependant elle affirme parfois avec le plus grand sérieux qu'elle est douée de seconde vue.

Elle cite même à cette occasion des anecdotes étranges.

Pendant son séjour à Turin, le comte Nani, voyant qu'elle n'avait dans la science de Mesmer aucune confiance, essaya de l'endormir, et y réussit, au bout de quelques passes.

— Vous êtes lucide, belle dame, dit-il, après avoir secoué du front de son sujet les pavots magnétiques.

Augustine se moqua de lui.

Le lendemain, dans une promenade sous un bois d'orangers, elle interrompit la conversation pour s'écrier, sans tourner la tête :

— Eh ! voici le comte derrière nous !

Faisant alors volte-face, elle regarde et ne voit personne à cause de la myopie qui l'afflige ; mais ses compagnons signa-

lent effectivement à cent pas de distance le magnétiseur, qui s'approche et dit :

— C'est par un acte de ma volonté, mademoiselle, que vous m'avez aperçu sans le secours de vos yeux.

Augustine se trouva mal de saisissement.

Lors des fêtes militaires de Satory, la seconde vue dont il est question se révéla d'une façon plus étrange encore, et la clairvoyante actrice annonça l'Empire.

Jugez du miracle!

Voyant un régiment de carabiniers qui venait à elle au galop, mademoiselle Brohan se sauve, et laisse tomber dans sa fuite un mouchoir de dentelles de Flandre.

— Si on le ramasse avant le sixième escadron, dit-elle à ceux qui l'accompagnent, c'en est fait de la république.

Avant le cinquième, un galant officier le lui rapporte au bout de son sabre, et notre héroïne de crier :

— Vive l'Empereur !

Mais voici le fait le plus extraordinaire.

Il n'est pas seulement raconté par la comédienne ; le duc de Richelieu et l'auteur de la *Ciguë* vous le certifieront, si bon vous semble.

C'était à une première représentation au Théâtre-Français.

Émile Augier, braquant sa lorgnette sur une loge de la galerie, dit à Brohan :

— Voilà Chaudesaigues.

— Hein?..... Chaudesaigues! répond
Augustine. Est-ce qu'il n'est pas mort?

Lorgnant à son tour, elle ajoute :

— Oui, c'est bien Chaudesaigues.

Moins de deux heures après, celui qui
avait été l'occasion de ce dialogue rentrait
dans sa pauvre mansarde d'homme de
lettres et mourait de mort subite.

Si vous pouvez expliquer cela, vous
nous surprendrez beaucoup; mais, en
vérité, la chose eut lieu comme nous
venons de le dire ¹.

¹ Madame de P*** cite un quatrième fait dont elle
a été témoin. Se trouvant avec Augustine à Ville-d'A-
vray, celle-ci lui dit tout à coup : — Retournons à
Paris, je joue ce soir. — Vous vous trompez, ma
chère; l'affiche annonce *Adrienne Lecouvreur*, je l'ai

Depuis le dépérissement de son organe visuel, Brohan transforme ses adorateurs en autant de secrétaires intimes, et leur dicte.... Que leur dicte-t-elle? ses *Mémoires*? non certes. Elle n'est pas assez prétentieuse pour donner dans les travers d'Alexandre Dumas et de madame Sand. Notre héroïne dicte tout simplement ses souvenirs, qui paraîtront sous ce titre curieux : *Historiettes d'Augustine Brohan*. Dès aujourd'hui nous devinons ce que cela peut être, avec l'es-

vu de mes propres yeux; c'est à coup sûr une représentation de Rachel, répond madame de P***. La comédienne insiste; on part. A leur arrivée à Paris, elles trouvent l'affiche d'*Adrienne* remplacée par celle du *Mariage de Figaro*, avec Augustine dans le rôle de Suzanne. Rachel venait de partir à l'improviste pour le midi de la France, où sa sœur Rebecca demandait à l'embrasser avant de mourir.

prit fin, délicat, la verve maligne et les relations connues de cette autre Sophie Arnould.

Tallemant des Réaux rentrera sous terre.

Mademoiselle Brohan sait par cœur tout son siècle. Elle est étroitement liée avec les plus hauts personnages, avec les femmes de la plus incontestable distinction.

Tous les jours on la rencontre à la promenade avec la princesse de la Trémouille, et les binocles braqués, aux Italiens, sur les loges et les avant-scènes, aperçoivent très-souvent Augustine à côté de la marquise de Carai.

Parmi les nombreux adorateurs de mademoiselle Brohan, nous devons citer

Émile Augier, le marquis de Saint-Marsan, le comte Waleski et Octave Feuillet.

Ce fut le petit-fils de Pigault-Lebrun qui se montra le plus enthousiaste en matière de sentiment.

Mais Augustine a des délicatesses de femme bien élevée que ces messieurs se refusent trop souvent à comprendre.

L'auteur de *la Ciguë* consomme par jour une quantité de cigares prodigieuse.

Il fumait jusque dans le salon de l'actrice qui trouvait la chose d'une bienséance médiocre. Sans lui adresser là-dessus de reproche direct, elle cherchait à le convaincre que le tabac nuisait beaucoup à la santé.

— Bah ! s'écria le partisan du cigare,

mon père a soixante ans et il fume sans cesse.

— Eh bien ! s'il n'avait pas fumé, dit Augustine, il en aurait soixante-dix !

A la Comédie-Française beaucoup de ces dames s'occupent à trouver des ridicules extérieurs et des défauts physiques à l'homme qu'elles n'ont pas.

Mademoiselle Judith, un jour, dit à Brohan :

— Je viens de rencontrer Augier sur le pont Royal. Pourquoi donc a-t-il ainsi le nez de travers ?

— Lui ! repart Augustine. Je ne m'en suis pas encore aperçue. C'est peut-être le vent.

Généreuse, bonne, dévouée, sensible,

mademoiselle Brohan sauve les situations exceptionnelles par une dignité de conduite qui permet au moraliste le plus rigide de fermer les yeux et de ne rien voir¹.

Sa sœur Madeleine, élève particulière de Samson, continue à la Comédie-Française les traditions de tenue parfaite, d'élégance exquise et de diction pure,

¹ Elle pousse cette dignité personnelle jusqu'à l'excès, ne voulant pas même être suspectée en ce qui touche le désintéressement. Beaucoup de ses amis savent qu'elle a refusé des millions. Quand le théâtre la laisse libre, au lieu d'aller péniblement recommencer le *Roman comique* à l'instar des tragédiennes de ce temps-ci, Augustine voyage, visite les montagnes et chevauche comme la plus intrépide des amazones. Elle se lève à six heures du matin, et fait presque toujours à pied le trajet de Paris à Neuilly, où elle a sa maison de campagne.

que lui ont transmises sa mère et Augustine. On dit les trois Brohan, comme on dit les trois Grâces.

Outre Madeleine, l'héroïne de ce petit livre a deux sœurs jumelles, qu'elle a dotées de sa bourse, et qui l'une et l'autre ont été mariées, le même jour, dans la petite église de Fresnes-les-Rungis.

Mademoiselle Brohan reçoit tous les jeudis.

Ses réunions sont charmantes. On y fait de la musique, et surtout on s'y livre à ce joyeux esprit de conversation, qui tend de plus en plus chaque jour à s'effacer de nos mœurs, et qui est cependant un des traits les plus distinctifs de notre caractère national.

N'est pas admis qui veut chez Augustine. On n'y trouve aucune femme de théâtre, il n'y a que des femmes du monde.

Quelqu'un disait à Rachel en présence de Brohan :

— Pourquoi n'étiez-vous pas hier rue Mondovi ? La fête était superbe.

— Mon Dieu, répondit Hermione, dont l'orgueil souffrait beaucoup de laisser voir qu'elle n'avait point été invitée, j'étais en proie à une migraine affreuse, et je n'ai pu m'y rendre.

— Ah ! ma bonne amie, dit Augustine, si j'avais pu croire que vous consentiriez à nous déclamer quelque chose..... Mais vous prenez si cher !

Elle faisait allusion à un bénéfice qu'on avait essayé d'organiser en faveur de Suzanne Brohan¹.

Rachel ayant demandé mille écus pour jouer un acte de *Phèdre*, le bénéfice n'eut pas lieu.

Mademoiselle Félix a une peur terrible de l'esprit de sa camarade.

Il lui revint, un jour, aux oreilles un mot très-alarmant.

Léopold Lehon, se trouvant chez Augustine, abrégéa tout à coup sa visite et prit son chapeau pour sortir.

— Eh! dit Brohan, vous me quittez; Où allez-vous?

¹ C'était un droit acquis à la mère d'Augustine par vingt années de service au théâtre.

Madame de Tencin lui avait fait présent la veille, ce qui prouve qu'elle tenait médiocrement au cadeau.

Rachel fut désarmée.

Quelques semaines plus tard, elles se retrouvèrent l'une et l'autre à un dîner chez le duc de Richelieu.

Soit que mademoiselle Félix gardât toujours rancune à sa rivale, soit qu'elle fût malade, elle ne fit point honneur au repas et ne voulut rien boire.

— Au moins un verre de Porto? dit le duc, insistant pour la troisième ou quatrième fois.

— Eh bien, j'y consens, dit Rachel, à condition que je garderai la timbale.

On buvait dans de petites timbales.

en vermeil, d'une forme extrêmement élégante.

— Vraiment oui, qu'à cela ne tienne!
répond M. de Richelieu.

Dès lors, et à la même condition, Rachel consent à boire de tout, du Xerès, de l'Alicante, du Johannisberg.

Bref, elle emporte six ou huit timbales.

Mademoiselle Brohan, nous devons le dire, n'a jamais pu éprouver une affection bien vive pour l'illustre tragédienne. Celle-ci la rendait victime comme les autres de cette personnalité odieuse qui ne souffre à côté d'elle aucun triomphe. Quand Augustine avait un succès dans une pièce, Rachel fai-

sait au plus vite enlever cette pièce du répertoire.

Et puis Brohan, généreuse comme une reine, n'aime pas la lésinerie et repousse les gens affectés d'instincts cupides.

Au mois de février 1848, quand la peur ou l'égoïsme fermaient toutes les bourses, Augustine se hâta d'envoyer une somme de cinq cents francs à la caisse de secours des artistes dramatiques.

Nous pouvons citer de notre héroïne une quantité prodigieuse de traits de bienfaisance et de dévouement, plus admirables les uns que les autres ¹.

¹ On assure que M. Jules Barbier peut seul expliquer le motif de certain voyage à Londres, où il eut

Elle reçoit par jour quinze ou vingt lettres de pauvres comédiens, et jamais il ne lui arrive de répondre par un refus. L'année dernière, elle a acheté une maison de campagne tout exprès pour y installer sa nourrice et son père nourricier, tous deux fort avancés en âge et sans fortune.

Ses domestiques l'adorent.

Ils sont depuis douze ans à son ser-

à accomplir, de la part d'Augustine, auprès des princes, une mission qui fait le plus grand honneur au caractère de l'actrice. Mademoiselle Brohan l'attendait à Boulogne. Pour charmer les ennuis de l'attente, elle s'occupait à broder; mais ses aiguilles étaient détestables et cassaient à chaque minute. Perdant tout à coup patience, elle prend le paquebot, traverse elle-même le détroit, achète des aiguilles anglaises dans un magasin de Piccadilly, et revient par la marée suivante reprendre son travail interrompu.

vice, et ils se précipiteraient pour elle dans les flammes sur un signe. François, son valet de chambre, est un vrai caniche fait homme.

En 1847, elle sauva le libraire Hetzel d'une faillite imminente, en lui obtenant une commande considérable du ministre de l'instruction publique.

Une jeune personne arrive un jour tout en pleurs dans l'appartement de la rue Mondovi. L'infortunée est sur le point d'être mère. Elle assure que sa famille la tuera, si l'on apprend son déshonneur, et déclare qu'elle veut se jeter à la Seine.

Brohan fait venir une voiture, conduit la triste fille chez un médecin, paye tous les frais de couche et déclare qu'elle

prendra soin de l'enfant, qui reste encore aujourd'hui à sa charge.

De semblables actes n'ont pas besoin de commentaires.

Un ex-directeur des Beaux-Arts, Garraud, se trouve compromis aux journées de Juin.

Le conseil de guerre l'envoie sur les pontons.

Mademoiselle Rachel connaissait fort intimement le condamné. On la supplie de faire une démarche en sa faveur, elle refuse. La famille de Garraud s'adresse à Brohan, qui frappe chez tous les ministres et ne leur donne ni repos ni trêve que la grâce du malheureux ne soit signée.

Tous les intimes de l'ancien directeur des Beaux-Arts se sont cotisés pour offrir à sa protectrice une fort jolie bague avec cette légende :

« Les amis de Garraud à Augustine. »

Précédemment nous avons dit qu'elle avait l'âme d'une chrétienne; on nous rapporte un fait qui vient à l'appui de nos paroles.

C'était l'an dernier, pendant la troisième et sinistre invasion du choléra. La courageuse actrice passa quarante-huit heures au chevet d'un jeune Américain, auquel elle était unie par un intérêt tendre, et que l'épidémie venait de frapper.

Son dévouement, se trouvant inutile

pour le salut du corps, elle appela un prêtre, et décida le moribond, qui était de la religion protestante, à se convertir au catholicisme.

Le clergé de Paris s'émut de cette conversion, et adressa des remerciements à notre héroïne.

Au reste, les prêtres de sa paroisse connaissent de longue date la bonté de son cœur et lui servent d'intermédiaires pour accomplir des œuvres de charité. L'abbé Deguerry, de la Madeleine, et l'abbé Guille, aumônier de l'un de nos hospices, savent mieux que personne que les revenus de la comédienne sont les revenus des pauvres.

Mademoiselle Brohan témoigne à ces deux prêtres les plus grands égards.

Ils l'ont suppliée de ne plus jouer *Tartuffe*; elle leur a promis de renoncer à ce rôle.

Jusqu'à présent elle a tenu parole.

Une femme est sauvée partout et quand même, lorsqu'elle réunit, comme Augustine, les plus merveilleuses qualités du cœur aux plus rares trésors de l'esprit.

Il faudrait écrire des volumes, si l'on voulait donner un recueil complet des saillies de mademoiselle Brohan. Ce qui la distingue, c'est avant tout la vivacité du trait, l'inattendu de la réplique.

M. Scribe, à la première représentation

de *la Czarine*, entendit au fond du parterre quelques sifflets insolents, dont ses oreilles furent offusquées outre mesure. Il entra, rouge de colère, au foyer des acteurs, et dit, en levant au ciel ses mains frémissantes :

— Oh ! ce public ! il ne respecte même pas mes cheveux blancs !

— Aussi, dit Augustine, si vous m'en croyez, à la prochaine pièce vous les ferez teindre.

L'actrice a pour courtisan fidèle un comédien très-connu, mais d'une laideur désespérante.

— Hélas ! Augustine, lui dit-il un jour, voilà bien des années que je

vous aime! serez-vous éternellement inflexible?

— Non, dit-elle; attendez que je sois aveugle.

Un soir de réjouissance nationale, étant descendue aux Tuileries avec Augier pour voir la fête, ils se trouvent au milieu d'une foule qui ne leur permet ni d'avancer ni de reculer.

Devant eux un honnête couple bourgeois cherche vainement à sortir de la cohue.

Le mari semble fort jaloux et trouve ses voisins beaucoup trop près de sa moitié.

— Monsieur! crie-t-il tout à coup, en se retournant du côté d'Émile, vous

venez de prendre.... la taille à ma femme!

— Par exemple, répond Augustine scandalisée, c'est impossible. Fouillez-le

Sans contredit le plus joli mot de notre comédienne est celui dont elle s'est rendue coupable envers une jeune actrice du Théâtre-Français, très-connue pour son gracieux minois, mais dont l'esprit, si elle en a, se cache si obstinément qu'on ne l'aperçoit jamais.

Cette jeune élève de Thalie frappe un soir à la porte de la loge de mademoiselle Brohan, se nomme, et crie avec impatience :

— Ouvrez ! mais ouvrez-moi donc !

— Ah ! çà, dit Augustine, est-ce qu'elle me prend pour une écaillère ?

Éminemment artiste et bon garçon, Brohan donne volontiers le bras à tout le monde et fait monter dans sa voiture les amis qu'elle rencontre. Si vous ne connaissez pas l'anecdote du chapeau de Béchard, vous trouverez cinquante personnes qui vous la raconteront dans ses détails les plus pittoresques,

Ce pauvre Béchard, avec son feutre !

Un homme est assommé, quand il court sur lui de pareilles chroniques.

Augustine ne donne pas seulement à ses admirateurs des leçons d'esprit d'à-propos, elle leur enseigne au besoin les

convenances et leur signale sans gêne un manque de tact ou une sottise.

Le comte de Sussy, trouvant notre comédienne fort à son goût, cherchait à la séduire par de grandes manières.

Traversant avec elle le pont des Arts, il jette une pièce de cinq francs à l'invalidé et passe outre, sans attendre qu'on lui rende le surplus.

A l'autre bout du pont, un aveugle demande l'aumône à nos promeneurs.

— Vous avez eu tort, monsieur le comte, dit Augustine, de ne pas ramasser votre monnaie.

Tirant aussitôt sa bourse, elle jette un louis à l'aveugle.

Mademoiselle Brohan réunit dans une même personnalité Ninon de Lenclos, Sophie Arnould et madame de Staël. Comme la première elle possède le double mérite de la délicatesse et de la grâce, et ne s'écarte jamais de la décence extérieure. Comme la seconde, elle a le génie pétillant de la réplique et du bon mot. Enfin on lui trouve l'élévation d'âme de l'auteur de *Corinne*, moins la pédanterie, dont elle se préserve toujours, quand il lui arrive de traiter avec autant de supériorité que de profondeur les questions littéraires et artistiques.

Chez mademoiselle Brohan la femme distinguée absorbe la comédienne.

On assure qu'elle prend pour devise avec un certain orgueil, dont personne ne la blâme, ce texte imité hardiment d'un vieux blason nobiliaire :

« Coquette ne veux, Soubrette ne
« daigne, Brohan suis. »

FIN.

ERRATUM.

Dans notre dernier petit volume, page 84, ligne 13, l'imprimeur nous a fait dire que Proudhon avait été arrêté et conduit à Sainte-Pélagie, le 5 juin 1819. — Le héros de la notice aurait ainsi subi une condamnation à l'âge de dix ans, ce qui eût été la preuve d'une perversité politique bien précocce. — Il faut lire 1849.

At instant the sea-fairies are everywhere -
at 3 1/2 in height & 1/2 in width the fairies are
seen, together, at - Currier's market; & some
of the others, of which I will say some at in
the

W. H. ...



1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1875

1876

1877

1878

ROSE CHÉRI

PARIS. IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 11.





Lacey del et sc

ROSE CHÉRI

Editeur

Impr. Hausenque & du P...

LES CONTEMPORAINS

ROSE CHÉRI

(ROMAN EN DEUX VOLUMES)

ROMAN EN DEUX VOLUMES

PARIS

ERSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

10, RUE MONTMARTRE, 10

1855

Le dépôt de la loi est fait le 20 Mars 1855. — Tout droit de tra-
duction et de reproduction est réservé.



cur

Mrs. W. C. Cheri

A. 2. 1.

LES CONTEMPORAINS

ROSE CHÉRI

(MADAME MONTIGNY)

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—
1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

ROSE CHÉRI

Ce bas monde fourmille de préjugés regrettables et d'erreurs tenaces.

En philosophie sociale, une des idées qui a le plus de racines, précisément peut-être parce qu'elle est la plus fausse, est celle qui relègue les artistes dramatiques dans un monde à part, et qui s'obstine à en faire une sorte de société

exceptionnelle, un peuple de parias, une caste maudite.

Voyez-les! examinez-les! s'écrient chaque jour d'inflexibles puritains. Quelle vie de désordre et quelles mœurs!

Or, ces mœurs, dont l'excentricité vous blesse, dérivent-elles de la profession même?

En vérité, non.

C'est votre endurcissement dans le préjugé qui en perpétue le scandale. Vous repoussez l'artiste, il se démoralise; vous l'affligez d'une sorte de déconsidération, il se déprave.

Si, par hasard, l'honnêteté reste dans le cœur d'une femme de théâtre, on peut regarder ceci comme un phénomène, tant vous lui donnez de motifs

pour s'en écarter, tant vous la récompensez mal de ses efforts.

D'autre part, il y a contre la vertu qui persiste à la scène une sorte de conspiration sourde, dont les premiers fils, si nous y regardons de près, se trouvent aux mains de la critique.

Messieurs les journalistes sont assez ordinairement des hommes de plaisir.

Chez eux, le sens moral n'est pas toujours au grand complet. Dans les coulisses la vertu les gêne. Elle dérange leurs plans de machiavélisme ; elle refuse de payer les caresses de leur plume d'une certaine monnaie dont ils se montrent fort avides.

Aussi les entendez-vous soutenir cette

thèse insensée, que la sagesse est incompatible avec le talent.

Si l'on en croit ces messieurs et la moralité de leur logique, il faut qu'une comédienne soit courtisane, livre chaque heure de sa vie au dévergondage, et lance intrépidement son bonnet par-dessus les moulins.

Nous faisons trop de cas du bon esprit de ceux qui nous lisent pour nous évertuer à combattre ce joli système.

On ne prouvera jamais, Dieu merci, que le travail, l'intelligence, le talent, les facultés artistiques vivent de ce qui les tue. L'histoire de Rose Chéri tout entière donne à ces grands philosophes le démenti le plus éclatant.

ROSE CHÉRI.

Cette histoire aura donc le mérite d'une réfutation.

Devant un fait, le sophisme tombe et ne se relève plus.

Il y a trente ans environ, nos provinces du centre étaient parcourues par une famille d'artistes, assez nombreuse, qui exploitait le théâtre des petites localités.

Le directeur de cette troupe nomade s'appelait Jean-Baptiste Cizos.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, fort actif et rempli d'intelligence. Il jouait les premiers rôles avec Sophie-Juliette Garcin, sa femme, douée comme lui de qualités d'autant plus recommandables qu'elles sont rarement l'apanage des comédiens de province.

Deux sœurs de madame Cizos ¹, avec leurs maris, et de vieux parents, qui se rendaient utiles autant que leur âge pouvait le permettre, composaient le reste de la troupe.

Thomas Cizos, père de Jean-Baptiste, avait résilié son pouvoir de directeur entre les mains de son fils.

A l'âge de soixante-quatre ans, il jouait encore les pères nobles.

Jamais, dans les villes où elle séjournait, la troupe ne causait le moindre scandale. Chacun de ses membres se distinguait par les mœurs les plus régulières et par des allures tout à fait en dehors du cabotinage.

¹ L'une se nommait Joséphine et l'autre Adèle. Joséphine était d'une beauté remarquable.

On voyait une famille rangée, aux habitudes simples et modestes; un personnel ayant de la tenue, de la distinction, de la décence; des comédiens dont la probité réglait scrupuleusement la conduite, et qui ne laissaient jamais à leur auberge l'ombre d'une dette.

De temps immémorial, pareille chose n'avait eu lieu.

Cela tenait du miracle, et les sympathies gagnées à la ville se traduisaient au théâtre en excellentes recettes.

Les Cizos et les Garcin n'étaient pas seulement des gens probes et de mœurs irréprochables; c'étaient de véritables artistes. Juliette chantait avec beaucoup de méthode, et son mari la secondait par une superbe voix de ténor. Celui-ci, dans

les moments de loisir que lui laissait l'administration de la troupe, s'occupait de peinture, et reproduisait les plus beaux sites des pays où l'on se trouvait.

A la fin d'octobre 1824, tous nos acteurs nomades arrivèrent, un jour, dans la petite ville d'Étampes.

Ils étaient attendus avec beaucoup d'impatience, et la salle du *Coq-en-pâte* se trouvait prête à les recevoir. On appelait ainsi une grange assez vaste, que les amateurs de la ville avaient fait décorer à leurs frais, pour se donner de temps à autre la joie du spectacle.

Précédés de leur excellente réputation, nos comédiens furent accueillis à ravir.

La municipalité d'Étampes avait reçu

de la municipalité de Chartres¹ des lettres contenant leur éloge, et, le soir même de l'arrivée de la troupe, les amateurs du *Coq-en-pâte* voulaient une représentation.

Mais Jean-Baptiste demanda grâce pour sa jeune femme enceinte, que le voyage avait accablée de fatigue.

Or, le lendemain matin, s'étant levé de bonne heure, afin d'aller dessiner la tour de Guinette, seul vestige de l'antique forteresse, dont Henri IV a démoli les remparts, notre directeur vit accourir son beau-père, Benoît Garcin, vieillard de cinquante-sept ans, qui, les jours de représentation, dirigeait l'orchestre.

¹ Cette ville était le point central de l'administration dramatique de Jean-Baptiste Cizos.

Au premier mot que celui-ci prononça, Jean-Baptiste replia son portefeuille et rentra bien vite à son hôtel.

Madame Cizos venait d'être prise des douleurs de l'enfantement.

Une heure après, elle accoucha d'une fille que l'on baptisa, le jour même, sous le nom de Rose-Marie.

C'est l'héroïne de ce petit livre ¹.

¹ Tous les biographes ont fait naître Rose en 1825. Ils étaient mal renseignés. En voici la preuve :

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL D'ÉTAMPES.

Du mercredi 27 octobre 1824, trois heures de relevée.—Acte de naissance de Rose-Marie Cizos, du sexe féminin, née ce jour à huit heures du matin, chez ses père et mère; fille en légitime mariage de Jean-Baptiste Cizos, artiste dramatique, âgé de vingt-deux ans — et de dame Sophie-Juliette Garcin, son épouse, âgée de vingt-deux ans, domiciliés à Chartres (Eure-et-Loir), de présent à Étampes, chez le sieur Hoyau, carrefour du Pont-Doré, n° 1. Les témoins ont

Nous saurons plus tard comment Rose-Marie Cizos est devenue Rose Chéri.

Sa mère la nourrit elle-même, ainsi que deux autres enfants qu'elle eut par la suite.

L'un de ces enfants est une fille, et l'autre un garçon ¹. Jamais elle ne con-

été les sieurs Thomas Cizos, artiste dramatique, âgé de soixante-quatre ans, grand-père paternel de l'enfant, et Jean-Joseph Benoit Garcin, artiste musicien, âgé de cinquante-sept ans, grand-père maternel de l'enfant, domiciliés en ladite ville de Chartres. — Sur la présentation de l'enfant et sur déclaration du père d'icelui, qui a, ainsi que les témoins, signé avec nous, maire, après lecture faite. — Signé : de Tullières, maire.

¹ Anna Chéri, gracieuse et piquante actrice, trouve moyen de se faire applaudir au Gymnase à côté de sa sœur. Quant à Victor Chéri, c'est un de nos jeunes virtuoses qui donnent le plus d'espérances. Il vient d'être admis à concourir au Conservatoire pour le prix de composition musicale.

Dès l'âge de cinq ans, Rose joua quelques bouts de rôle.

Ses grands yeux bleus rayonnaient d'intelligence. Elle avait une adorable tête blonde, un sourire de chérubin, une taille mignonne, et de petits pieds de sylphide, exercés déjà au pas chorégraphique.

Il était important d'utiliser de bonne heure tous les membres de la famille.

Les sœurs de Juliette avaient elles-mêmes des enfants. Petits garçons et petites filles sautaient du berceau sur le théâtre, chantaient, dansaient, dialoguaient, selon les divers spectacles, et rendaient à leurs parents des services réels.

Tous étaient musiciens de naissance et d'éducation.

Dans les opéras-comiques, on voyait cette troupe enfantine aborder résolument les chœurs.

Chants de tristesse ou chants de triomphe, hymnes rustiques ou hymnes guerriers, intonations vives ou lentes, rien ne les embarrassait; jamais l'orchestre n'avait à leur adresser le moindre reproche. Ces montagnards et ces montagnardes de sept ou huit ans, ces conspirateurs à peine dégagés de la layette et ces bandits qui sortaient de nourrice avaient du moins l'avantage de n'effrayer personne par leur taille, par leur barbe et par leur voix.

Le public les prenait en affection, et

les bonnes mères de famille, dévorant des yeux ces adorables petits choristes, les applaudissaient à outrance.

On comprend comme ces triomphes amusaient nos jeunes acteurs.

Musique, ballets, marches héroïques le long de la scène constituaient pour eux une récréation. Les pères et mères y trouvaient l'avantage d'exercer au théâtre et jusqu'au bord de la rampe une surveillance directe sur leur progéniture.

Le lendemain, nos artistes de la veille allaient passer la journée à l'école.

Ceux qui avaient atteint l'âge de dix ans étaient envoyés à la meilleure pension de l'endroit.

Ils changeaient de maîtres aussi sou-

vent que les parents changeaient de public; mais, habitués à cette éducation voyageuse, ils n'en faisaient pas moins des progrès sensibles.

On enseignait aux filles, outre la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'histoire, tout ce que doit apprendre une petite bourgeoise bien élevée, c'est-à-dire les travaux d'aiguille et la tenue d'une maison.

Sophie-Juliette se chargeait elle-même de cette partie de l'enseignement.

Elle savait mieux que personne combien l'ordre est nécessaire pour vivre d'une manière décente, lorsqu'on n'a pour budget que les recettes éventuelles d'un théâtre de province.

Monsieur et madame Cizos rêvaient

pour cette jeune famille une position plus élevée que la leur dans la hiérarchie artistique ; ils désiraient ne pas la voir assujettie aux fatigues et aux dégoûts du comédien nomade, pour lequel la compensation de la gloire n'existe même pas.

Prévoyant le cas où leurs enfants n'arriveraient à être que des acteurs médiocres , on les préparait d'avance à l'exercice d'une autre profession.

Rose, par exemple, eût été maîtresse de musique, si elle ne fût pas devenue une comédienne célèbre.

Son grand-père, excellent musicien, lui apprit le piano.

Quelquefois il arrivait que l'honnête famille, dans les chefs-lieux d'arrondisse-

ment où on la priaît de donner des représentations, ne trouvait pas un théâtre digne de son habileté. Souvent même il n'y avait point de salle de spectacle.

Il fallait alors en improviser une.

En Bretagne, par exemple, nos comédiens jouèrent plus d'une fois les *Enfants d'Édouard* dans une grange décorée de feuillage.

A Guingamp, le drame de Casimir Delavigne eut l'honneur d'être représenté sur un billard, qu'on avait choisi pour former la scène. Des châssis de paravent, le long desquels on colla du papier peint, servirent de décors, et le public ne s'en attendrit pas moins jusqu'aux larmes sur la triste fin des héritiers du

sceptre, assassinés par le farouche Tyrrel.

Du reste, la troupe avait des spectacles pour tous les goûts.

Après les *Enfants d'Édouard*, on jouait le *Petit Poucet*, comédie puérile et honnête, où la jeune bande faisait merveille.

Victor, le moins grand de ces acteurs pygmées, conduisait au bois ses six frères.

Il faut le dire, ce bois était représenté par le même décor complaisant, qui figurait tout à l'heure un palais ou un cachot; mais l'absence d'illusions se compensait toujours par la bonne volonté du public.

Fières de porter culotte, Rose et

Anna, les aînées, jouaient nécessairement leur rôle dans la pièce.

Elles représentaient deux des fils du bûcheron, et coupaient du bois avec une ardeur extrême, en chantant ce joli couplet, dont le vaudevilliste avait orné son œuvre :

Pan, pan, allons courage !
Pan, pan, allons bon train.
Pan, pan, plus j' f'rons d'ouvrage,
Pan, pan, plus j'aurons de gain.

On était obligé de mettre le holà, sans quoi, nos intrépides faiseurs de fagots eussent éventré les coulisses en papier peint, et coupé les châssis à coups de serpe.

Dans les *Enfants d'Édouard*, Jean-Baptiste Cizos jouait Gloucester, Sophie-

Juliette, la reine ; Rose et Anna, les jeunes princes.

Nos deux sœurs étaient charmantes.

Leur lit de mort, avant le baisser de la toile, était régulièrement couvert de bouquets et de couronnes, jetés de tous les coins de la salle par d'enthousiastes spectateurs.

Dès que Victor eut dix ans, il figura lui-même dans la pièce.

On le voyait arriver au dénouement pour étouffer les rejetons royaux. Le visage enveloppé d'une barbe monstre, ce terrible assassin accomplissait sa tâche avec beaucoup de sang-froid.

Tous les opéras sans spectacle, comme *le Bouffe et le Tailleur*, par exemple, le

Chalet et quelques autres, étaient pour la troupe une véritable bonne fortune.

On en jouait deux dans une soirée.

Le Chalet notamment revenait sept à huit fois sur l'affiche dans la même ville, et Jean-Baptiste Cizos chantait fort bien le rôle du sergent.

Eu égard au manque de personnel, il fallait supprimer les soldats qui accompagnent ce sous-officier ; mais la musique, pour cela, ne subissait aucune coupure. On voyait arriver Rose, habillée en tambour, et conduisant d'un air martial quatre sapeurs-pompiers de la localité. Notre héroïne chantait, en s'accompagnant d'un roulement sonore :

Vive le vin, l'amour et le tabac !

Voilà, voilà, voilà le refrain du bivouac !

Elle remplaçait ainsi le chœur et donnait la réplique à son père, jusqu'au moment où Victor arrivait lui-même entonner la fameuse annonce :

Le dîner vous attend!

Comme la taille du petit artiste dramatique ne permettait pas de l'habiller en tambour, on l'affublait d'un costume de marmiton. Dès l'âge de six ans, il débuta dans ce magnifique rôle. Il était à peu près aussi haut que la botte de son père, et ce gâte-sauce, bien débarbouillé, n'obtenait pas un médiocre succès.

Tout en admettant le principe qu'il est avec la mise en scène des accommodements, la troupe des Cizos ne tombait jamais dans le grotesque des représentations foraines.

Elle restait fidèle aux doctrines de l'art et observait autant que possible les convenances théâtrales, en tournant les obstacles, en utilisant tout.

Chacun sentait la nécessité de bien faire.

Rose, premier sujet de la troupe, devait déployer surtout les talents les plus variés. Il fallait qu'elle pût à la fois jouer une scène de comédie, de drame ou de vaudeville, exécuter une sonate de piano ou un rafla de tambour, tirer l'épée dans *l'Élève de Saumur* ou danser le boléro dans le premier acte de *la Muette*. Elle remplissait à elle seule, dans cet opéra, une besogne qui ne s'accomplit pas à Paris à moins de six premiers danseurs et danseuses et tout un corps de ballet.

Du reste, le public y mettait la plus affectueuse indulgence.

Il était, en quelque sorte, de la famille.

Parfois, le dimanche, au moment où l'affiche venait d'être collée aux murs, le ciel prenait tout à coup une sérénité fort inquiétante pour la recette du soir, et la ville tout entière émigrerait aux champs.

Les habitués passaient devant le théâtre et voyaient le directeur préparer tout pour le service, en regardant le soleil d'un air médiocrement satisfait.

— Quoi! monsieur Cizos, disaient-ils, est-ce que vous allez donner une représentation aujourd'hui?

— Parbleu ! répondait le père de Rose, il le faut ; c'est affiché.

— Mais vous n'aurez pas une âme.

— Je le vois bien, soupirait le directeur, puisque vous partez tous.

— Nous avons fermé boutique. Bah ! faites de même.

— Et l'affiche ?

— On la déchire. Venez dîner avec nous à la campagne.

— Mais...

— Voyons, point de cérémonies. Amenez tout le monde, et n'oubliez pas Rose et Anna. Si vous nous suivez ce soir, demain nous viendrons chez vous.

L'affaire s'arrangeait sans plus de dif-

ficultés, et, le lendemain, la salle était pleine.

Cette affection du public pour la troupe ne se démentait en aucune circonstance. Un jour, dans nous ne savons plus quelle pièce où elle jouait avec sa mère, Anna s'aperçut tardivement qu'elle avait oublié un accessoire ¹.

Impossible de retourner sur ses pas ; elle était en scène.

— Qu'as-tu donc ? lui dit, à voix basse, madame Cizos.

-- Mon Dieu ! je n'ai pas songé à

¹ On nomme ainsi certains objets indispensables à la représentation, tels que bourse, cassette, encrier, lettre, etc. Un de ces objets oubliés peut rendre ridicule la scène la plus pathétique, et soulever des oranges dans la salle la mieux disposée.

prendre la lettre, murmure sur le même ton la jeune fille tremblante.

Son rôle exigeait qu'elle donnât, une minute plus tard, un message écrit.

— Ah! malheureuse! dit Sophie-Juliette, qui tressaille et se trouble visiblement; nous sommes perdues!

La jeune actrice devient pâle; son cœur se gonfle. Dans l'intervalle, Rose arrive. Elle demeure interdite en voyant l'embarras de sa mère et de sa sœur.

— Anna qui a oublié sa lettre! lui dit madame Cizos à l'oreille, entre deux répliques, et sur le ton du désespoir.

Rose tressaille à son tour.

Elle hésite, balbutie, tronque le dialogue. Sa voix, dans un rôle joyeux, est pleine de larmes, ce qui semble as-

sez bizarre aux spectateurs. Ils cherchent à deviner le motif de cette émotion singulière.

Tout à coup le moment vient de donner la lettre, et chacun reste coi.

Anna fond en larmes.

De son pupitre, au-dessous de la rampe, le père Garcin demande, le moins haut qu'il peut :

— Mais qu'as-tu donc, ma fille?

Rose s'approche toute frémissante, et dit :

— Elle a oublié sa lettre.

— Ah ! miséricorde ! s'écrie le chef d'orchestre, laissant tomber son archet.

— Voyons, voyons, que leur arrive-t-il à ces pauvres petites ? Cela n'est pas naturel, disent les bons spectateurs.

Ils reprennent, en s'adressant au grand-père :

— Qu'y a-t-il, monsieur Garcin ? est-ce que les enfants sont malades ?

— Anna pleure, dit un autre, pourquoi donc ?

— Si elle souffre, il faut arrêter, observe un troisième. Qu'elle se repose.

— Certainement ! certainement ! crie toute la salle, qu'elle se repose.

— Non, messieurs, elle n'est pas malade, dit le père Garcin suffoqué. Puis, il ajoute avec accablement :

— Elle a oublié sa lettre !

— Bon ! ce n'est que cela ? Mon Dieu, qu'elle aille la chercher, rien n'est plus simple. Nous recommencerons.

Anna courut prendre l'accessoire dans les coulisses, et l'on recommença.

Cette anecdote est d'une authenticité parfaite. Quand le *Figaro* voudra, nous lui indiquerons la manière de s'en procurer d'aussi curieuses. Les habitants de Chartres, d'Étampes, d'Issoudun, d'Aubusson, de Guéret, d'Issoire et de beaucoup d'autres villes, où les Cizos ont donné des représentations, peuvent lui en fournir une quantité du même genre.

On aimait cette famille d'artistes consciencieux ; on recevait, dans les cercles les plus réservés, ces comédiens honnêtes, et l'on ne trouvait pas que le talent, chez eux, souffrît en aucune sorte des mœurs pures et de la vie décente.

Gardien vigilant de l'honneur de ses

filles, M. Cizos n'accorda jamais à un étranger l'abord des coulisses de son théâtre.

Non-seulement Rose et Anna se trouvèrent garanties de toute atteinte fâcheuse dans leur innocence ; mais, — bonheur plus rare pour des femmes jetées sur la scène, — on ne les a soupçonnées en aucun temps d'une faiblesse.

A l'époque de ses débuts au Gymnase, Rose fut en butte aux poursuites d'un jeune homme de haute naissance, maître de sa fortune, et dont la passion chercha, deux mois durant, à vaincre les obstacles que lui opposait une vertu inflexible.

Tous les soirs, il était dans une avant-scène, à couvrir la jeune actrice de ses

regards brûlants. Il lui jetait des fleurs et des lettres.

Rose donnait tout à sa mère, et ne lisait rien.

Dans une de ces missives, madame Cizos trouva un coupon de rente sur l'État, dernier et puissant moyen que ces messieurs emploient pour vaincre les scrupules trop obstinés.

Sophie-Juliette et son mari coururent chez le père du jeune homme, auquel ils restituèrent le pli séducteur, tout en le conjurant avec larmes de faire cesser des manœuvres qui, pour être sans péril, n'en étaient pas moins outrageantes.

Le duc (c'était un duc) sonna ses gens et leur ordonna d'appeler son fils.

Celui-ci ne tarda pas à paraître.

— Voyez, monsieur, voyez quelle honnête famille vous avez offensée ! dit le vieillard, lui rendant le coupon de rente, et lui faisant voir le père et la mère de Rose qui pleuraient encore.

On feuillettera longtemps les annales des coulisses, avant d'y trouver un fait semblable.

Mais revenons à la troupe nomade, avec laquelle nous sommes obligé quelque temps encore de rester en province.

Les Cizos et les Garcin, grâce à leur vie exemplaire, étaient reçus, nous l'avons dit, dans les maisons les plus distinguées. On les fêtait comme de vieux amis toutes les fois qu'ils reparaissaient dans une ville.

Ainsi, à Chartres, où ils avaient sé-

journalé longtemps, et où chacun avait pu voir grandir la petite famille, on apprend, un jour, leur passage.

La ville tout entière s'émeut; on se précipite à leur rencontre.

Malgré les protestations de nos voyageurs, attendus à Dreux, les chevaux dételés prennent le chemin de l'écurie, et les voitures entrent de force sous la remise. Puis on entoure les comédiens, on les caresse, on se félicite de les retrouver en joie et santé. Vingt maisons bourgeoises se disputent l'honneur de les avoir pour hôtes.

Ils furent obligés de céder aux sympathies chartraines et de donner une représentation, où jouèrent les seuls membres de la famille.

Jamais on ne vit pareille affluence de spectateurs. L'enthousiasme était au comble, et les bravos allèrent jusqu'au délire.

Partout l'honnête troupe jouissait de la même estime et recevait le même accueil.

Économe de l'association, madame Cizos administrait les finances avec une sagesse merveilleuse, et la société, chaque jour, devenait plus prospère.

Rose, à quatorze ans, était une actrice fort distinguée, jouant déjà les rôles de la plus haute importance.

Toutes les créations de mademoiselle Plessy, cette charmante actrice, qui n'avait pas encore été désapprendre chez les Cosaques sa gentillesse et ses grâces

naïves , étaient reproduites ou , pour mieux dire, devinées par la jeune Cizos avec un instinct merveilleux et un incontestable talent.

Les triomphes à la rampe n'avaient point suspendu ses études musicales.

Elle se montrait sur le piano d'une très-jolie force, et Zimmermann, dont elle a voulu, depuis, prendre les leçons, l'a citée plus d'une fois comme sa meilleure élève.

Aussi Rose affectionne-t-elle beaucoup les pièces où elle peut donner un échantillon de son talent de musicienne. Ses doigts agiles courent sur le clavier et en tirent de savants accords.

Elle était adorée du public de province.

Outre les villes que nous avons nommées, et où elle reçut de flatteuses ovations, elle en visita beaucoup d'autres, et conquit des applaudissements à Moulins, à Bourges, à Nevers, à Clermont-Ferrand, à Poitiers, au Puy, à Limoges, à Lorient et à Bayonne.

La troupe, en quittant cette dernière ville, se rendit à Périgueux.

Il y avait là, comme chef de l'administration départementale, un illustre viveur, qui passera nécessairement un jour à la postérité sous le titre de *l'Homme au lampion*.

M. Romieu, devenu grave magistrat, renonçait au culte de Bacchus et aux doux exercices d'Amathonte. Néanmoins il était rare que la vue d'un gentil minois

ne fit pas tressaillir les fibres de ce vieux pécheur.

Assis dans sa loge, au théâtre, avec trois ou quatre conseillers de préfecture et son secrétaire, il admira les grâces naïves de Rose, l'aimable pétulance de sa sœur; puis réunissant nos jeunes actrices dans une même admiration et dans un même calembour, il s'écria :

— Quelle jolie paire de Cizos!

Le mot courut à Périgueux. On félicita le préfet de la Dordogne de sa finesse d'esprit.

Mais, dans les coulisses, le directeur et sa femme ne furent que très-médiocrement flattés de voir leur nom de famille prêter ainsi au coq-à-l'âne. On décida que le nom de *Cizos* disparaîtrait de

l'affiche et serait remplacé par celui de *Chéri*, que Juliette et ses filles donnaient dans l'intimité, à leur mari et à leur père.

Il était écrit que Périgueux serait la dernière ville de province où Rose ferait admirer son mérite de comédienne.

Un soir, entre deux actes de la *Grâce de Dieu*¹, notre héroïne voit entrer dans sa loge une inconnue, qui lui saisit les mains et lui adresse toutes sortes de félicitations.

— A qui ai-je l'honneur de parler, madame? demande Rose surprise.

¹ Elle jouait le rôle de Marie avec un grand succès de larmes.

— Je me nomme Loïsa Pujet, répond la visiteuse, en souriant.

— Oh ! que je vous embrasse ! dit la jeune actrice avec effusion. C'est une de vos mélodies qui a inspiré les auteurs de la pièce, et je vous dois un de mes plus beaux succès. Je chante l'*Ave Maria*, madame : je sais par cœur toutes vos romances !

Elles échangèrent les plus affectueuses caresses et devinrent amies intimes, à dater de ce jour.

Loïsa Pujet faisait alors applaudir en province ce génie musical d'une si incomparable souplesse, dont Paris avait eu la primeur, et qui, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, touche le sen-

timent, comme un clavier, pour en tirer les notes les plus attendrissantes.

Rose fut au comble de la joie de pouvoir exécuter un morceau de piano, dans un concert donné à Périgueux par sa nouvelle amie.

— Vous avez beaucoup de talent, ma chère, lui dit Loïsa. C'est vraiment un meurtre de vous laisser en province.

— Hélas ! dit Jean-Baptiste, notre plus grand désir est d'aller à Paris. Anna devient grande elle-même, et Victor est déjà bon musicien. Mais nous n'avons point de protections.

— Je vous en trouverai, dit Loïsa.

Dès le soir même, notre directeur reçut une lettre, portant le timbre de la préfecture et signée Romieu.

Jean-Baptiste Cizos sentit un frisson lui courir dans les veines, car, la veille, apprenant que le préfet au calembour possédait une clé de communication, pour ouvrir le passage privilégié, menant de l'intérieur du théâtre aux coulisses, il avait eu hâte de changer la serrure, afin de préserver ses filles des agaceries administratives.

Ce fut donc en tremblant qu'il se rendit chez le préfet.

— Monsieur Cizos, lui dit Romieu, vous êtes un honnête homme et un bon père. Vous m'avez dépossédé d'un droit que je pourrais facilement reconquérir ; mais j'y renonce tant que vous serez à Périgueux. Est-il vrai que vous ayez

l'intention de solliciter à Paris un engagement pour vos filles?

— Oui, monsieur le préfet, répondit Jean-Baptiste, encore ému, et saluant jusqu'à terre.

— Eh bien, voici une lettre pour Bayard. Je le connais beaucoup, c'est mon ancien collaborateur... Oui, monsieur Cizos, j'ai fait des vaudevilles! Bayard protégera vos enfants, et tout ira bien.

— Ah! monsieur, dit l'heureux père, que de reconnaissance je vous dois!

— N'en parlons pas. Gardez vos remerciements pour mademoiselle Loïsa Puget, qui m'a recommandé, ce matin, votre famille avec beaucoup de chaleur.

Bonsoir... et tranquillisez-vous sur l'entrée des coulisses.

Après cet acte de vertu, que n'eût pas désavoué Scipion l'Africain, Romieu congédia Cizos père.

Il faut convenir que les viveurs ont parfois du bon.

Loïsa Puget quitta Périgueux pour achever sa tournée dans le midi de la France. Rose et la jeune musicienne s'embrassèrent avec tendresse, jurant de se revoir à Paris et de continuer leurs relations amicales. Elles ne savaient pas que la parenté devait, un jour, serrer davantage encore les nœuds de leur attachement, et que l'avenir les rendrait belles-sœurs ¹.

¹ Mlle Loïsa Puget devint la femme de M. Gustave Lemoine, frère de M. Lemoine-Montigny.

Munie de la recommandation du préfet de la Dordogne, la troupe nomade brûle ses vaisseaux, dit adieu à la province, et se transporte à Paris sur les ailes de l'espérance et des Messageries royales.

Bayard accueille les nouveaux débarqués.

Il écoute avec une grande bienveillance notre ex-directeur, qui lui parle des succès énormes de Rose dans les départements. Jean-Baptiste lui fait voir tout un coffre rempli d'articles élogieux, dus à l'admiration des feuilles provinciales. Cela n'éblouit pas extraordinairement le vaudevilliste, et la lettre du préfet de Périgueux lui semble de nature à opérer sur l'administration des

théâtres de Paris un effet plus certain que les articles du coffre.

Cette lettre, il l'expédie, sans plus de retard, à M. Poirson, directeur du Gymnase.

Moins de quinze jours après, le 30 mai 1842, Rose est admise à débiter dans *Estelle, ou le Père et la Fille*¹, de M. Scribe.

La recommandation avait été, comme on le voit, toute-puissante.

Mais il est rare que la fortune se laisse enlever du premier coup ses faveurs.

Timide, modeste, assez pauvrement

¹ Le rôle qu'on lui donna avait été créé par madame Volnys.

vêtue, Rose ne produisit aucun enthousiasme sur le parterre. Deux artistes en vogue, mademoiselle Nathalie et madame Volnys, aimées des spectateurs du Gymnase, leur imposaient alors un goût exceptionnel. Au théâtre, on ne l'ignore pas, le succès ne relève jamais de lois fixes. L'engouement et la mode y établissent presque toujours leur empire. Bien que douée d'une intelligence véritable et d'une grande pureté de diction, Rose ne fut pas appréciée à sa valeur. On eût voulu sans doute plus de brillant et moins de solide.

Le nom de la débutante disparut de l'affiche, après y avoir seulement figuré deux fois.

Elle était remerciée.

Bizarre caprice du destin ! Celle qui devait être, un jour, l'étoile du Gymnase, l'artiste délicieuse qui devait y moissonner tant de gloire, y entendre tant de bravos, ne fut pas même jugée digne d'y tenir le dernier emploi ¹.

Ce coup fut terrible pour l'honnête famille.

Tant d'espérances avaient été conçues depuis deux jours, tant de projets avaient été formés ! Cependant on ne se rebuta point. M. Bayard, témoin des débuts de Rose, lui reconnut beaucoup de mérite. Il croyait sérieusement à son

¹ Nos lecteurs se souviennent que Rachel eut le même sort dans ses débuts au Gymnase, — et cela sous la même administration.

avenir, et il s'occupa de la faire entrer à la Comédie-Française.

Rose fut entendue par Samson.

L'expérience du doyen des sociétaires et sa finesse de jugement ne lui permirent pas de méconnaître les qualités de la jeune fille ; mais il déclara qu'un an ou dix-huit mois d'études lui étaient encore indispensables pour aborder la scène de Molière.

Ce long noviciat devenait impossible. Les dernières ressources de la famille se trouvaient épuisées.

D'ailleurs l'arrêt semblait dur à notre jeune actrice.

La province, aussi bon juge parfois que la capitale, avait applaudi Rose

dans *Une Chaîne*, dans *la Grâce de Dieu*, dans *la Grand'Mère*, et dans les principaux rôles de la comédie et du vaudeville. Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir obtenu tant de succès pour être envoyée, comme la première venue, sur les bancs du Conservatoire.

M. Altaroche, un des trois hommes d'État du *Charivari*, garçon très-serviable et plein de cœur, avait connu la famille Cizos en Auvergne.

Il offrit au père de Rose sa recommandation pour le Vaudeville, que M. Trubert, un marchand de rubans, administrait alors.

Celui-ci mesurait tout à son aune, apportant au théâtre une intelligence

raccornie par l'étroit horizon d'une arrière-boutique. Il n'accorda pas même une audition, et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les instances d'Altaroche.

Nos pauvres artistes jouaient de malheur.

M. Roqueplan, pacha des Variétés, n'eut pas plus de finesse dans le flair, et laissa l'actrice de talent frapper en vain aux portes de son théâtre.

Il est évident pour nous que l'honnêteté persistante des Cizos était la raison péremptoire de tous ces refus.

Que devenir? On n'avait plus de ressource que dans l'administration dramatique de la banlieue, alors confiée aux

frères Séveste. Tout avait été sacrifié au voyage de Paris. C'était donc à Paris qu'il fallait trouver le pain quotidien. Les finances à sec ne permettaient plus de regagner la province. On essaya d'obtenir pour Rose et pour sa sœur la permission de jouer sur les théâtres de Montmartre, de Batignolles, de Belleville ou de Mont-Parnasse; mais une chance funeste déjouait les combinaisons et réduisait à néant chaque tentative.

Victor, qui avait tous les droits possibles pour entrer au Conservatoire, ne trouva pas même une place dans le dernier des orchestres.

A cette époque, la triste Rose allait quelquefois confier ses chagrins à Jenny

Vertpré, devenue madame Carmouche.

— Ma chère, lui disait celle-ci, vous luttez contre un mur d'airain. Les sultanes favorites vous repousseront toujours.

Et comme Rose ne comprenait pas, elle ajoutait :

— Si vous entriez au Gymnase, croyez-vous que cela ferait l'affaire de mademoiselle Vallée ?

Rose comprenait bien moins encore.

— Au moins, disait-elle, on pourrait me permettre de lui servir de doublure.

— Pauvre enfant ! s'écriait madame Carmouche, est-elle candide !

Le Gymnase avait été constamment le rêve de la jeune fille. Elle en connais-

sait tout le répertoire et ne pouvait se consoler d'en être exclue. Toutes les fois qu'il lui arrivait de passer devant ce théâtre, elle fondait en larmes, au milieu du boulevard, et en plein jour.

Ainsi qu'elle, son pauvre père avait le cœur dans la désolation.

Convaincu du talent de Rose et de l'injustice des directeurs, il fit un jour appel à tout son courage, et résolut de tenter un suprême effort, avant de jeter sa fille sur quelque misérable scène, indigne de ses études.

Il courut au Gymnase, et là, bravant toute répugnance, humiliant son orgueil, obéissant à l'amour paternel beaucoup plus qu'à la crainte de la misère, il

tomba suppliant aux pieds de Monval, l'excellent régisseur, que l'autocrate Poirson commettait parfois à sa place pour donner audience.

Entraînée de force au théâtre qui la repoussait, Rose était là, pâle, émue, presque certaine d'une réponse qui allait être la condamnation de son avenir.

Mais Jean-Baptiste trouva dans le désespoir une force d'éloquence si persuasive, une énergie de supplication si touchante, que le bon régisseur, attendri, ne tint pas compte des ordres inflexibles qu'il avait reçus.

Il quitta le père et la fille un instant, rentra dans le cabinet de l'autocrate, devint lui-même l'avocat de notre héroïne, et reparut bientôt, en s'écriant :

— Votre cause est gagnée!

La victoire, hélas! était bien médiocre.

Engagée pour un an, aux honoraires de soixante-quinze francs par mois, Rose devait jouer ce qu'on nomme en argot de coulisses les *en cas*.

N'importe, elle a le pied sur ces planches où elle désire tant se voir, et commence à étudier en double les rôles des pièces nouvelles. Sûre d'elle-même, sans être présomptueuse, elle se prépare à rendre à l'administration tous les services possibles, en attendant qu'une circonstance favorable vienne la mettre en relief.

Six semaines après, cette circonstance se présenta.

Le Gymnase jouait alors *Une Jeunesse orageuse*, de MM. Charles Desnoyer et Emile Pagès.

Chargée du rôle principal, mademoiselle Nathalie ne le trouvait point à son goût. Par ces mille et un moyens qu'une actrice capricieuse a toujours à sa disposition, elle cherchait à faire disparaître de l'affiche la pièce qui avait le malheur de lui déplaire.

Un soir, elle se trouve subitement indisposée, et n'en informe le théâtre qu'au moment de l'ouverture des bureaux.

Il n'est plus temps de changer le spectacle. Monval se trouve dans un embarras extrême. On va chercher Rose en toute hâte, et le régisseur lui demande :

— Savez-vous le rôle d'*Henriette* ?

— Oui, je le sais, répond la jeune fille.

— Habillez-vous alors, et dépêchez-vous de descendre en scène. Vous nous sauverez d'un grand embarras, mon enfant.

Rose n'hésite pas une minute et court passer le costume du rôle.

Cependant la salle trépignait d'impatience. L'heure où devait commencer le spectacle était sonnée depuis longtemps, et l'on n'ignore pas que, dans ce cas, les moins curieux d'entendre la pièce deviennent les plus ardents au tapage.

— La toile! la toile! criait le public.

De tous les régisseurs parisiens, Monval est celui qui pratique le mieux l'annonce aux spectateurs, et qui arrive à

désarmer les plus grandes colères. Nul ne possède un sang-froid aussi admirable, un tact aussi exercé, une promptitude de réplique aussi vive.

Ce jour-là, toutefois, il n'était pas très-sûr d'apaiser l'orage et de faire accepter la substitution.

— La toile! la toile! continuait de crier le parterre avec des trépignements furieux.

Sur un signe de Monval, les machinistes lèvent le rideau; puis notre régisseur, en habit noir, s'avance gravement au bord de la rampe et salue trois fois le public, comme c'est l'usage.

— L'administration, messieurs, dit-il, a le regret de vous apprendre que ma-

demoiselle Nathalie se trouve gravement indisposée.

— Bah !

— Quelle plaisanterie !

— On connaît ce genre d'indispositions !

— Tout à l'heure je l'ai rencontrée en calèche découverte ! s'exclame un gros homme, debout au milieu du parterre.

A ces mots la tempête redouble.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit Monval, s'adressant à celui qui jetait en avant cette assertion, que vous avez été le jouet d'une ressemblance trompeuse.

— Nathalie !... qu'elle vienne !... nous voulons Nathalie !

— Il me semble, reprend le régisseur,

qu'on peut croire l'administration, lorsqu'elle assure par ma bouche que mademoiselle Nathalie est malade.

— Allons donc ! elle se porte mieux que vous !

— Et mieux que nous !

— Du reste, la pièce se jouera, messieurs. Une jeune débutante sait le rôle.

— Nous la sifflerons votre débutante, s'écrient plusieurs énergiques.

— Si elle le mérite, dit Monval, rien de plus juste ; mais si elle remplit dignement sa tâche, comme je l'espère, vous êtes trop galants, messieurs, pour lui refuser vos bravos.

Cette adroite répartie calme tout à coup le public. De nombreux battements

demains accompagnent le régisseur, qui se retire.

Mais Rose vient d'entendre tous les cris du parterre.

La malheureuse enfant est glacée de crainte, et, lorsqu'elle paraît en scène, elle n'ose pas lever les yeux.

Assise au fond du théâtre, elle semble clouée à son siège ; l'émotion fait trembler sa voix ; des larmes roulent sous sa paupière.

Ce trouble même et cette épouvante sont un coup de fortune.

Au début de son rôle, Henriette doit être émue. Les spectateurs trouvent tout d'abord que le jeu de l'actrice offre un grand cachet de naturel, et les der-

niers symptômes de mécontentement disparaissent.

On écoute Rose ; on remarque sa douce voix, son maintien sage, la distinction de sa personne. Quelques vieux habitués de l'orchestre font observer qu'elle possède une main très-fine, un bras charmant, et de fort beaux yeux, qui commencent à se lever sur ce public terrible, en ayant l'air de lui demander grâce.

Bref un murmure d'approbation court dans la salle, et bientôt des applaudissements se font entendre.

Excitée par ce bon accueil, Rose s'anime et déploie ses moyens. On admire sa voix fraîche et sonore, sa diction pure,

la grâce exquise de ses manières. Tout à fait rendue à elle-même par la bienveillance de la salle, elle tire de certains mots et de certaines situations des effets complètement inattendus. L'actrice de talent se révèle. Un enthousiasme unanime éclate, et, quand le rideau tombe sur la dernière scène, les spectateurs se livrent à un tapage aussi complet que celui qui a précédé l'annonce de Monval.

Mais ce n'est plus, cette fois, Nathalie qu'on réclame.

— Henriette ! Henriette !

— La débutante !

— Son nom ! dites-nous son nom !

— Vite, chère enfant, dit le régisseur derrière la toile : comment vous appelez-vous ?

— Rose Cizos.

— Cizos! ce n'est pas un nom. Je n'annoncerai jamais Cizos. Trouvons autre chose, et dépêchons-nous! On casse les banquettes.

— Mon père, en province, se faisait appeler Chéri.

— A la bonne heure!... j'aime mieux cela... superbe! superbe!

Et Monval court jeter au public ce nom gracieux de Rose Chéri, que tant de succès ont rendu célèbre, et que, depuis lors, nous entendons proclamer chaque soir au milieu des bravos ¹.

¹ On a dit (nous ne le croyons pas) que M. Laya, malgré le succès éclatant obtenu par la jeune actrice, lui avait fait, à quelque temps de là, l'injure de vouloir lui retirer un rôle. Ceci aurait eu lieu pour la pièce intitulée *le Premier Chapitre*. Quoi qu'il en soit

Comme si le destin eût regretté d'avoir aplani la route à notre héroïne, un incident imprévu menaça d'interrompre le cours de ses triomphes.

Juste au moment où elle devenait l'actrice aimée du Gymnase, et où les auteurs, émerveillés de la souplesse de son talent, se hâtaient de lui composer des rôles, Poirson l'autocrate, fatiguant tout à coup les sociétés dramatiques par ses abus de pouvoir, arrive bel et bien à faire mettre son théâtre en interdit et à priver

de la vérité de ce fait ou de son inexactitude, M. Laya, dans cette comédie-vaudeville, obtint, grâce au jeu de Rose, un succès brillant. Ses préventions injustes, si elles ont existé, ne tardèrent pas à disparaître, et plus tard, après la levée de l'interdit qui pesait sur le Gymnase, il composa, tout exprès pour Rose Chéri, les trois actes d'*Emma*.

le répertoire de ses ressources les plus précieuses.

Ceci devenait pour Rose une véritable catastrophe.

Victime des fautes de son directeur, elle vit sa renommée, sinon décroître, du moins rester stationnaire, pendant dix-huit mois¹. Une main stupide lui nouait les ailes et retenait son essor.

Un tel état de choses ne pouvait durer.

¹ Deux auteurs, l'un découvert par M. Poirson, l'autre qui continua de travailler pour le théâtre en dépit de l'interdit, MM. Jules de Prémaray et Fournier, furent les seuls qui apportèrent à l'actrice quelques rôles passables. Elle joua *Céline*, — *le Prix de vertu*, — *le Mariage de Scarron*, — *la Marquise de Rantzau*, — et *Georges et Thérèse*. Dans cette dernière pièce, Anna, engagée au Gymnase après le succès de son aînée, jouait avec elle, en travesti, le rôle de Georges.

Poirson disparut sous les ruines de son aveugle despotisme, et M. Montigny, vers le milieu du mois de juin 1844, prit les rênes de la direction, qu'il tient encore à l'heure où nous écrivons ce petit livre.

Sans contredit, en fait d'administration théâtrale, c'est l'homme le plus intelligent de Paris et le plus honorable.

Activement secondé par Édouard Lemoine, son frère¹, dont le tact et la sûreté de jugement sont connus, il a traversé la période révolutionnaire, si fatale aux théâtres, sans voir sombrer sa barque.

Grâce à d'incroyables efforts de per-

¹ Ancien rédacteur en chef de la *Patrie*.

sévérance et de courage, M. Montigny recueille aujourd'hui pleine moisson.

Sa troupe, composée d'acteurs qu'il a formés lui-même, nous donne, depuis quelque temps, un fort grand nombre de jolies pièces, et joue avec le plus magnifique ensemble.

La chute de M. Poirson fut le signal de la levée de l'interdit.

Nous voyons, dès cette époque, Scribe, Bayard, Mélesville, tous les auteurs favoris du boulevard Bonne-Nouvelle, amener avec eux l'ancien répertoire, et la foule peut applaudir enfin Rose Chéri dans des créations dignes de son talent. *Emma, — Rebecca, — Madame de Cé-rigny, — la Belle et la Bête, — un Chan-gement de main, — Geneviève — et Cla-*

risse Harlowe rappellent les plus beaux jours du Gymnase.

Voyant la jeune actrice grandir en renommée, les autres théâtres veulent en faire la conquête.

On lui propose dix mille francs à l'Odéon pour jouer le rôle d'*Agnès de Méranie*; mais elle refuse de rompre son engagement, et sacrifie, pour en observer les clauses, tous les avantages pécuniaires qu'on lui offre.

Bientôt la Comédie-Française, pensant être plus heureuse que l'Odéon, lui expédie son commissaire royal.

Notre héroïne voit entrer chez elle ce haut messager, qui a vaillamment gravi cinq étages pour venir frapper à la porte

du logement modeste qu'elle occupe avec sa famille.

Comme jadis le diable sur la montagne, Buloz remplit avec beaucoup d'habileté le rôle de tentateur. Il déroule aux yeux de la jeune comédienne une perspective éblouissante, construit sous ses pieds un pont d'or, et termine sa harangue par cette phrase significative :

— Faites vos conditions, mademoiselle ; je les accepte d'avance.

Mais Rose n'a pas deux réponses.

— Je suis engagée au Gymnase, dit-elle au commissaire royal, et j'y reste.

Celui-ci, néanmoins, ne se tient pas pour battu. La famille, quelques jours plus tard, l'entend de nouveau frapper à

sa porte. Buloz entre d'un air conquérant. Il a le triomphe dans l'œil et un argument infailible en tête.

— Cette fois, dit-il à Rose, nous allons nous entendre. Demain je paye votre dédit, et vous quittez le Gymnase. Est-ce marché conclu ?

— Payer le dédit ne m'empêcherait pas de manquer à ma parole, répond la jeune fille, et je veux rester fidèle au théâtre auquel je dois mes succès.

— Fort bien, je comprends votre délicatesse. Mais on arrange tout, en ce monde. Un arrêté du ministère rompra votre engagement; vous entrerez par ordre à la Comédie. J'ai la promesse de M. Duchâtel. A l'instant même, si bon

vous semble, nous pouvons aller chez lui.

— Non, dit Rose. Je ne reconnais point au ministre un droit que je n'ai pas moi-même.

Et le commissaire royal fut congédié définitivement, après avoir perdu son dernier espoir.

On conviendra que ceci est de l'honnêteté au premier chef.

Après avoir renoncé à Buloz, à ses pompes et à ses œuvres, la jeune actrice continua de triompher au Gymnase. *La Protégée sans le savoir*, — *Irène*, — *la Niaisie de Saint-Flour*, — *Brutus tâche César*, — *le Collier de perles*, — *Manon Lescaut*, — *le Mariage de Victorine*, —

*le Piano de Berthe, — le Fils de famille, — Philiberte, — le Pour et le Contre, — Diane de Lys, — la Crise, — le Gendre de M. Poirier, — Flaminio, — Ceinture dorée, — et, tout récemment, le Demi-Monde*¹, lui ont valu des palmes glorieuses, et la placent au premier rang

¹ M. Alexandre Dumas fils, avec cette dernière pièce, a fait couler le Pactole dans la caisse du théâtre. Nous publierons incessamment la notice consacrée à ce jeune et vaillant littérateur, qui est la contre-partie vivante de son père, comme principes de conduite et comme moralité de plume. Appréciant le talent de Rose Chéri dans un feuilleton publié au mois de novembre, après la représentation de *Flaminio*, Alexandre Dumas fils dit que la comédienne, au milieu des élans les plus passionnés, a su conserver, dans ce rôle, une admirable pudeur et rester grande dame des pieds à la tête. Il ajoute avec raison que Rose Chéri est la seule actrice à laquelle les femmes du monde accordent le droit de les représenter.

parmi les plus célèbres actrices de la capitale.

Ne perdant jamais dans les folles dissipations une seule des minutes précieuses qu'elle consacre à son art, Rose accomplit parfois de véritables prodiges.

A l'époque où Bayard donna le *Change-ment de main*, madame Doche était encore au Gymnase. Le rôle d'Élisabeth lui avait été confié. Capricieuse comme Nathalie et douée d'un jugement aussi médiocre, elle trouva ce rôle détestable, et ne vit rien de mieux, pour s'en débarrasser, que de chercher à l'auteur de la pièce une querelle d'Allemande.

Abandonné par son actrice principale, six ou sept jours avant la représenta-

tion, Bayard se trouve dans un grand embarras.

Mais Rose, constamment prête à l'obligeance, et ne connaissant pas le sot orgueil, accepte ce que madame Doche refuse. Elle sait le rôle en vingt-quatre heures, vient répéter le surlendemain, et joue la pièce au bout de la semaine avec un succès étourdissant¹.

Les critiques les plus exercés ne s'expliquèrent pas comment une étude aussi profonde de caractère avait pu être l'œuvre de quelques jours.

Rose sait joindre à la passion une sensibilité merveilleuse, une verve soute-

¹ Madame Doche, en voyant ce rôle interprété par Rose Chéri, comprit seulement ce qu'il valait, et se réserva le droit de le jouer.

nue. Son jeu a une finesse de détails exquise, un talent de volte-face et de métamorphose vraiment extraordinaire. Elle s'est révélée dans le *Demi-Monde* sous un jour nouveau ; les plus grandes comédiennes lui envieraient la création de la baronne d'Ange.

Parmi les actrices de l'époque, c'est évidemment Rose Chéri qui rappelle le plus mademoiselle Mars.

Elle n'a jamais vu Célimène, et pourtant elle hérite de ses qualités précieuses, de sa délicatesse et de sa science.

Dans *Quitte pour la peur*, cette petite merveille en un acte, tombée de la plume d'Alfred de Vigny, Rose a su atteindre au dernier degré de la grâce ingénue.

Mais le plus doux de ses triomphes, si l'on raisonne au point de vue des affections de famille, a été *Flaminio*; car elle entendit le parterre applaudir, presque autant qu'elle-même, sa bonne sœur, qui remplissait à ses côtés le rôle de miss Barbara¹.

L'Angleterre attendait depuis longtemps la visite de Rose.

Elle use enfin de son droit de congé, passe la Manche, en 1846, et recueille, en six semaines, dix-huit mille francs à Londres, avec des bravos à la rendre sourde. L'enthousiasme, comme les témoignages d'estime et de sympathie,

¹ Aussi décente que Rose et aussi recommandable dans sa vie, Anna se tire parfaitement à la scène des rôles gaillards, et joue les soubrettes avec beaucoup de vivacité et d'entrain.

s'adressaient tout à la fois à la charmante comédienne et à l'actrice honnête.

Il arriva, pendant ce séjour à Londres, une aventure assez curieuse au Gymnase.

M. Scribe, qui a parfois de la rancune comme une femme, ne pardonnait pas à Rose d'avoir pris un congé, quand plusieurs de ses rôles allaient rester en souffrance.

— Engagez quelqu'un parbleu ! disait-il au directeur, et ne laissez pas dormir ainsi mes pièces.

— Très-volontiers, répondait Montigny ; mais où trouver une actrice ?

— Il n'en manque certes pas, d'actrices ! A Rouen, vous en trouverez une délicieuse, au théâtre des Arts.

— Qui donc ?

— Madame Baroca.

— Vous voulez dire Dalloca.

— Soit, le nom n'y fait rien. Dalloca, Baroca, peu m'importe..... Allez nous la chercher !

Montigny veut contenter M. Scribe.

Il prend le chemin de fer, et revient bientôt de la capitale normande avec une pensionnaire nouvelle.

Heureux de voir ses pièces reparaitre sur l'affiche, et certain de ne plus subir aucune interruption dans le paiement de ses droits d'auteur, M. Scribe se console du voyage de Londres.

Seulement, un soir, entrant au théâtre, et n'ayant plus le moindre souvenir de ce qui s'est passé, il dit au directeur, en

lui montrant une des actrices en scène.

— Où diable avez-vous pris cette cuisinière-là ?

— Mais c'est vous qui m'avez conseillé de l'engager, répond Montigny.

— Ah ! c'est madame.....

— Baroca, fit le directeur.

— Très-bien, très-bien ! balbutia Scribe un peu confus. Cela vous apprendra, mon cher, à ne plus expédier vos premiers sujets à Londres.

Enfin Rose arrive, et les droits d'auteur de M. Scribe ne sont plus exposés au chômage.

Il oublie sa rancune, offre son concours pour la réalisation d'un projet d'hyménée dont s'entretient le monde

artistique, et se présente, en grande et cérémonieuse toilette, dans le salon patriarcal, où toute la famille Cizos est rassemblée.

— Bonsoir, monsieur Scribe, dit Rose, courant à lui. M'apportez-vous un rôle?

— Oui, mademoiselle, répond l'illustre vaudevilliste, un rôle que vous devriez avoir depuis longtemps.

— Ah! dit-elle. Comment finit la pièce?

— Il faut que vous sachiez d'abord comment elle commence.

Et, s'installant dans un fauteuil, M. Scribe demande solennellement à Jean-Baptiste Cizos et à Sophie-Juliette la main de leur fille aînée pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase.

La proposition est agréée par l'heureuse famille, et l'on fixe le jour du mariage.

Mais une difficulté se présente.

Jadis , en province , malgré leurs mœurs irréprochables , les Cizos n'ont pas réussi à fléchir les rigueurs ecclésiastiques.

Pour admettre les jeunes comédiennes au nombre des catéchumènes, lorsque le moment était venu de songer à leur première communion, les prêtres avaient exigé qu'elles abandonnassent, au moins pendant toute la durée de l'instruction religieuse, les exercices profanes du théâtre.

Malheureusement la troupe ne pouvait

déjà plus se passer de Rose ni d'Anna; leur absence eût été la ruine de l'association.

Il fallut retarder l'accomplissement des devoirs chrétiens, et, d'impossibilité en impossibilité, de remise en remise, les deux jeunes filles entrèrent dans leur cinquième lustre, sans avoir reçu d'autre sacrement que le baptême.

Rose ne pouvait donc se marier à l'église.

Elle ne supportait pas l'idée d'un hymen conclu simplement sous l'écharpe du maire, et privé de la consécration de l'autel.

L'idée lui vint de solliciter une audience de l'archevêque.

Monseigneur Affre accueillit les deux sœurs, et crut pouvoir user d'une sage tolérance envers ces jeunes artistes, restées pures au milieu de toutes les séductions du théâtre.

Rose et Anna continuèrent de jouer la comédie, tout en recevant les instructions d'un vicaire de Sainte-Élisabeth; puis on put les voir, un matin, communier l'une et l'autre, avec une piété d'ange, à l'une des chapelles de Saint-Roch.

Deux mois après, le 12 mai 1847, Rose épousa M. Montigny ¹.

Un événement tragique avait retardé le mariage.

¹ Sa sœur Anna fut bientôt unie elle-même à M. Lesueur, l'un des principaux artistes du Gymnase.

L'avant-veille du jour fixé pour la célébration, Jean-Baptiste Cizos, présidant un dîner de famille, où chacun embrassait et félicitait Rose, et où lui-même prenait une part très-vive à la gaiété commune, changea tout à coup de manières et de langage, et parut en proie à une exaltation incompréhensible.

Sa figure s'empourpra ; l'incohérence de ses idées et de ses propos alarma les convives.

Un médecin, appelé sur l'heure, lui prodigua des soins, mais inutilement. Toute la nuit Jean-Baptiste eut le délire.

Dans la matinée du lendemain, voyant

une fenêtre ouverte, et saisi brusquement d'un accès de fièvre chaude, il s'élança sur le pavé de la rue, avant que sa femme et ses enfants eussent pu même pressentir cette funeste catastrophe.

On le releva mort.

La joie avait eu trop d'action sur sa nature impressionnable.

Vraiment le ciel devait à ce pauvre père une fin moins triste, après tant de persévérance et tant d'héroïques efforts consacrés à l'avenir des siens.

Rose le pleura de toutes ses larmes.

Les événements de 1848 plongèrent le directeur du Gymnase dans un embarras financier, dont beaucoup d'autres, à sa place, n'eussent jamais pu sortir.

Ne s'expliquant pas au moyen de quelles ressources Montigny parvenait alors à échapper au désastre universel des administrations dramatiques, le *Figaro*, qui a des procédés à lui pour arriver à la découverte d'un secret, nous assure que l'époux de Rose enfermait dans sa cave un capitaliste, dont il obtenait les écus par ce procédé peu délicat de séquestration.

Ceci est une fable assez amusante.

Mais, comme nous écrivons l'histoire, nous devons dire que Montigny n'eut pas d'autre capitaliste que Rose elle-même.

Elle déploya dans ces circonstances périlleuses pour la fortune du théâtre, un dévouement, un courage et une ab-

négalion sans bornes. Elle ne toucha pas un centime à la caisse, vendit ses bijoux, alla donner des représentations en province, et envoya tous les mois à la direction douze ou quinze mille francs, qui servaient à payer les acteurs et à combler le gouffre des dettes.

Voilà comment le Gymnase fut sauvé.

De nouvelles ouvertures de la Comédie-Française, faites à Rose Chéri, en 1849, ne la décidèrent pas à quitter la scène qui a été le berceau de sa réputation.

Jamais actrice n'a joint à un talent supérieur plus de modestie véritable, plus de conscience et plus de désintéressement. C'est une comédienne comme on n'en a jamais vu, comme on n'en

verra jamais peut-être. Sincèrement pieuse, elle assiste, le dimanche, aux offices de sa paroisse et remplit tous ses devoirs religieux sans respect humain, sans fausse honte.

Chez Rose Chéri se rencontrent, pour la première fois, les nobles inspirations de l'artiste, unies aux qualités les plus rares de la femme et à toutes les vertus de la chrétienne.

FIN.

London 29 June 1845

Wentworth St. John Collection

Employment de l'Etat de la Seine
Municipale

M. de la Roche

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

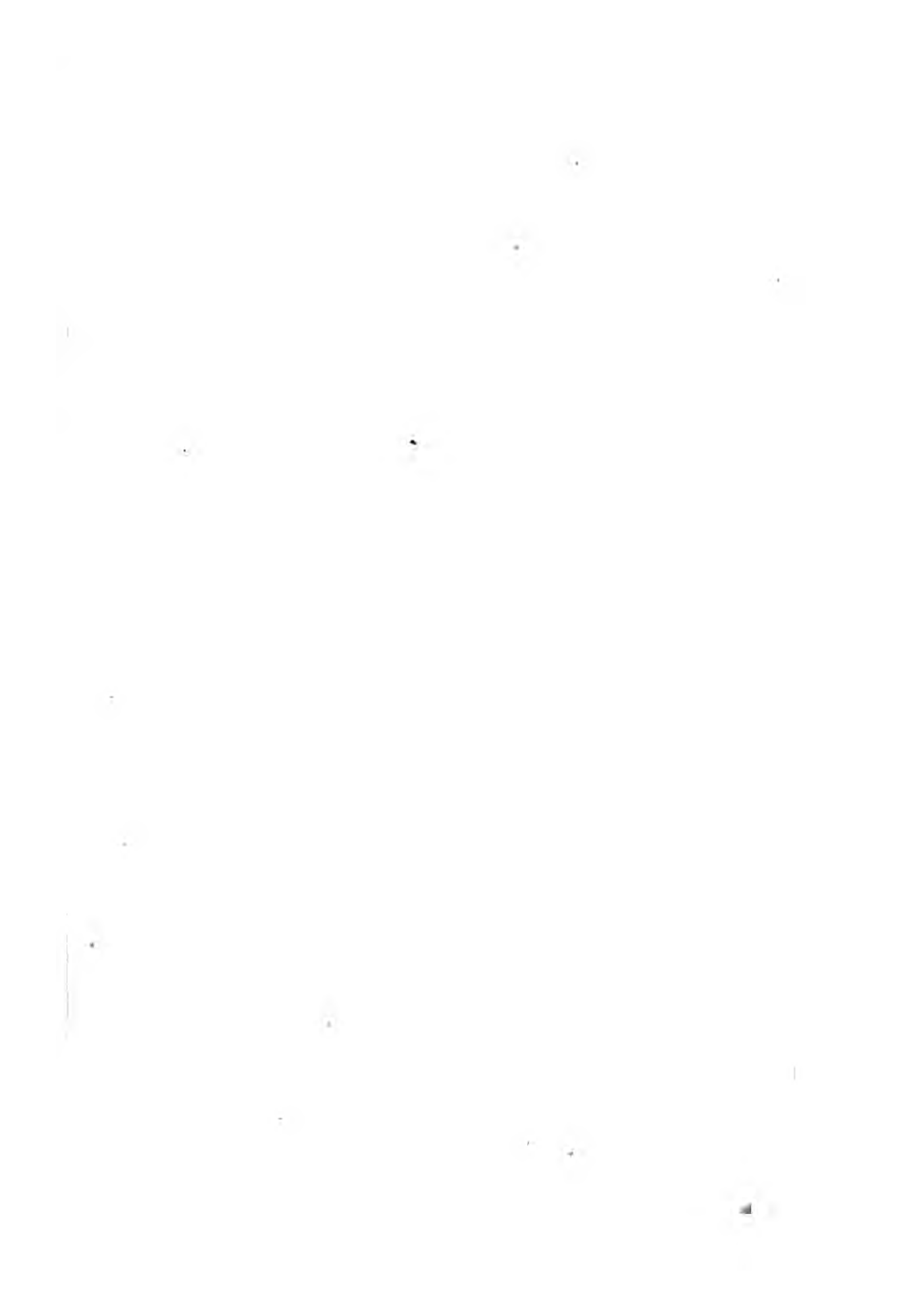
24

25

26

27

28





Carcy sc

PAUL FÉVAL

Publie par G^{ve} HAVARD *

Imp. Hautenque r du Louv. n. 6 63

LE MATHÉMATIEN

PAR FEYTAU

MANUEL GONZALES

PAR

EUGENE DE MIRBOURN

PARIS

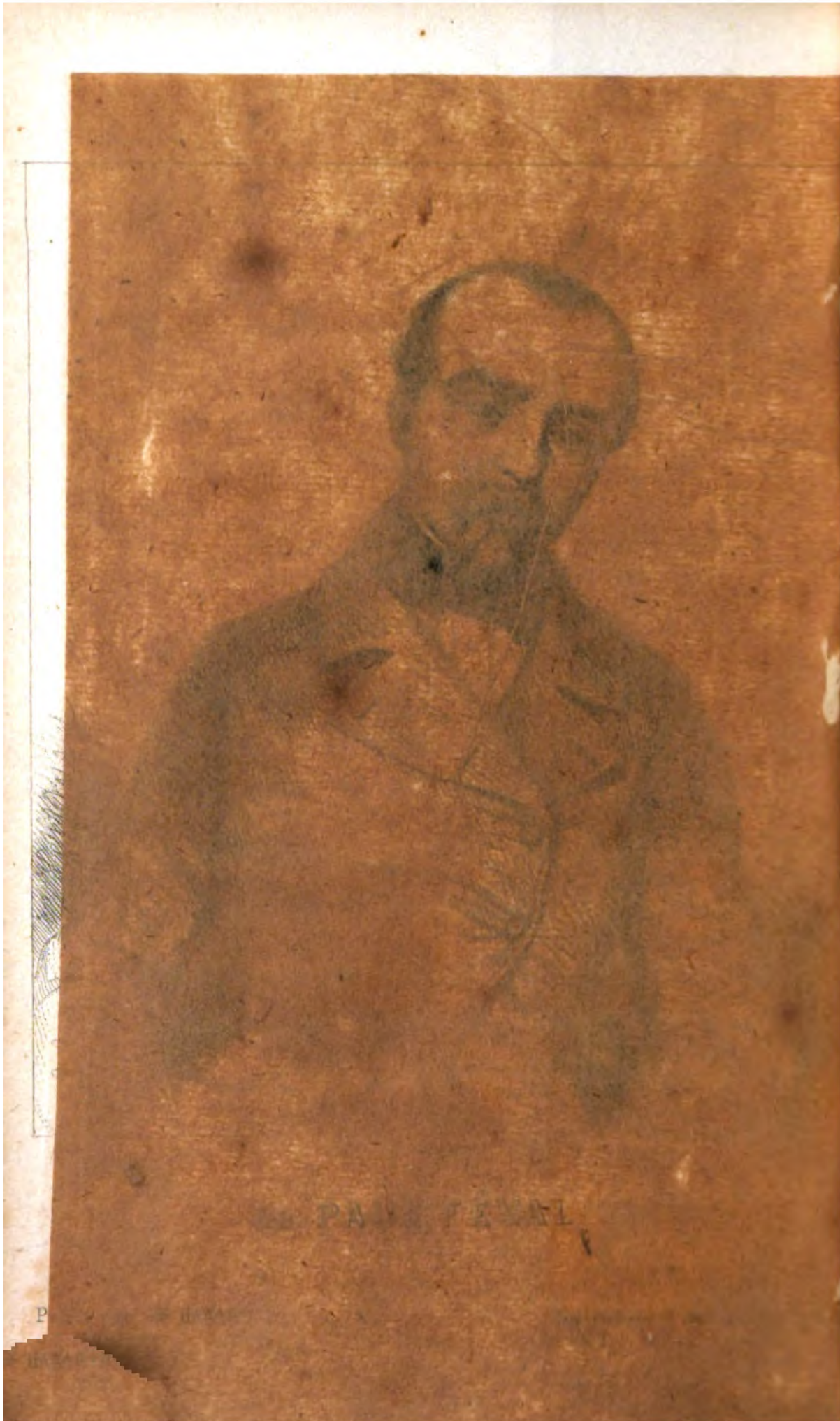
EUSTACHE MATIAS, ÉDITEUR

15, rue aux Saules

BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE

1855

Il est permis de faire des résumés et de traduire
pour l'usage de la reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

PAUL FÉVAL

EMMANUEL GONZALÈS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

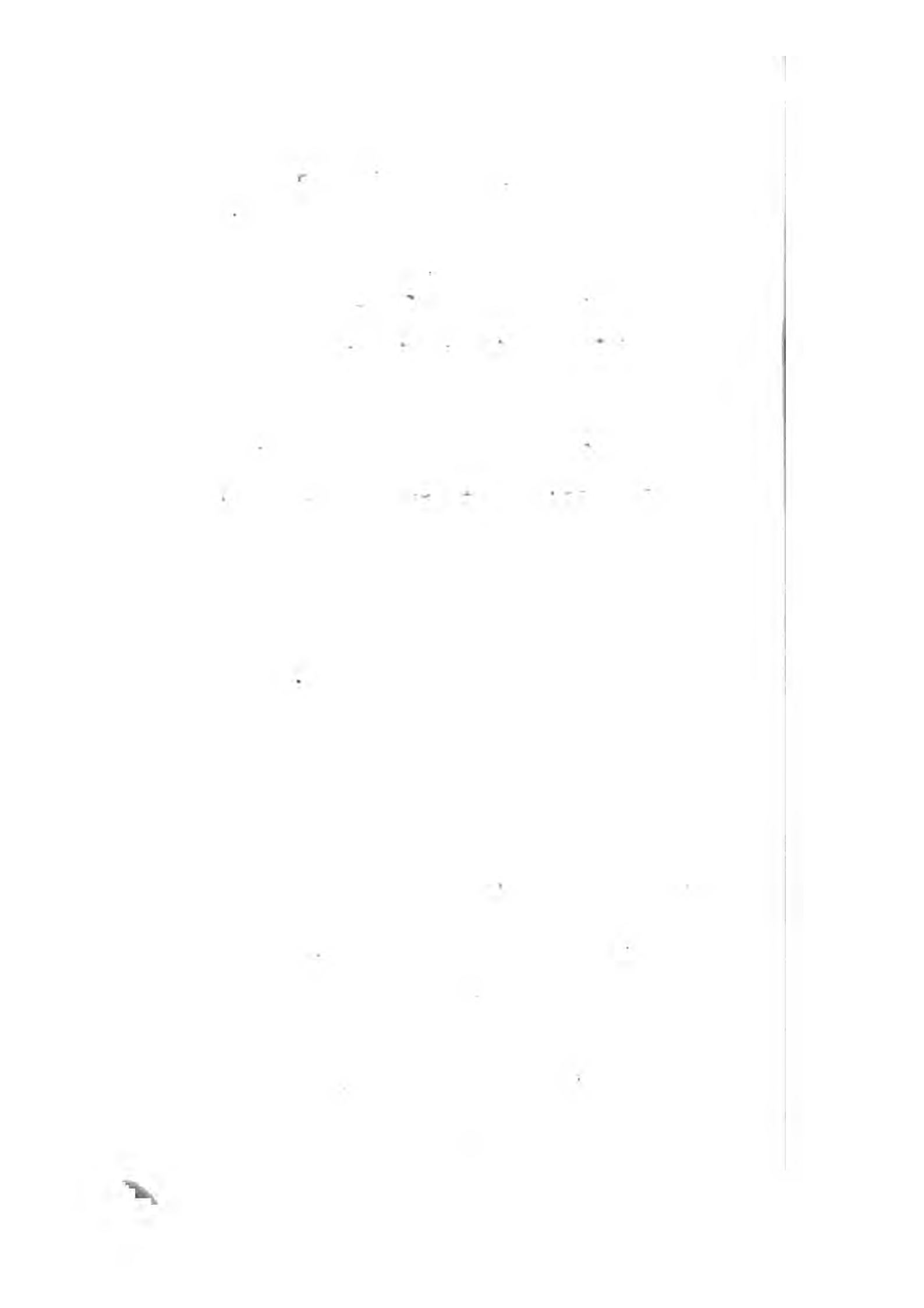
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

DÉPÔT A BRUXELLES, CHEZ A. LEBÈGUE.

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



PAUL FÉVAL

Si la maison Alexandre Dumas et compagnie avait interrompu le cours de ses opérations commerciales, l'écrivain, jeune encore, dont cette notice va retracer la vie, eût été capable de fournir à lui seul, et sans le secours de la plume des autres, une bonne partie de la clientèle de cette immense fabrique de romans.

Paul Féval est une locomotive littéraire, qui a eu pour chauffeur Anténor

Joly, et qui a pris la grande vitesse, grâce au charbon du *Courrier français* et de l'*Époque*.

Mais n'anticipons pas sur notre narration.

L'auteur des *Mystères de Londres* est né dans la vieille capitale de la Bretagne, le 28 novembre 1817. Ses premiers maîtres constatèrent en lui fort peu de goût pour les livres, une grande passion pour le jeu, et une habitude enracinée de l'école buissonnière.

On le plaça très-jeune au collège de Rennes. Féval ne jeta pas un grand éclat universitaire. C'était un enfant chétif et malingre, trop faible pour soutenir par le coup de poing ses inclinations à la moquerie. Ses maîtres ne l'aimaient point; ses camarades le bat-

taient sans cesse. Il a gardé de ce temps d'oppression des souvenirs qu'il reproduit dans ses œuvres sur un ton d'amertume comique.

L'histoire de ce bon monsieur Quandoquidem, auteur du *Cours de thèmes* et des *Tournures élégantes à l'usage des élèves de seconde*, est une amusante et folle histoire.

Quandoquidem était père de douze enfants rouges. Dédaignant le calendrier vulgaire, il avait choisi des noms romains à cette progéniture aussi nombreuse qu'écarlate. Jamais ce noble pédagogue ne demandait à manger ou à boire sous la forme de langage usitée en pareil cas. Plein de dignité dans l'exercice de ses fonctions, s'il enjoignait à Féval de se mettre à genoux, il

avait soin, même pour un ordre si simple, de ne pas s'écarter du système des *Tournures élégantes*.

« — Prosternez-vous, s'écriait-il, dans l'attitude qui convient à un coupable! »

Et si Paul semblait peu disposé à obéir, Quandoquidem ajoutait :

« — Je vais implorer l'aide d'un serviteur pour vous expulser par la violence, et je saurai bien vous décliner *hordicus* au génitif. »

Quand la révolution de juillet éclata, Féval entra dans sa treizième année.

Voyant son professeur et ses condisciples arborer la cocarde tricolore, l'imprudent collégien, le cerveau chauffé par des inspirations de famille, s'avisa d'attacher à sa casquette une énorme cocarde blanche. Jusqu'alors il s'était

montré légèrement poltron dans les querelles que lui cherchaient les autres élèves; mais, cette fois, l'exaltation politique lui inspira un courage vraiment extraordinaire. Malgré des sommations réitérées, qu'accompagnaient une grêle de coups, Féval n'ôta point sa cocarde.

Ne pouvant riposter aux grands vauriens de seconde, il fit consister son héroïsme à tendre le dos, sans se plaindre, et à recevoir toutes les taloches qu'ils jugèrent à propos de lui administrer.

Ce carliste intrépide fut retiré du collège par sa mère, sans quoi la France aurait eu à pleurer sur le sort d'une nouvelle victime de juillet. Madame Féval emmena Paul dans un vieux manoir appartenant à un membre de la famille, et perdu tout au fond du Morbihan.

Là ce fut bien autre chose.

Notre jeune adversaire de la branche cadette tombe au milieu des agitations clandestines de la chouannerie. Le château sert de rendez-vous aux conspirateurs. On s'y assemble de nuit, on y fond des balles de calibre. Les hommes paraissent résolus, impatients d'agir, et dans cette Fronde campagnarde, les femmes se montrent plus exaltées encore que les hommes.

Ce mystère, ces dangers, ces alertes frappent vivement l'esprit de Paul. Il obtient la promesse d'une carabine pour aller combattre les bleus, ne rêve que batailles, ne parle que de massacres, et s'avise, un beau soir, d'insulter la maréchaussée, qui venait pour une visite domiciliaire. Les bons gendarmes

saisissent paternellement ce morveux à l'oreille, puis le conduisent à sa maman, qui lui ordonne de se tenir sage.

Aucun des projets guerriers de la chouannerie ne reçut son exécution, et le château rentra dans la paix et le silence.

La Bretagne exalte de bonne heure l'imagination de ses enfants par la foi politique et religieuse, par les traditions chevaleresques, vieux récits, chroniques ou légendes, racontés au coin de lâtre, et que chacun écoute, à cette heure où la lampe privée d'huile va s'éteindre, quand le vent souffle au dehors et semble battre les hautes fenêtres avec l'aile mystérieuse des fantômes.

Voici tout au plus un demi-siècle que ce pays étrange hasarde dans les do-

maines civilisés son pas timide, et déjà le nombre des conteurs qu'il a fournis à notre littérature est considérable. Entre Chateaubriand et Paul Féval, Dieu sait combien on pourrait en inscrire. Le héros de cette biographie, comme ses devanciers, nous est venu, un beau jour, le tête farcie des légendes natales. Il nous a raconté ce qu'on lui a dit là-bas, sous le vaste et sombre manteau de la cheminée gothique : l'histoire de *la Femme blanche*, celles du *Bonhomme Misère*, du *Joli Château de Coquerel*, des *Belles de nuit* et du *Maréchal Gille de Raiz*, cet implacable et barbare époux que le beau sexe doit maudire.

Grâce à Paul Féval, nous savons que *Barbe Bleue* est d'origine armoricaine.

Lorsque notre collégien de treize ans

quittait la veillée pour monter à sa chambre, il avait la tête remplie de terreurs et se couchait avec la fièvre. Si la servante emportait la lumière, Paul sentait un frisson courir par tout son corps; ses dents claquaient; il lui semblait voir son lit entouré de cierges, et des voix lamentables récitaient à son chevet les versets funèbres du *De Profundis*. Chose bizarre, une de ses cousines, qui occupait avant lui cette même chambre, avait eu des visions analogues. A minuit sonnant, elle apercevait sept chandelles disposées en croix au point central du parquet. De profonds soupirs s'échappaient des murs. Elle croyait entendre un commandement de l'autre monde. Jeune, belle, riche, aimée, elle se fit religieuse.

Paul Féval rentra au collège en 1831 et y resta jusqu'en 1833, toujours chétif, toujours malingre, toujours taquin et toujours battu. Il garde encore sur le cœur les horions que lui distribuèrent ses camarades de classe. Afin de se dédommager du passé sur le présent, il rêve qu'il soufflette les personnes dont il peut avoir à se plaindre. Le romancier se croit très-sérieusement casseur de bras et pourfendeur au premier chef.

On le destinait au barreau.

Sa famille est une ancienne famille de robe ; le baron de Létang, son aïeul, fut procureur général à la cour royale de Rennes, et son père, honorable et savant jurisconsulte, mourut, en 1827, conseiller à la même cour. Mais les magistrats

intègres ne s'enrichissent pas. La maison Féval était pauvre, et la mère du jeune collégien ne pouvait plus soutenir les frais d'éducation de son fils, quand tout à coup la Providence, sous le pli d'une lettre écrite par le chevalier Féval, référendaire à la cour des comptes, envoya trois mille francs destinés à faire commencer à Paul ses études de droit.

A part un prix d'excellence, accroché en seconde, il n'avait pas obtenu de grands succès au collège.

Son imagination trop vive l'éloignait du travail sérieux. Les froids commentaires de Cujas n'allèrent aussi que très-médiocrement à sa nature enthousiaste; néanmoins il fut reçu aux examens, conquit la licence, fit son stage, et le

voilà parfaitement libre d'exercer la profession d'avocat.

Il ne manquait plus à Paul que le talent oratoire et une clientèle.

Sa première cause ne se fit pas attendre, une cause magnifique! On le charge de défendre un villageois, Haut-Breton, accusé du vol de douze volailles, compliqué d'effraction et d'escalade. Féval repasse dans sa tête tout ce que ses humanités lui ont appris des harangues de Démosthène ; puis le grand jour de l'audience venu, il présente la défense du voleur de poules avec une gravité solennelle et sous les formes de langage les plus pompeuses. Quandoquidem eût été dans le ravissement.

Le discours de Paul est divisé en trois points ; mais au milieu du premier, les

juges se trouvent saisis d'une hilarité subite.

— Assez, maître Féval, assez ! dit le président. La cause est entendue.

— Bon ! pense Paul, je les fais rire, ils sont désarmés.

— Qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ? demande le président au villageois amateur des volailles d'autrui.

Le coupable, excité sans doute par le succès de son avocat, et voulant à son tour égayer les juges, entame une dissertation savante et très-complète sur l'art de voler des poules sans les faire crier. De son banc, Féval lui adresse en vain des signes ; l'obstiné paysan ne le comprend pas ou ne veut pas le comprendre. Il développe avec orgueil sa théorie curieuse aux magistrats, à l'au-

ditore, aux gendarmes, et se moque de la pantomime désolée de son défenseur.

Émerveillée de la science du larron, mais ne jugeant pas à propos de lui en laisser aussi publiquement expliquer les doctrines, la cour le condamne au maximum de la peine.

Féval au désespoir déchire sa robe, jette sa toque par-dessus les moulins, et tourne les yeux du côté de Paris.

C'est là qu'il doit venger l'humiliation faite à son éloquence, et briller dans une autre carrière, celle des lettres, pour laquelle il se sent un goût décidé.

Mais il est impossible qu'on lui vienne en aide efficacement dans ces nouveaux débuts. Paul a pris au fond de l'urne de la conscription un numéro détestable. L'achat d'un remplaçant épuise les der-

nières ressources maternelles, et le référendaire à la cour des comptes n'aidera certes pas son petit-cousin à désertier le barreau pour les lettres.

Qu'importe? à vingt ans, avec une tête bretonne, on ne connaît pas d'obstacles.

Féval s'empresse d'écrire à un autre membre de la famille, président au tribunal de commerce de la Seine. Il lui demande sa protection pour obtenir une place. La réponse ne se fait pas attendre. On offre au jeune homme un modeste emploi de commis dans une maison de banque. Il accepte, embrasse sa mère, dit adieu à ses sœurs, prend cent écus qu'on parvient à réunir encore, monte en diligence et débarque à Paris.

Il est sur-le-champ mis en possession de la bienheureuse place.

Mais, au lieu de s'occuper des bordereaux et du soin des registres, notre apprenti banquier se livre à la lecture des romans. On lui saisit un jour entre les mains un livre de Balzac, ouvert à un chapitre abominable. Notre grand peintre de mœurs osait y donner une analyse très-exacte, très-vive et surtout très-satirique des *commissions* et des *comptes de retour*.

Chez un banquier, jugez de l'esclandre !

A la vue de ces pages sacrilèges, le chef de correspondance pâlit, le teneur de livres se voile la face, le caissier fait un geste d'épouvante, et les expédi-

tionnaires croient aux approches de la fin du monde.

Paul Féval est à l'instant même chassé de la maison de banque.

Dix louis lui restent en poche. Avec un peu d'ordre, cette somme peut le conduire loin. Pourquoi ne pas mettre sur l'heure à exécution ses projets littéraires? Il achète une rame de papier, des plumes, une bouteille d'encre, s'enferme résolûment dans un galetas, au sixième étage, et commence... une tragédie!

Ce sera l'éternel chemin des écoliers, le plus long sans contredit et le plus absurde.

Notre héros avait déjà bâti la moitié d'un acte, lorsqu'un de ses anciens amis de collège, étudiant en médecine, frappe à sa porte, entre, d'un air effaré,

lui annonce qu'il doit sans plus de retard payer une dette d'honneur, et lui emprunte sa bourse entière, avec promesse de rendre le lendemain ce qu'il lui emporte. Féval garde seulement quarante sous pour sa nourriture du jour. Le lendemain, son ami ne paraît pas. Au lieu de dîner, Paul achève le premier acte de sa pièce; mais le jour suivant, son estomac lui prouve que des rimes tragiques ne sont pas une alimentation suffisante. Il jette la plume et court chez l'emprunteur.

Celui-ci a l'indélicatesse de lui rire au nez, et ne tient nul compte de ses réclamations.

Féval se fâche, il y avait de quoi! Justement c'était un des élèves qui lui administraient jadis le plus de bourra-

des. Notre héros, pour lui apprendre comme on rend ce qu'on vous prête, lui applique une magnifique paire de soufflets.

Ils vont sur le terrain.

Le bon droit triomphe, et l'adversaire de Paul reçoit une balle dans la cuisse.

Mais, en attendant, la somme n'est pas rendue ; le blessé déclare d'un air narquois à son compatriote qu'il la garde pour payer les visites du chirurgien.

Ce procédé sans nom valut à son auteur le mépris de tous les étudiants de Rennes. Ils prirent Féval avec eux, le secoururent dans sa détresse, l'encouragèrent au travail, lui firent place au feu et à la table, et ne souffrirent même pas qu'il versât dans la caisse

commune les modestes subsides que lui envoyait sa bonne mère.

Pendant neuf ou dix mois, il mena une vie charmante, dégagée de soucis.

L'inspiration allait grand train.

Quand les étudiants partirent en vacances, Féval avait terminé les cinq actes de sa tragédie, sans parler d'une foule de poésies fugitives et d'articles de genre, qu'il espérait bien publier dans les journaux. Il vit donc sans trop d'inquiétude le départ de ses amis, et s'occupa du placement de ses productions littéraires.

Hélas ! hélas ! combien peu dura son illusion !

Le chef-d'œuvre tragique n'obtient pas même une lecture. On repousse chez les

éditeurs ses poésies fugitives, et les journalistes lui déclarent que leurs cartons regorgent de copie.

Néanmoins il s'obstine à demander à la littérature une position sociale, ou, pour mieux dire, du pain.

Feuilletant, un jour, les *Petites-Affiches*, il voit qu'un monsieur réclame un associé pour fonder une feuille hebdomadaire. Paul court à l'adresse indiquée. Ce monsieur lui insinue que, par un procédé dont il est l'inventeur, il y a nécessairement à conquérir une position magnifique dans les lettres, pour lui d'abord et pour l'associé qu'il demande à s'adjoindre. Mais il faut que cet associé verse un cautionnement de quatre cents francs, sinon rien ne sera fait, rien ne sera conclu. Aussitôt le jeune homme

écrit à ses sœurs une lettre, où il fait briller dans tout leur éclat ses espérances d'avenir, et les excellentes filles lui envoient jusqu'au dernier sou leurs modestes économies. Les quatre cents francs sont portés au monsieur, qui nomme Paul rédacteur en chef, gérant, directeur et même caissier du journal futur. Mais avant tout, le prudent personnage sauve la caisse, et notre candide Breton n'a rien à rédiger ni rien à garder.

Ceci lui parut infiniment plus fort que les comptes de retour et que le procédé de son emprunteur.

Désenchanté de la carrière du journalisme, ne plaçant pas une traître ligne de ses œuvres, ayant tout au plus en poche de quoi vivre trois semaines, Féval a recours une seconde fois aux *De-*

mandes et offres de la feuille dangereuse qui l'a fait tomber dans un premier panneau. Seulement il a soin de ne plus s'arrêter aux articles qui parlent de cautionnement.

« Une compagnie d'affichage demande un employé intelligent et de bonne tenue. »

Voilà son affaire ! Il se présente, le soir même, au bureau de la direction. Sa tenue paraît convenable, son intelligence suffisante, et, sans exiger aucune espèce de cautionnement, sur sa mine seule, on lui donne un emploi tout de confiance, qui consiste à inspecter les murs de la capitale, et à désigner les endroits propices à l'affichage.

Féval s'acquitta de cette mission avec beaucoup de zèle.

Mais la compagnie renvoyait habituellement son employé, le jour où il demandait ses honoraires, et notre inspecteur des murailles parisiennes fut congédié sans recevoir un sou.

Décidément le pauvre garçon n'avait pas de chance, ni pour ses débuts littéraires, ni pour ses débuts industriels.

Enfin la fortune semble se montrer, à son égard, un peu moins revêche. Il entre, en qualité de commis, chez le gérant de vingt sociétés en commandite, au capital de huit, dix, vingt et trente millions. C'était un véritable Crésus moderne qui possédait quatorze maisons sur le pavé de Paris, avait dans son antichambre dix nègres habillés de blanc, et passait pour un des princes de la Bourse. Féval, chez ce nabab, doit tou-

cher des appointements annuels de douze cents francs. Il ne touche que le premier mois.

Son patron, dans l'intervalle, achève de manger treize millions en nègres, en huîtres, en femmes, en chevaux et en flatteurs.

Que devenir ? où trouver une autre planche de salut ? Paul commence à croire qu'il eût été sage de ne point quitter Rennes, et de continuer à y faire condamner les voleurs de poules. Cependant il songe à un troisième cousin de sa famille, M. de Maisonneuve, chef de division au ministère des travaux publics et du commerce. Il lui demande un emploi un peu plus stable que tous ceux qu'il a trouvés jusqu'à ce jour ; mais n'ayant point osé dévoiler toute la pro-

fondeur de sa détresse, il reçoit, au bout de deux jours, sa nomination officielle à une place de.... surnuméraire.

Comment accepter? Paul en est à son dernier écu.

Sa montre, ses habits, son linge, ses livres, tout est vendu ou mis en gage. Honteux de son insuccès, il n'ose pas retourner en Bretagne où sa mère le rappelle. Bien décidé à ne plus lui être à charge, il reste à Paris dans un état de misère, d'autant plus affreux, qu'il apporte à le cacher tous les soins de son orgueil. Le chagrin l'accable, le marasme le consume; il se nourrit de fièvre et de désespoir.

Une dernière tentative auprès des journaux reste sans résultat.

Féval, à cette époque, avait en por-

tefeuille une partie des œuvres qui, depuis, ont obtenu un succès mérité.

Malheureusement, l'Éthiopien Dumas accaparait déjà toutes les issues du feuilleton, grâce à la troupe nombreuse de ses collaborateurs, autres nègres, qui lui piochent la phrase, lui labourent le chapitre, et lui abandonnent lâchement toute la récolte de volumes et de renommée.

Paul ne réussit pas même à faire lire un seul de ses manuscrits.

L'âme brisée, le découragement au cœur, n'ayant rien dans l'estomac depuis deux jours, il prévient, un soir, son concierge qu'il n'est chez lui pour personne, et monte, chancelant de faiblesse, l'escalier qui mène à sa mansarde¹.

¹ Il habitait alors rue de la Cerisaie, aux environs de la Bastille.

On ne le voit pas descendre, le lendemain.

Toute la journée s'écoule, et l'idée d'un suicide traverse l'esprit du concierge. Il monte les six étages, frappe à la porte, n'obtient aucune réponse, approche son oreille de la serrure, n'entend aucun bruit, et donne l'alarme.

La porte est ouverte.

On aperçoit Paul couché sur son lit sans mouvement et presque sans souffle.

Du reste, ni réchaud qui indique l'asphyxie, ni fiole de poison, ni pistolets à terre, ni sang répandu.

Nos lecteurs ne sont pas sans connaître une lithographie navrante, qui a pour titre *le Dernier morceau de pain*. Dans une chambre désolée, où se trouvent pour uniques meubles un lit de

sangle, une vieille chaise, un chevalet et une boîte de peintre, on voit, sur le grabat de la misère, un jeune artiste dont le bras amaigri partage sa dernière bouchée avec un chien, son fidèle et malheureux commensal. Paul s'est abandonné comme lui à la volonté de Dieu, et la mort accomplit lentement son œuvre.

Il y a sur le matelas du jeune homme une *Imitation de Jésus-Christ*, encore ouverte, seul et dernier livre qu'il n'ait point vendu.

On appelle en toute hâte un médecin du voisinage. Il dit au concierge et à quelques locataires empressés autour de Féval, dont l'état semble braver tous les soins :

— Eh! ce n'est pas de maladie, c'est d'épuisement et de faim que ce jeune homme se meurt!

Un cri général accueille cette révélation. Chacun s'agite. En un clin d'œil le poêle s'allume; du bouillon chauffe sur une lampe; on apporte une bouteille de vin généreux, et l'on couvre d'un édredon les pieds refroidis du triste écrivain. Lorsqu'il reprit ses sens, il aperçut une femme, une voisine jeune et belle, en train d'exercer à son chevet le rôle d'ange sauveur. Il voulut la remercier, elle lui ferma la bouche de sa blanche main.

Deux jours après, quelques bons repas aidant, Paul, remis sur pied, trouva au *Nouvelliste* un emploi de correcteur,

et parvint à glisser dans ce journal plusieurs articles dont le talent fut remarqué.

Quatre ou cinq entrepreneurs de librairie lui firent des offres ; ils lui commandèrent de la prose à la toise pour les *Recueils encyclopédiques* ou pour les *Dictionnaires de conversation*.

Féval reçut, en outre, de quelques vaudevillistes de troisième ordre une autre espèce de commande. Ces messieurs le priaient de leur composer, au tarif de cent sous l'acte, des couplets destinés au théâtre du Panthéon. Une pièce tout entière pour Lazari lui fut, un jour, payée jusqu'à vingt francs par un auteur dramatique désireux de se produire.

Le pain quotidien se trouvait au bout de ces obscurs travaux.

Dans ses veilles actives, Féval s'occupait d'œuvres plus importantes. Huit volumes de romans au grand complet n'attendaient plus que le bon vouloir des journaux.

Souvent il voyait paraître au seuil de sa mansarde, comme une étoile radieuse qui lui apportait l'espoir, cette jeune et jolie voisine dont les soins l'avaient sauvé. Notre écrivain lui lisait ses livres. Puis on causait d'avenir, et un peu de sentiment, car l'amour, on le devine, était né de la reconnaissance¹.

¹ Paul avait rencontré cette douce compagne aux portes de la mort, ce fut aux portes de la mort qu'il la quitta. Seulement les rôles étaient changés ; son ange libérateur le laissa sur la terre dans le deuil et l'affliction.

Quand sa chère visiteuse était partie, l'homme de lettres reprenait la plume.

Un jour enfin, *la Revue de Paris* accueille un de ses articles, *le Club des Phoques*. Le succès avéré de ce récit original lui ouvre presque aussitôt les colonnes du *Commerce*, puis celles de *la Sylphide*, où il donne *les Chevaliers du Firmament*.

Pour le coup, notre héros est lancé.

D'autres portes lui sont presque immédiatement ouvertes. Il entre à *la Quotidienne*, à *la Chronique*, à *la Mode*, à *la France maritime*, et le feuilleton curieux du *Loup blanc*, dans *le Courrier français*, achève de le poser comme un romancier de mérite.

A cette époque, existait une sorte de commissionnaire en littérature, qui se

chargeait, moyennant une honnête remise, du placement des œuvres d'autrui, fournissait les journaux, et ne manquait pas d'un certain flair pour deviner le talent chez les jeunes écrivains. Cet habile négociateur se nommait Anténor Joly. Paul, un jour, le voit entrer dans sa chambre.

— Connaissez-vous Londres? lui demande Anténor.

— Fort peu, répond Féval.

— Et la littérature anglaise?

— Beaucoup.

— Je m'en doutais. Vous êtes notre homme, et vous allez sur-le-champ, sans retard, écrire pour le *Courrier* les quatre premiers chapitres des *Mystères de Londres*.

— Y songez-vous? c'est impossible.

— Rien n'est impossible en littérature par le temps qui court. Il faut commencer, vous dis-je.

— Mais...

— Pas de réplique ! Ça, voyons, que faites-vous là ?

— Un roman, *les Compagnons du Silence*.

Anténor s'approche du bureau de Féval, saisit quelques pages fraîchement écrites, les parcourt, jette un cri, lève les bras à chaque ligne, et s'écrie tout joyeux :

— Mais les voilà !... nous les tenons !

— Quoi donc ? dit Féval.

— Nos *Mystères*, mon ami, nos *Mystères* !... eh ! parbleu, c'est cela même !... Des noms anglais au lieu de noms français, de la bière au lieu de vin bleu, et

dous sommes en Grande-Bretagne! Il faut que le premier feuilleton paraisse demain.

— Ah ! ça, dit Féval, est-ce une plaisanterie ?

— Je ne plaisante jamais en affaires, répond Anténor, jetant sur la table deux billets de banque.

Paul ouvre de grands yeux et se trouve disposé tout naturellement à prendre la chose au sérieux.

— N'est-il pas nécessaire que j'aille visiter Londres ? demande-t-il.

— Commençons ! commençons ! Vous irez plus tard.

Seulement alors son interlocuteur lui fait connaître pour quel motif le *Courrier français* désire une telle promptitude. Depuis le retentissement énorme des *Mys-*

tères de Paris, les directeurs de cette feuille périodique ne dorment plus. Vou-
lant obtenir, eux aussi, dans leurs co-
lonnes un succès de feuilleton, ils ont
chargé M. Joly, l'homme aux expédients
rapides, de passer le détroit, de s'enten-
dre avec un écrivain d'Outre-Manche et
de rapporter, coûte que coûte, les *Mys-
tères de Londres*. Par malheur, Anténor
s'adresse mal. Son Eugène Sue britan-
nique lui broche une œuvre lourde et
indigeste, qui est loin de remplir le but
que se propose la direction. Comment
se tirer de ce pas difficile ? A grand
renfort de coups de tam-tam, on a pré-
venu les abonnés que le manuscrit des
Mystères de Londres était dans les bu-
reaux, et l'on a même fixé le jour de la

publication. Impossible de reculer. Tout serait perdu.

— Allons, allons, dit Anténor, laissez-moi faire !

Il court chez Féval, — et l'on sait à présent comme ce galant homme traitait la littérature.

— Vous vous appellerez sir Francis Trolopp ¹, dit-il au jeune auteur. Tout le succès, vous devez le comprendre, est dans le pseudonyme. C'est une garantie de couleur locale. Voyons, la plume à la main, vite ! Nous n'avons pas une minute à perdre.

Paul Féval publie une quinzaine de chapitres, à tâtons et à tout hasard,

¹ Quand Féval, plus tard, voulut revendiquer l'œuvre et signer la deuxième partie, il eut beaucoup de peine à faire accepter ce changement de nom. Le public tenait à l'auteur anglais.

sans avoir passé la Manche. Son premier volume terminé, le *Courrier français* lui ouvre sa caisse, et l'envoie à Londres, les mains pleines d'or. Le malheureux homme de lettres que nous trouvions tout à l'heure étendu sur un grabat, mourant de faim, voyage aujourd'hui comme un prince. Il a trois secrétaires, des domestiques, maison complète.

Son voyage fait du bruit.

Une police tout entière est à ses ordres, explorant les tavernes de Londres, les rues, les carrefours, les bouges les plus infects de la Cité.

D'autres agents, d'un ordre supérieur¹, lui ouvrent la porte des cercles aristocratiques. On le présente à toutes les

¹ Quelques-uns de ces hommes étaient payés, dit-on, jusqu'à cinquante francs par jour.

sommités gouvernementales et financières. Bref, il voit tout, connaît tout, pénètre partout, et revient avec un très-joli bagage de notes sur les habitudes, les mœurs et les coutumes de la fière Albion.

De ce moment datent les véritables *Mystères de Londres*, et le livre se ressentit de l'expérience acquise par l'auteur.

C'est une œuvre considérable par ses dimensions, bien conduite et bien soutenue. Paul Féval s'y révèle avec toutes les qualités et tous les défauts de son talent. Écrivain d'une imagination vive, colorée, puissante; conteur habile, chatoyant, intarissable, il est maître de tous les fils de sa trame, et tient en main comme un réseau dont il enveloppe le

lecteur, les mailles les plus serrées de l'intérêt. Malheureusement Féval n'a pas la distinction du style. Ses pages les plus remarquables, comme coloris et comme imagination, manquent presque toujours, il faut le dire, de cette fleur délicate du sentiment, de ces étincelles radieuses de l'esprit qui sont les dons les plus rares accordés par le ciel à un écrivain.

Le roman des *Amours de Paris* succéda aux *Mystères de Londres*, et le nom de Féval devint populaire.

Il fut le romancier de prédilection du journal *l'Époque*, fondé en 1846, et dont Anténor Joly administrait le rez-de-chaussée. Dire ce qu'il y eut alors de réclames étourdissantes et de coups de grosse caisse en faveur de notre héros serait une chose impossible. Tous les murs de

On le poussait de plus en plus chaque jour sur cette route fatale.

Paul se crut un Dumas au petit pied. Seulement, comme il n'avait point de collaborateurs, comme il traînait ses wagons littéraires avec sa propre locomotive, il ne put soutenir l'absurde vitesse que le *Courrier français* d'abord, et l'*Époque* ensuite¹ voulurent lui imprimer.

La locomotive sauta.

Notre jeune romancier dit à qui veut l'entendre que la révolution de 1848 a coupé les rails, et que cette raison seule l'empêche de poursuivre sa carrière avec le même bonheur².

¹ Féval publia aussi dans les *Débats* un feuilleton qui a pour titre *la Quittance de minuit*.

² Il manifesta sa rancune en écrivant une histoire burlesque de la république, et en refusant avec obsti-

Ceci est une opinion tout à fait personnelle et que peu de gens partagent. Le succès véritable n'a point de ces ralentissements absolus. Février sans doute ne peut être représenté comme une époque de renaissance et de noble encouragement pour les lettres ; mais l'écrivain, qui n'est pas dans des conditions anormales, se transforme, et ne laisse en aucun temps sa renommée décroître.

Paul Féval accuse la république, il ne doit accuser que lui-même et son commissionnaire en littérature.

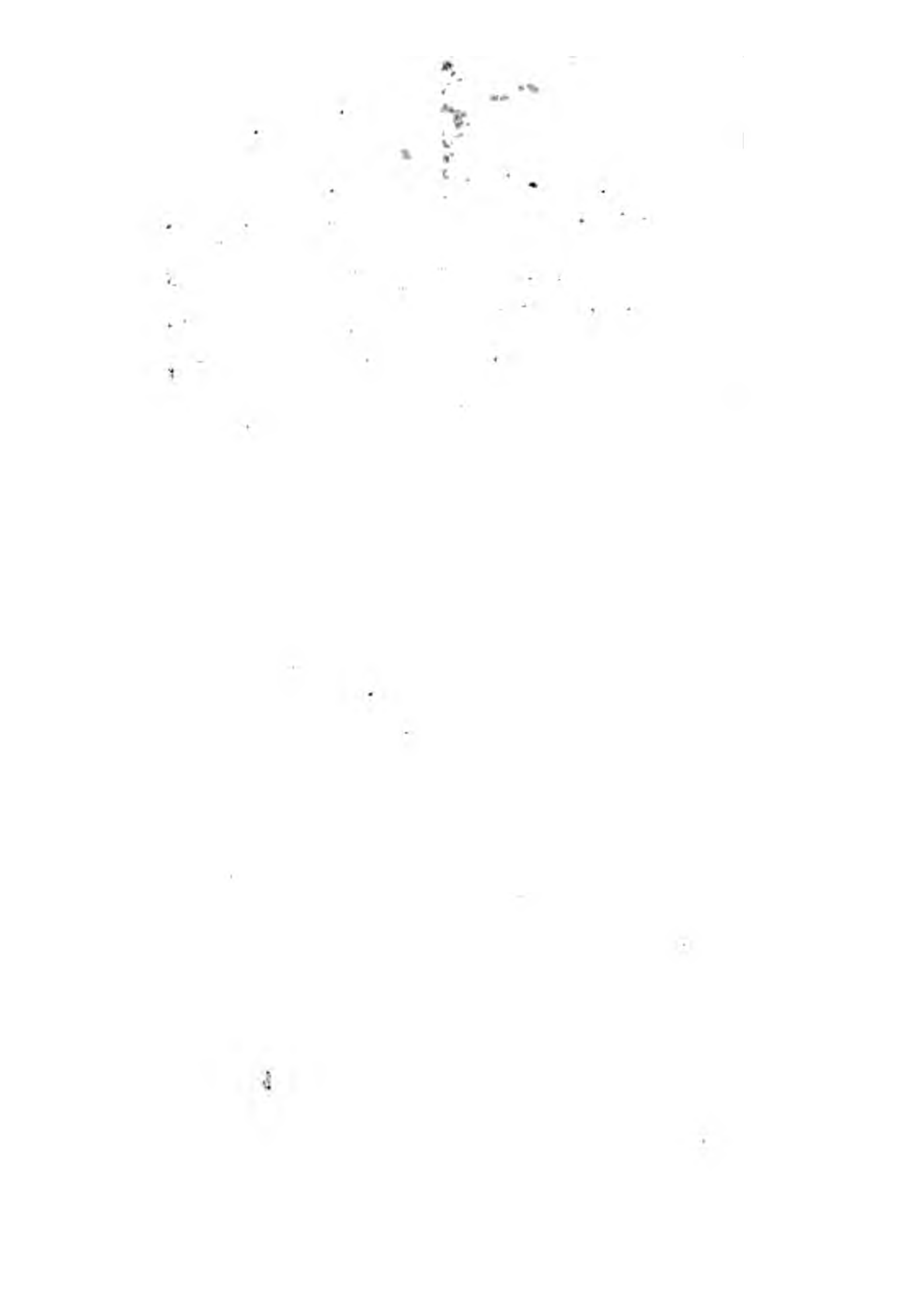
nation de servir dans la garde nationale. Ce qu'il fabriqua de lignes à l'hôtel des *Haricots* est incalculable. Les persécutions de son sergent-major, la décadence de sa renommée, le peu de réussite de ses drames, tout contribuait à lui donner le spleen. Il maigrissait à vue d'œil et tombait dans des tristesses profondes. M. Pénoyée, docteur homœopathe, le guérit et lui donna sa fille en mariage.

Pourquoi ne court-il pas avec la même vitesse, à présent que les rails sont rétablis sur toute la ligne? pourquoi *les Belles de nuit*, — *le Tueur de tigres*, — *le Champ de bataille*, — *la Forêt-Noire*, — *le Capitaine Simon*, — *la Sœur des fantômes*, — *la Fée des Grèves*, — *le Château de velours*, — *le Jeu de la mort*, — *les Parvenus* — et *le Paradis des femmes*, publié tout récemment dans la *Presse*, n'ont-ils pas eu le retentissement de ses premiers livres? pourquoi les drames, tirés tout vivants de cette multitude de volumes, n'ont-ils pas réussi au théâtre?

Certes, on ne soutiendra jamais que Paul Féval ne soit pas un écrivain de talent.

Mais il a fait fausse route. Et, Dieu

merci, comme il est assez jeune pour rebrousser chemin, nous ne craignons pas de lui parler avec une entière franchise, et avec la certitude qu'il prendra tôt ou tard une éclatante revanche.



Mon cher Cousin,

Je suis en de tout cœur

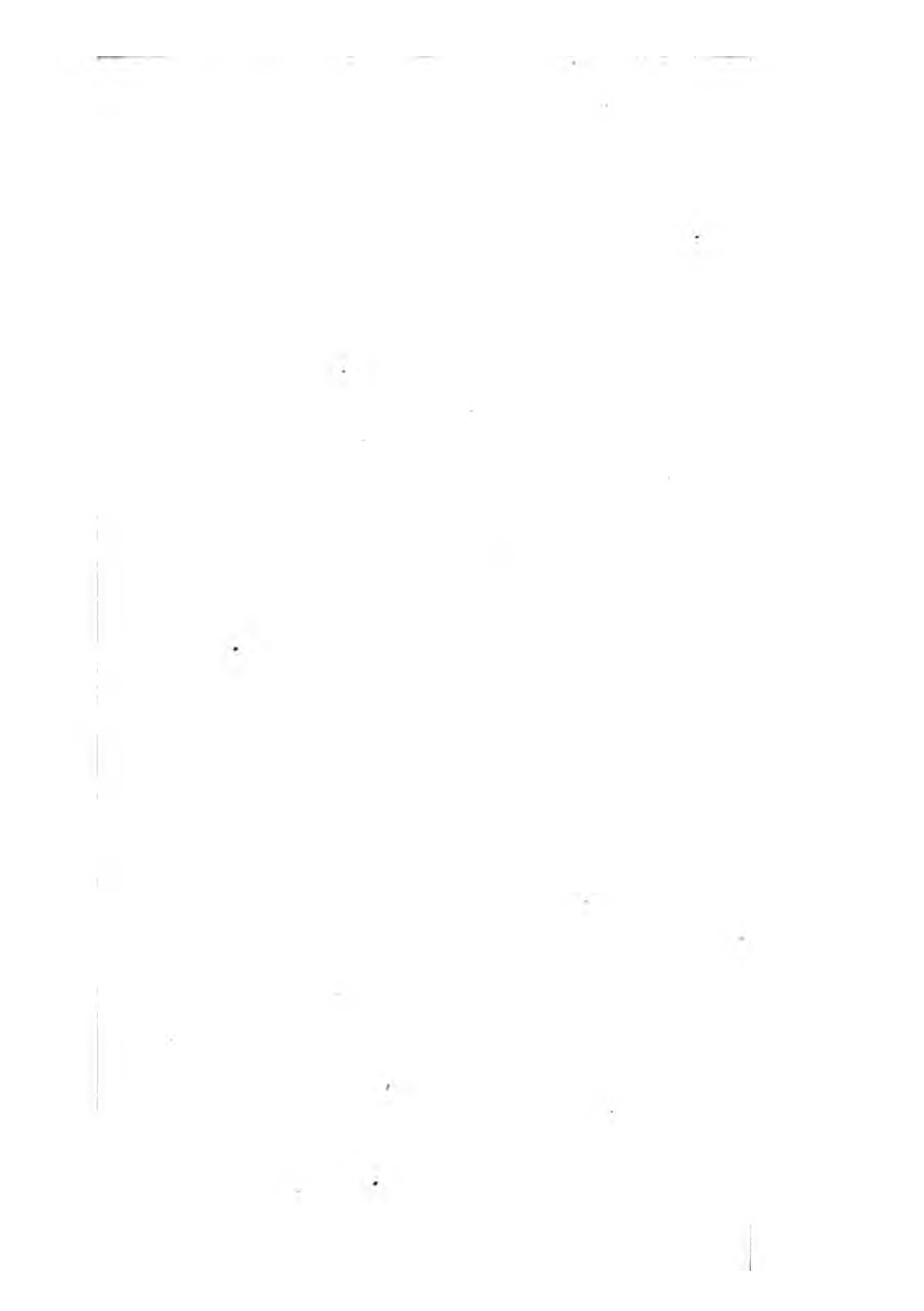
avec toi à tout

Paul Leroy

Paris



EMMANUEL GONZALÈS





Carey sc

EMMANUEL GONZALÈS

Léon HAVARD

Imp. Halévy r. du Four 5. 6. 63

HAVARD

EMMANUEL GONZALÈS

Ceux qui abordent pour la première fois le sombre fantaisiste, que le *Siècle*, depuis tantôt vingt ans, abrite sous les larges ailes de sa publicité, ne manquent pas de lui adresser la question suivante :

— Vous êtes Espagnol, monsieur Gonzalès ?

Et Gonzalès tressaille, comme si la même guêpe le piquait pour la centième fois.



EMMANUEL GONZALEZ

EMMA

EMMANUEL GONZALÈS

Ceux qui abordent pour la première fois le sombre fantaisiste, que le *Siècle*, depuis tantôt vingt ans, abrite sous les larges ailes de sa publicité, ne manquent pas de lui adresser la question suivante :

— Vous êtes Espagnol, monsieur Gonzalès?

Et Gonzalès tressaille, comme si la même guêpe le piquait pour la centième fois.

Granville, dans son amusante galerie des célébrités contemporaines, le représente drapé du large manteau biscayen. Le *Charivari*, le *Figaro*, toutes les feuilles légères ont déclaré qu'il était Andalou de naissance, et nous avons entendu l'ancien plieur de bandes de la *Caricature*, trompé par ces informations inexactes, s'écrier sur un ton de douleur :

« — Conçoit-on que M. Dutacq ait choisi un Espagnol pour rédiger un journal si français ? »

Il est temps de combattre une erreur sérieuse, et qui s'est infiniment trop prolongée.

Par son nom de famille, par la sécheresse et par la longueur de sa personne, par ses moustaches retroussées en crocs

pointus, par le plan de ses livres, dont l'action presque toujours se passe en Espagne, par ses personnages mêmes, éternellement pris dans la race des hidalgos, par les violentes et sinistres péripéties de ses drames, Gonzalès est Espagnol.

Mais, par les registres de l'état civil, dont le témoignage est irréfragable en matière biographique, il est Français, tout ce qu'il y a de plus Français.

L'auteur d'*Ésaiü-le-Lépreux* et du *Vengeur du mari* est né à Xaintes, le 25 octobre 1816.

Toutefois, c'est un Français doublé de Castillan. Sa généalogie ne remonte pas, comme plusieurs l'affirment, à Fernand Gonzalès, premier roi de Castille ; mais il descend de l'une des douze familles de

Monaco, anoblies par Charles-Quint. La tour de Saint-Roman portait encore, en 1824, l'écusson de ses ancêtres.

Nous verrons bientôt pourquoi ce monument héraldique n'existe plus.

Le jeune Emmanuel fut élevé à l'hôpital militaire de Nancy, dont son père, le docteur Charles Gonzalès, était médecin en chef.

Il fit ses études au collège de cette ville, obtenant avec une régularité merveilleuse les premières places en version comme en histoire, et les dernières en mathématiques.

Emmanuel possédait un talent, que lui enviaient toutes les demoiselles de la capitale de la Lorraine.

A l'âge de dix ans, il lutta sur le piano

de la manière la plus victorieuse avec le jeune Thalberg, qui fut obligé d'aller chercher ailleurs qu'à Nancy des admirations pour son habileté précoce.

Notre héros, satisfait de ce premier triomphe, laissa de côté l'harmonie musicale, pour ne plus s'occuper que de l'harmonie du style.

Ceci nous explique pourquoi Thalberg devint un virtuose célèbre.

Il n'avait plus de rival.

Donc, sur les bancs de la cinquième, nous trouvons déjà Gonzalès rêvant la gloire littéraire. Avec ses camarades de classe il fonda une académie puérile, où l'on décernait des prix de littérature et de pugilat, fait extrêmement curieux, qui caractérise l'époque.

On commençait à donner le signal du mouvement révolutionnaire contre l'école classique.

Chacun prévoyait que, dans cette lutte, on aurait besoin de passer la jambe à l'ennemi et de lui caresser le nez du talon.

La boxe et le romantisme eurent le même berceau.

Nos jeunes académiciens tenaient séance dans un grenier, dont ils avaient tendu les murailles de calicot rouge.

Attirées par l'éclat de cette décoration, sur laquelle tombaient élégamment des guirlandes de feuillage, les bonnes de nos marmots accouraient en foule, curieuses de les voir s'exercer dans l'art de la savate et de l'éloquence.

Un soir, au milieu de ces pompes gymnastiques et littéraires, le plancher du grenier s'écroula.

Gonzalès, en ce moment terrible, occupait le fauteuil¹.

Président, académiciens, spectatrices et spectateurs tombèrent l'un par-dessus l'autre dans la salle à manger de paisibles bourgeois qui prenaient leur café. Ce ne fut heureusement la mort de personne ; mais l'académie ne s'en releva plus.

Emmanuel et son intrépide bureau ne perdirent cependant pas courage.

Le grand littérateur d'Arincourt venait de publier *le Solitaire*, et l'on n'i-

¹ Il préluait, dès lors, aux fonctions illustres de vice-président de la Société des gens de lettres, qu'il devait exercer par la suite.

gnore pas que, de son autorité privée, cet écrivain ressuscite le duc de Bourgogne, tué sous les murs de Nancy même, et englouti avec son armée dans l'étang Saint-Jean.

M. d'Arincourt n'accepte pas ce point d'histoire.

Son héros, ce personnage fantasque, apparaissant en tous lieux et disparaissant comme un esprit, n'est rien autre que Charles-le-Téméraire, et l'on comprendra sans peine l'effet de ces pages déplorables, lues par notre collégien.

De la fenêtre de sa chambre, Emmanuel apercevait l'étang Saint-Jean¹.

La lecture du *Solitaire* produisit sur

¹ Cet étang n'existe plus. On l'a desséché pour construire sur le terrain qu'il occupait l'embarcadère du chemin de fer.

son imagination romanesque un effet analogue à celui que la lecture d'*Amadis de Gaule* opéra jadis sur la cervelle de don Quichotte.

Il pria l'infirmier de son père de lui fabriquer une lance quatre fois plus haute que sa taille, arma chevaliers tous nos académiciens déchus et s'en proclama le chef.

Une fois la troupe sous le harnais, le Solitaire ou Charles de Bourgogne, représenté par Gonzalès, commande résolument l'attaque nocturne des vedettes de l'hôpital, de celles de la porte Saint-Jean et même de la caserne de cavalerie.

Les soldats rirent beaucoup de l'audace de ces combattants mirmidons. Ils ne leur égratignèrent pas un homme.

Enhardie par l'impunité, la troupe chevaleresque s'échauffe, pratique une brèche dans la palissade du jardin fruitier des religieuses de l'hôpital, et notre Téméraire, avec sa lance, charge impétueusement une recrue alsacienne, peu initiée à la stratégie pour rire de M. d'Arincourt, et qui eût embroché net le duc de Bourgogne, si celui-ci ne lui eût jeté sa grande lance au travers des jambes, tout en ayant recours à une retraite prudente et précipitée.

Cette aventure quasi-tragique amena la dissolution de l'armée de Charles-le-Téméraire.

On porta chez le commissaire de police la lance du héros.

Toutefois on n'assembla pas de conseil de guerre. Les parents du coupable

furent chargés de la sentence et de l'emprisonnement.

Le docteur Charles Gonzalès, afin de prévenir le retour des déportements belliqueux et enthousiastes de son fils, l'expédia chez son grand-père à Monaco.

Dans cette principauté microscopique Emmanuel acheva de révéler ses instincts perturbateurs, et mit aux abois le gouvernement du lieu, démarrant les bateaux de la douane pour aller à la recherche d'îles inconnues, coupant les filets de pêche, et ne revenant au palais que pour y rafraîchir avec des arrosoirs, par simple bonté d'âme, assurait-il, les malheureuses sentinelles qui cuisaient au soleil italien.

Moins jeune, il eût assurément détrôné le prince.

Ne le pouvant pas alors, il se contenta de mutiler et de réduire en poudre avec l'ardeur farouche d'un jacobin le blason de sa propre baronnie.

Voilà pourquoi les armes des Gonzalès n'existent plus sur le fronton de leur palais de Monaco.

Sa mère, après ce trait de vandalisme, fut obligée de le ramener en Lorraine, au grand désespoir des professeurs du collège, et à la plus grande joie des vauriens de son espèce.

Tout à coup néanmoins, et comme par miracle, ce mauvais sujet de premier ordre devient un élève studieux, grave, assidu, méditant l'histoire romaine, et faisant ses délices des harangues de Cicéron contre Verrès.

On remarque surtout ces phénomènes

chez les enfants doués d'une imagination vive.

La folle du logis cesse de vagabonder au dehors, ne cherche plus les scènes de tumulte, se replie sur elle-même et s'exalte en silence par les rêves ou par la lecture.

Emmanuel, en seconde, cachait dans son pupitre les romans de *Cinq-Mars* et de *Han d'Islande*.

Dès cette époque, nous le voyons se livrer à l'enfancement littéraire et publier des nouvelles dans le *Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'Augustus Stewart et de Henri Royer.

Sa famille ignorait ces exercices de plume. Le docteur Gonzalès n'eût pas entendu raison sur les fantaisies d'écri-

vain de monsieur son fils, qu'il destinait au barreau.

Le Roi des Raffinés, que le jeune homme publia clandestinement au sortir du collège, lui attira les éloges de Loëve-Weimar, qu'une passion très-vive avait alors amené en Lorraine¹; mais le *Patriote de la Meurthe* perdit presque aussitôt son jeune feuilletoniste.

Emmanuel fut envoyé à Paris pour entamer ses études de jurisprudence.

Mince, roide et long comme un peuplier, la tête couverte d'une luxuriante chevelure noire, dont une partie très-notable a disparu, depuis, sous la flamme

¹ *Thécla*, dans la *Revue des Deux Mondes*, est l'histoire de cette passion, écrite par Loëve-Weimar lui-même.

dévorante de l'inspiration, les lèvres ornées déjà de sa moustache en crocs, et couvert d'un ample manteau jeté sur ses épaules à la mode espagnole, Don Gonzalès entra fièrement à Paris sans la moindre escorte¹.

Mais, au lieu de suivre les cours de la Faculté de droit, il se mit à la recherche des jeunes et fervents apôtres des Muses.

Nous l'avons dit ailleurs, c'était l'époque des cénacles.

Emmanuel n'alla point frapper à la porte de celui dont Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Gérard de Nerval étaient membres.

Ce créateur d'une académie resta fidèle à la gloire de son passé.

¹ Gonzalès a joué toute sa vie au Castillan; néanmoins, il se fâche tout rouge, quand on le dénaturalise.

Il s'entoura de fidèles compagnons, qui tôt ou tard devaient être plus ou moins célèbres, et fonda un cénacle tout neuf, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, dans une aile du vieux palais des Stuarts.

Là se réunirent autour de lui le très-haut et très-docte critique de la *Presse*, Paulin Limayrac (madame Sand, plus juste que nous, vient de lui octroyer, dans ses *Mémoires*, un brevet de génie), Molé-Gentilhomme, Eugène Labiche, Édouard Thierry, Ferdinand Dugué, Hippolyte Prévost, et quelques autres.

Toute la bande fit ses premières armes dans des revues fugitives, comme *l'Essor*, le *Chérubin*, la *Revue de France*, la *Revue du Théâtre* et le *Juif errant*, qu'Emmanuel fonda.

Hippolyte Lucas, Jules Belin et Au-

guste Lireux vinrent bientôt fortifier la phalange.

Appuyés sur cette incontestable maxime : « L'union fait la force, » nos jeunes littérateurs établissent entre eux une sorte de communisme littéraire. Il est décidé, par exemple, que chacun d'eux écrira dans la *Revue du Théâtre* un chapitre d'un ouvrage intitulé *le Bec dans l'eau*.

Ce titre, évidemment anti-bachique, semblerait faire l'éloge des membres du cénacle, sinon comme talent, du moins comme tempérance.

Après avoir exploré le domaine des petits journaux, Emmanuel Gonzalès et Molé-Gentilhomme croisèrent fraternellement leur plume, et firent paraître

deux romans en collaboration, *le Roi des Rossignols* et *Manon-la-Dragonne*.

Le premier de ces livres eut un succès incontestable. Il se distingue surtout par une grande verve de style.

En ce bon temps littéraire, madame Mélanie Waldor, fille de l'académicien Villenave, ouvrait un cercle éclectique, où se coudoyait la vieille et la jeune littérature.

On y encensait Alexandre Dumas et Alphonse Karr.

D'innombrables cotillons de lettres, à l'âme tendre et délicate, mais au visage entièrement dépourvu de charmes, y exhalaient leurs soupirs poétiques, en vers sans césure.

Nous ne comprenons pas dans la foule

madame Anaïs Ségalas, véritable reine de poésie et de beauté.

Pongerville, de l'Académie française, y lisait des traductions de Virgile à sir Henri Berthoud, et celui-ci, alors directeur du *Musée des Familles*, recevait majestueusement les hommages des jeunes écrivains qui aspiraient à remplir, année courante, trois ou quatre de ses colonnes, à raison de *deux sous* la ligne.

Il était impossible de voir une réunion plus aimable.

Seulement Emmanuel Gonzalès et trois de ses amis intimes n'arrivaient que fort tard, juste au moment où les académiciens prenaient leur parapluie et chaussaient leurs socques.

Nos quatre retardataires avaient leurs raisons pour cela.

Quelles raisons? demanderez-vous.

Ah! c'était l'heure divertissante. Ces dames déposaient leur couronne d'anges égarés sur la terre. Elles roucoulaient de plaintives élégies, donnant l'essor aux aspirations de leur cœur affligé du vide, et s'envolant (surtout les plus laides) vers les régions du sentiment et de l'amour tendre.

Il ne faut pas demander où Gavarni a trouvé le type de ses *Bas-Bleus*.

Car le célèbre dessinateur était un des trois profanes qui assistaient avec Gonzalès, par curiosité simple et pour les tourner en ridicule, à ces curieux épisodes du salon de madame Mélanie Waldor.

Le second ami de Gonzalès, Edmond

Texier, maintenant grave rédacteur du *Siècle*, riait aux larmes dans un coin.

Pour le troisième....

Eh! mais le troisième est un saint, chers lecteurs. Jésus! ne demandez pas son nom.

Voyez un peu, voyez où nous conduit cette maudite histoire contemporaine. Le troisième, nous n'en parlerons pas¹. Restons-en, s'il vous plaît, à Gavarni, à Texier et à Gonzalès.

Ces messieurs reconduisaient, vers deux heures du matin, toutes ces dames, jolies ou autres.

Puis, au lieu de rentrer paisiblement dormir, nos quatre.... c'est-à-dire nos

¹ Excepté toutefois dans la notice qui lui sera consacrée.

trois démons s'amusaient à carillonner aux portes, comme des écoliers tapageurs, à décrocher les enseignes, à réveiller les sages-femmes, à faire lever les médecins pour les conduire à la barrière tâter le pouls aux commis de l'octroi.

Ils ne respectaient rien dans leurs escapades.

Cent fois on les a vus se proposer comme cicerone officieux aux personnes du sexe féminin, que les bals masqués ou le hasard jetaient à pareille heure dans les carrefours.

O scandale !

Notez que la retenue qui nous caractérise nous fait omettre des péchés bien plus graves.

Et pourquoi les révéler? nous dirait-on.

Parce que nous sommes contraire à l'avis de ceux qui affirment qu'un bon *meâ culpâ*, bien sonore et bien doublé de repentir, efface tout.

Faites pénitence, morbleu! faites pénitence! humiliez votre front sur les dalles chrétiennes, rasez-vous la tête, entrez dans un cloître; mais ne montez pas en chaire, mais ne soyez point assez audacieux pour trancher de l'apôtre, mais ne prêchez pas en plein vent ceux qui savent tout.

Cette boutade a beau ne pas sembler à sa place, elle était indispensable.

Revenons à la littérature.

Le *Siècle* et la *Presse* se fondaient à grand bruit. Girardin fit appeler Gonzalès et manifesta le désir d'exploiter son nom propre.

Toutes les idées d'industrialisme et de rouerie sont en germe dans le cerveau d'Émile.

— Vous allez, dit-il au jeune homme, nous faire des articles sur la situation de l'Espagne.

— Y songez-vous? répond Emmanuel. Je ne sais pas un mot de politique.

— Raison de plus pour traiter la matière. Vous ne ressemblerez à personne. C'était concluant.

Gonzalès, effrayé d'abord, se figura que, pour écrire ce genre d'articles, il

ne fallait qu'un peu d'aplomb. D'ailleurs, Émile devait le savoir mieux que tout autre.

Un premier article parut, grave, em-
pesé, solennel.

On complimenta de tous côtés le jeune rédacteur. La signature était d'un effet merveilleux, et les abonnés, se croyant éclairés par un homme compétent, dévoraient la question espagnole.

Une querelle subite brouilla fatalement notre héros avec le rédacteur en chef, sans quoi Gonzalès serait aujourd'hui un de nos premiers écrivains politiques.

Le *Siècle* ouvrit ses portes au transfuge de la *Presse*, et Louis Desnoyers, direc-

teur du feuilleton, publia la nouvelle de *Gracioso*.

Sous ce titre suave se cachait un drame plein d'horreurs.

Vinrent ensuite, dans le même journal, *les Mignons de la lune*, — *Giangurogolo*, ou *l'Amoureux de la reine*, — *le Briseur d'images*, — *le Guap*, — *l'Épave de la Tremblade*, — et *le Tailleur de Leyde*¹, œuvres plus dramatiques encore, plus sombres, plus sinistres, mais remplies de mouvement et de qualités attachantes.

Publiées successivement, et, pour ainsi dire sans relâche, elles obtinrent une réussite complète, ce qui n'empêcha pas

¹ Toutes ces nouvelles ont été réunies en deux volumes par l'éditeur Gabriel Roux, sous ce titre général : *le Livre d'amour*.

l'auteur de laisser en chemin *le Tailleur de Leyde*.

Cette espièglerie, de ne point achever ses livres, Gonzalès la renouvelle un peu trop souvent pour qu'on la lui pardonne.

Journaux, abonnés et libraires attendent encore aujourd'hui la suite des *Mémoires d'un ange*, des *Françs Juges* et du *Vengeur du mari*¹.

¹ En fait d'ouvrages de longue haleine, Gonzalès n'a terminé que *les Frères de la côte*, *les Sept Baisers de Buckingham* et *Esaü-le-Lépreux*. Ce dernier livre, publié dans la *Patrie*, a obtenu beaucoup de vogue en 1848, malgré la république et les troubles de la rue. Voilà qui répond d'une manière victorieuse aux arguments de Paul Féval. A toutes les époques, les succès littéraires sont possibles. Nous avons entendu M. Delamarre lui-même affirmer que, les jours où il ne donnait pas le feuilleton d'*Esaü-le-Lépreux*, il vendait

Est-ce négligence, système ou paresse? Il y a, nous le croyons, un peu de ces trois choses. Emmanuel est doucement ému par le concert d'imprécations des abonnés qui demandent à grands cris la fin de ses livres.

Cela flatte son orgueil.

Il s'endort, comme un Castillan flâneur, sous l'oranger fleuri de sa gloire, et plus il soulève de plaintes, plus il est heureux.

De telles fantaisies ont leur péril, et nous ne voyons pas ce qui empêche

quinze mille numéros de moins. En conséquence, il voulut qu'on étriquât le feuilleton de théâtre, afin de pouvoir, même le lundi, servir aux abonnés deux ou trois colonnes de cette littérature friande. (Cela dut flatter médiocrement Jules de Prémaray.) Pour *les Sept Baisers de Buckingham*, Gonzalès eut la collaboration de M. Moléri.

les abonnés du *Siècle* de citer Gonzalès en police correctionnelle.

Ils seraient complètement dans leur droit.

Le Bec dans l'eau, titre inventé jadis par Emmanuel, peint ironiquement la situation dans laquelle il laisse ses lecteurs.

De pareilles fantaisies de la part d'un écrivain ne sont point permises, et doivent être justiciables des tribunaux.

M. Dutacq emmena Gonzalès avec lui à la *Caricature*. Il le nomma rédacteur en chef et lui donna pour collaborateurs Balzac, Alphonse Karr, Louis Desnoyers, Léon Gozlan, Eugène Guinot, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Édouard Ourliac et Taxile Delord.

La société, comme on le voit, était nombreuse, spirituelle et choisie.

Gonzalès voulut que le nouveau journal fit une guerre ouverte aux sottises et aux ridicules du jour.

On ne manqua pas de sujets de rédaction.

Sous cette rubrique, *les Grelots de Paris*, le rédacteur en chef décochait lui-même une foule de traits de satire contre les sots fastueux, les financiers, les lions à la mode, et contre toute la gent littéraire, artistique et théâtrale. Ce furent les *Grelots de Paris*, articles incisifs et pétillants, qui inspirèrent à Alphonse Karr l'heureuse idée de ses *Guêpes*.

A la même époque, Emmanuel faisait

jouer aux Variétés et au Palais-Royal trois ou quatre bluette fort amusantes.

Le romancier lugubre donnait dans la littérature légère et s'en acquittait au mieux; le sombre et le gai sont deux faces presque égales de sa nature.

On remarquait autrefois que, sous la plume de Benjamin Constant, le mot *énergie* revenait sans cesse.

Madame de Staël, qui aimait à sentir les forces et les jouissances de la vie, répétait *la vie* presque à chaque phrase.

Gonzalès aime le rose, il voit tout en rose, et le mot *rose* arrive à chaque instant sous sa plume. Il vous parle de nuages roses, de songes roses, de pensées roses, de destins roses, de projets

roses, et, si notre mémoire est fidèle, il y a quelque part un de ses personnages qu'il a doué d'un cœur rose.

Or, ceci nous rappelle une anecdote tragico-rose, dont sa biographie doit faire mention.

Tout en rédigeant la feuille de M. Dutacq, il envoyait au *Figaro*, sans les signer, des notices passablement agressives, où il traçait à sa manière le portrait des illustrations modernes.

Cela s'appelait : *Galerie des Grands Hommes en miniature*.

Gonzalès dirigeait ses attaques avec le sans-gêne chevaleresque et l'étourderie bruyante qui le distinguaient autre-

fois dans son rôle de Charles le Téméraire.

Flânant un jour sur l'asphalte, le long du boulevard des Italiens, il sent un bras qui s'appuie sur son épaule.

Il se retourne et voit Roger de Beauvoir.

— Parbleu ! mon ami, je te cherche depuis une heure, dit Roger. Sais-tu la nouvelle ?

— Non. De quoi s'agit-il ? demande Gonzalès, riant dans sa barbe, et devinant ce dont il allait être question.

— Je ne conçois pas que tu ne saches rien encore. Aujourd'hui, ce matin même, le *Figaro* nous éreinte, toi et moi.

— Bah ? dit avec un flegme héroïque l'auteur anonyme des *Grands Hommes en miniature*.

— Tu comprends que le duel ici devient inévitable. Je me bats le premier. Si je succombe, tu prendras ma place.

— Allons donc ! voilà qui est de toute impossibilité ! crie Gonzalès en éclatant de rire.

— Hein ?... me désapprouves-tu ?... Où est l'obstacle ?

— L'obstacle.... c'est qu'on se bat difficilement contre soi-même... Ah ! si fait, on peut recourir au suicide... L'exiges-tu ?... Pour une peccadille de ce genre, ce serait dur. Tu vois en ta présence l'auteur de l'article.

Roger de Beauvoir fit un bond terrible.

Son œil lança des éclairs ; il serra les poings d'une façon très-alarmante et tout à fait tragique.

L'article était réellement d'Emmanuel.

Voyant arriver son tour et le moment de suspendre sa miniature dans la *Galerie*, il n'avait pas voulu se ménager plus que les autres, et s'était accolé, dans le même cadre, un ami intime, dont il avait tracé la physionomie avec le même pinceau et les mêmes couleurs.

— Corbleu ! s'écria de Beauvoir, dont le visage était blême et dont les lèvres

tremblaient convulsivement, nous allons...

Il s'arrêta.

Gonzalès avait tant de naïveté dans son calme, et nous dirions presque tant d'innocence, que Roger honteux lui serra la main et continua sur un ton beaucoup plus doux :

— Nous allons dîner ensemble.....
Bah ! cela vaut mieux !

— Tu as raison, dit Gonzalès. Dîner aujourd'hui, ou déjeuner demain, c'est absolument la même chose.

Ils s'embrassèrent, et l'on ne parla plus du *Figaro*.

Las du journalisme, Emmanuel prit une grande résolution de travail, et voulut asseoir enfin sa réputation de ro-

mancier sur des bases solides. Il publia la première partie des *Frères de la côte*, transportant tour à tour le lecteur au milieu des forêts vierges de l'Amérique ou sur le sol de l'amoureuse Espagne. Le pittoresque des mœurs sauvages, les exploits inouïs des flibustiers des Antilles, un récit toujours vif, une couleur toujours éclatante, une multiplicité d'épisodes remarquables donnent à cet ouvrage une physionomie particulière au milieu des productions contemporaines.

Les Frères de la côte furent reproduits par tous les journaux de province et traduits en quatre langues.

Cependant on reproche à Gonzalès d'y avoir fait jouer à un crocodile un rôle beaucoup trop important.

Son admiration pour certaines bêtes dépasse les limites permises. Il a prêté des sentiments héroïques tantôt à une meute de dogues, tantôt à un aigle, tantôt à un serpent.

Nous croyons que les animaux sont mieux logés dans les Fables de La Fontaine que dans le roman moderne.

Après le succès des *Frères de la côte*, Emmanuel éprouva le besoin de se reposer d'un effort littéraire, immense pour sa paresse.

D'abord il voulut visiter l'Italie.

Trois de ses amis s'offrirent à l'accompagner dans ce voyage ; ils s'appelaient Labiche, Leveau et Lecerf.

Devant cette incroyable association de

noms de famille, Gonzalès recula, songeant avec effroi aux fréquentes exhibitions de passe-ports, exigées le long de la route.

L'idée seule que les gendarmes ou les commis de la douane pouvaient le croire attaché au service d'une ménagerie, le fit renoncer au projet de traverser les Alpes. Il se borna modestement à l'ascension de la colline de Montmorency.

Nouveau Jean-Jacques, il eut là son ermitage et ses amours.

Mais nous laissons à notre auteur, si jamais il écrit ses *Confessions*, le soin de raconter le joli roman qu'il dénoua sous les ombrages de la poétique vallée.

Rien n'y manque, le mariage est au bout.

Madame Gonzalès est une femme accomplie, une perle rare, que la société parisienne la plus élégante s'est empressée de conquérir pour son écrin.

Sous prétexte de lune de miel, monsieur son époux continua de se reposer indéfiniment.

Toutefois, aiguillonné par Anténor Joly, qui n'exerçait pas avec Paul Féval seul son métier de commissionnaire en littérature, il écrivit pour le Courrier-Français les *Mémoires d'un ange*.

Au coin du foyer conjugal, madame Gonzalès lui avait sans doute raconté ses souvenirs.

Emmanuel ne demande qu'à s'entermer dans son bonheur.

S'il n'est pas avide d'argent, comme on l'affirme, il n'est pas non plus avide de gloire, surtout quand elle s'achète par le travail.

Il surmontera peut-être sa paresse un jour ¹, et ce qu'il y a de rassurant pour les œuvres qu'il nous réserve encore, c'est qu'il a plutôt à modérer et à châtier qu'à acquérir.

Après vingt ans de métier, peu de littérateurs en sont là.

¹ Nous l'y exhortons très-sérieusement. Déjà des bruits fâcheux d'exploitation littéraire à la Dumas sont parvenus à nos oreilles. Fi! Gonzalès est incapable de mettre le pied dans cette fange. Nous ne croyons pas à la *Pipe turque*. Du reste l'auteur lui-même, dans le second chapitre de la nouvelle, annonce qu'il en a emprunté les principaux éléments au conteur russe Pawloff. Donc les bruits qu'on a fait courir sont calomnieux.

Qu'il dompte son imagination au lieu de lui lâcher la bride, et qu'il s'applique à purger son style d'une richesse trop exubérante, au lieu de chercher la force et les effets nouveaux.

Dans son cabinet de la rue de Bréda, notre Français-Espagnol est superbe à voir, surtout les jours où il enveloppe sa longue personne d'une fastueuse robe de chambre en velours violet, fermée par un cordon tissu d'or et de soie.

Sous ce costume, avec sa bouche souriante et son œil bon enfant, il a l'air d'un roi sans façon.

Des babouches orientales, couvertes de riches arabesques, chaussent son pied illustre, et une toque brillante, d'une

petitesse fabuleuse, brodée par les blanches mains de madame, couvre son chef à la Cervantès.

Emmanuel est constamment chez lui.

Ce n'est point qu'il y travaille. Il s'abandonne aux douceurs éternelles d'une flânerie rêveuse, et regarde, tout un jour, le soleil qui poudroie dans les entes de ses rideaux, ou qui vient jouer sur les rosaces du tapis.

Dans son caractère, aucune trace de suffisance, aucune jalousie de métier.

Sur l'honneur, c'est le premier écrivain que nous ayons vu reconnaître franchement, loyalement, sans restriction, le talent de ses confrères. Il sait définir à merveille la nature de leur mé-

rite, les beautés ou les défauts de leurs œuvres.

Gonzalès ferait un excellent critique, s'il ne lui manquait pas les deux qualités essentielles de la profession : le pédantisme et l'envie,

FIN.

On n'accuses qu'à titre
d'adoption les arts de
par agrés. Comme les jeux
frivoles et

on a eu et la cigare.
Les hommes la Cour, par suite
de nos pères et les coiffe
ineaprobables et chiffons
et les signale et de la
Volka.

Combien peu poètes,
l'imaginationalistes par par
l'esprit, et leurs vices sont
de notre famille obéissent
à leurs pères

regales

